

YOURI YANOVSKY LES CAVALIERS



Prosateur à vision poétique du monde, conteur romanesque et inspiré qui s'est engagé dans la voie de création des caractères audacieux et rebelles, Youri Yanovsky (1902-1954) occupe une place d'honneur dans la littérature ukrainienne soviétique.

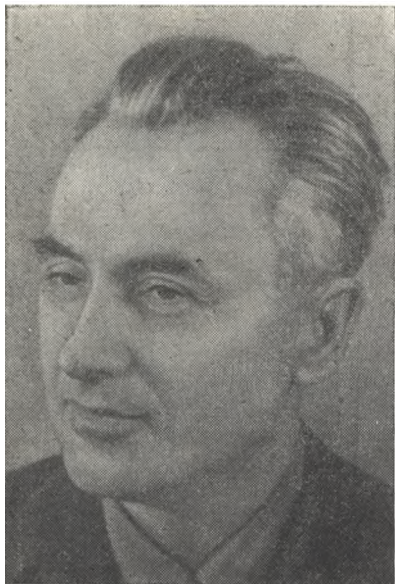
Paysan d'origine, il a fait ses études à l'école polytechnique de Kiev, mais les belles-lettres l'attiraient irrésistiblement afin de devenir la cause principale de sa vie.

Ayant débuté comme poète, à partir de 1924 et en même temps que ses vers, il fait paraître des nouvelles, et, par la suite, des récits, romans, articles et pièces de théâtre.

Pendant la Grande Guerre Nationale de 1941-1945 Youri Yanovsky en tant que correspondant des journaux centraux et de la presse républicaine, se rend sur les fronts près de Kharkov et Kiev.

De sous la plume de l'écrivain sont sortis ses romans: « Le Contre-maître du navire » (1928), « Les Cavaliers » (1935), « La Paix » (1950), ses pièces de théâtre « Poème sur Brytanka » (1938), « Les Descendants » (1940), « La Fille du procureur » (1954), ainsi qu'une série d'autres œuvres poétiques et écrites en prose.

Son livre « Les Récits de Kiev » a été couronné par le Prix littéraire d'Etat.



Ю. Жуковски

YOURI YANOVSKY

LES CAVALIERS

Traduit de l'ukrainien

par GINETTE MAXYMOVYTCH

KIEV

EDITIONS « DNIPRO »

1981

У2
Я64

ЮРИЙ ИВАНОВИЧ ЯНОВСКИЙ

ВСАДНИКИ

Роман

Перевод с украинского Ж. Т. Максимович

Издательство художественной литературы «Дніпро»
(На французском языке)

Редактор К. Ю. Квітницька-Рижова. Художник О. В. Овчиннікова. Художній редактор І. М. Гаврилюк. Технічний редактор І. О. Селезньова

ІБ № 1404.

Здано до складання 26.02.81. Підписано до друку 10.08.81. Формат 75×90^{1/32}. Папір друкарський № 1. Гарнітура звичайна нова. Друк високий. Умовн. друк. арк. 5,625. Умовн. фарб. відб. 6,015. Обл.-вид. арк. 6,846. Тираж 1500. Зам. 1—585. Ціна 90 коп.

Видавництво художньої літератури «Дніпро».
252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42.

Головне підприємство республіканського виробничого об'єднання «Поліграфкнига». 252057, Київ-57, вул. Довженка, 3.

Яновський Ю. І.

Я64 Вершники: Роман. — Перекл. з укр.
Ж. Максимович. — К. : Дніпро, 1981. —
144 с.

У романі «Вершники» (1935) правдиво відтворено боротьбу українського народу проти іноземної інтервенції та внутрішньої контрреволюції під час громадянської війни.

Я 70303—204
M205(04)—81 204.81. 4702590200

У2

LE DOUBLE CERCLE

Les sabres s'abattaient avec rage, les chevaux galopaient sans cavaliers et les frères Polovets ne se reconnaissaient pas; le soleil chauffait fort dans le ciel, les clameurs des combattants rappelaient une foire et la poussière montait comme derrière un troupeau. Brusquement tous se débarrassèrent dans la steppe et Overko eut le dessus. Son bonnet noir à queue lui battait les épaules. « Eh, les gars, sabrez ces sang bleu ! » La poussière retombait. Quelques hommes du détachement d'Andri avaient réussi à s'enfuir. Quant aux autres ils ne doutaient pas de leur sort : certains tendaient les bras et on leur tranchait les mains, d'autres levaient vers le ciel leur visage couvert de poussière et de sueur et on leur sabrait le visage ; il y en avait qui tombaient et mangeaient la terre dans un dernier hoquet, et on les dépeçait sauvagement, et les chevaux les piétinaient.

Les détachements s'étaient affrontés dans la steppe rase près de Kompaniïvka. Alentour le ciel resplendissait d'azur. On était en août 1919. Andri Polovets commandait un détachement de l'armée de volontaires du général Antone Dénikine. La troupe des cavaliers cosaques de l'hetman en chef Sémione Pétloura était menée par Overko Polovets. Les pirates de la steppe s'étaient abordés et la tempête étouffante les faisait tourner. C'était un mois d'août extraordinaire !

« Par ici ! » Et on amenait les hommes de la steppe, de haute taille, et leur tête tombait

comme des pastèques (les chevaux s'étaient justement arrêtés dans un champ de pastèques), quelqu'un hurlait tel un forcené, mais d'une voix blanche comme en rêve, un autre tombait tel un orme coupé, se dépouillant de son écorce et perdant ses feuilles. « Le vin est tiré, il faut le boire ! »

Les sabres sifflaient, les os craquaient et on amena Andri devant Overko. « Une sale gueule d'officier ? Tiens, tiens, mais c'est toi, frère ? » Andri ne baissa pas la tête, il fourra sa main blessée sous sa tunique, la tachant de son sang. « Oui, c'est bien moi, maudit Mazeppa ! » « Eh bien quoi ? Tes généraux te sont-ils venus en aide ? »

Andri qui était de haute taille paraissait encore plus grand. Overko jouait avec la queue de son bonnet comme une jeune fille avec sa tresse noire, tous deux étaient de haute stature et larges d'épaules, avec des profils de rapaces et des yeux gris. « Tu veux vivre, hein ? demandait Overko. Il y a la mer qui joue près de notre Dofinivka, notre vieux père, Moussi Polovets, observe à la jumelle si le maquereau ne vient pas, tu te rappelles, tu l'avais ramenée du front turc, cette jumelle ? »

Andri déboutonna sa tunique et leva bien haut sa main blessée, semblant appeler à l'aide alors qu'il ne voulait que retenir le sang qui coulait de sa blessure. « En voilà un cirque ! » s'exclamèrent les gars d'Overko. Non loin de là un cheval hennit de douleur, tournoyant sur place, une chaleur torride et suffocante s'abattait sur la steppe et à l'horizon se dessinaient des volutes sur le ciel bleu méridional.

« Charogne pétlourienne, fit Andri, tu vends la Russie, notre mère, aux Galiciens ! Nous les avons battus à plate couture dans les Karpates,

nous ne voulons pas du joug autrichien ». Overko éclata de rire, fit un clin d'œil aux cosaques, retint un jeune garçon qui avait tiré son sabre, en menaçant Andri. De dépit, le garçon se mit à entailler une pastèque ; la chaleur s'intensifiait, Andri n'abaissait pas son bras, le sang coulait dans la manche, il se tenait devant son frère Overko, prêt à tout. « A quoi penses-tu là, maintenant ? » — « Je pense à notre père et à ses sages paroles... » Overko l'interrompit, regarda le sud-ouest. « La galerne va souffler, dit-il, pourvu qu'elle n'amène pas de pluie... » — « ...il disait : point ne périra cette race où les frères ne se font pas la chasse ! »

« En voilà un cirque ! s'écrièrent les cosaques d'Overko. — Il perd son sang comme un taureau, c'est moi qui l'ai arrangé de la sorte. — Tu en es sûr ? — Ah oui, je te jure que c'est moi. Mais que va lui faire notre chef ? — Pour sûr qu'il va l'envoyer manger les pissenlits par la racine ! » — « Un cirque ? » redemanda Overko. « Notre famille est grande, impossible de nous compter tous, il y en a encore trois de la même race. La famille c'est la base de tout, mais l'État c'est sacré et si tu as levé l'épée contre l'État, alors que la famille en fasse son deuil, car le frère tuera le frère, eh oui ! »

« En voilà un cirque ! » s'exclamèrent les acolytes d'Overko, et Andri devenait blanc comme un linge sous le soleil, les chevaux et les hommes étaient accablés par la chaleur, la galerne s'apprêtait à souffler du sud-ouest. « O ma famille, ô mes aïeux, pardonnez-moi d'agir ainsi. La famille s'éteindra, l'État restera. Ainsi soit-il ».

« Je te maudis de tout mon cœur russe, au nom de la grande Russie, notre mère, qui s'étend de Varsovie au Japon, de la mer Blanche à la

mer Noire, je te maudis en tant que frère et au nom de notre famille, je te maudis et te hais à mon heure suprême... » — « Mais liquidez-le donc, les cosaques ! » s'écria Overko et Andri chancela, les vainqueurs rugirent, la galère se leva au sud-ouest et les volutes du ciel au-dessus de la steppe se tenaient immobiles.

— Cependant le vieux Polovets arpente le rivage, il scrute la mer à travers sa jumelle, il attend le vent ou la vague, il cherche sur l'eau les bouées au-dessus des filets et il se rappelle son fils Andri. } « Une bonne jumelle que tu m'as ramenée, Andri ». Sur la mer sembla se profiler la silhouette du sous-officier de l'armée russe, du rengagé fanatique, prêt à donner sa vie pour la foi, le tsar et la patrie, du héros de Sarakamyche et d'Erzeroume. Cependant une embarcation approche du large, on voit les avirons qui s'abaissent et se relèvent avec un rythme bien marqué, surmontant une vague après l'autre. Un nuage solitaire se boursoufle à l'ouest au-dessus d'Odesa qui n'est pas loin, et personne à part le vieux Polovets, ce pêcheur chevronné qui se hâte vers le rivage n'aurait pu croire que le tonnerre y gronde et que des éclairs s'y cachent. L'embarcation est déjà bien visible. Polovets se met à plat ventre pour mieux voir. Ils sont cinq dans la pinasse. Ça doit être « L'hirondelle ». A la proue se trouve un homme sans casquette. Trois indices coïncident. Ensuite il y aura : « Avez-vous des maquereaux verts ? » et la réponse : « La nuit ne vous suffit plus ? » Polovets a retroussé son pantalon, est descendu dans l'eau, a tourné la proue de l'embarcation vers la mer, l'a retenue par la poupe et l'a tirée à lui. Les hommes ont sauté à terre et après un court dialogue on déchargea de lourds paquets du bateau. Le vieux Polovets se souvint des activités de contrebande de

son fils Panasse. « C'est peut-être de la dynamite ? » — « Encore pire ! » dirent les nouveaux venus en riant, on tira la pinasse sur le rivage, un ami d'Ivan reconnut le vieux et lui dit avec un sourire : « Tu pêches, vieux membre de la garde, et ton fils Ivan se bat contre les blancs ? » — « Je n'ai rien à voir avec la garde, je suis pêcheur ». — « Tchoubenko, explique-lui que bon gré, mal gré, il est maintenant garde rouge ». L'ami d'Ivan prit la main de Moussi : « On a trompé les bandits de Dénikine, on a su contourner les Français, l'imprimerie est là, les caractères aussi. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » et il donna au vieux une tape telle que l'écho en retentit sur tout le rivage. Le petit nuage au-dessus d'Odessa agitait le bout de ses ailes, un vent léger s'éleva, la mer s'assombrit. Polovets prêta l'oreille au clapotis des vagues sur les galets, « ça gronde, il va y avoir un de ces petits coups de vent à tout casser, la galerne s'est déchaînée quelque part, mais pas depuis nos montagnes ».

« La galerne s'est déchaînée quelque part », dit Overko Polovets et il parcourut du regard la steppe sous les volutes du ciel bleu. Les acolytes d'Overko se mirent à fouiller les poches de l'ennemi sabré, au beau milieu du carnage l'éteudard jaune-bleu se dressait sur une lance, au-dessus de la steppe se levait un vent du sud-ouest.

↳ Un tourbillon dansa dans le lointain, monta en fuseau, s'épanouit sous le ciel, puis la colonne de poussière s'infléchit, traversa la route, ternissant le soleil, parcourut la melonnière, arriva au lieu du carnage, et alors les loques et les bonnets s'élevèrent dans les airs, les hommes tombèrent, les chevaux se cabrèrent. La trombe s'immobilisa sur le tas de chevaux et de ca-

davres, s'abattit sur le sol en déversant de la poussière étouffante, puis le vent l'emporta plus loin et, comme de la pluie, elle s'inclinait sous le souffle de la galerne.

Les cosaques éternuaient et se secouaient, les chevaux hennissaient, quand soudain de derrière un petit bois surgirent des cavaliers avec un étendard noir, ils se déployèrent, laissant passer devant eux les *tatchankas*¹, « aux armes ! A cheval ! Les mitrailleuses ! Makhno nous attaque ! » Cependant les tatchankas contournaient les flancs des positions ennemies, les chevaux des attelages faisaient feu des quatre fers, les tatchankas bondissaient au-dessus du sol comme des chariots de démons et les mitrailleuses crépitaient.

Les coups de feu retentissaient dans la poussière comme dans le brouillard, les poitrines suffoquaient de chaleur, la galerne soufflait, inégale et brûlante, les cavaliers chargèrent deux fois de suite. « Nous avons le dessus, ils sont tous en sang », « Tenez le coup », « Hourra ! », un sifflement désespéré se fit entendre, le tonnerre gronda dans le lointain. « Cessez le feu ! » retentit le commandement de Panasse Polovets. Brusquement les mitrailleuses se turent et les coups de feu moururent. Le vent emportait tranquillement la poussière. Les acolytes d'Overko tombaient sous les sabots des chevaux, les sabres étincelaient au bout des bras, le combat cessa aussi brusquement qu'il avait commencé.

Overko Polovets était assis contre la roue d'une tatchanka, à même la terre ; il avait la tête fracturée, il regardait fixement ses pieds et appliquait sa main contre la plaie ; il ne mourait pas encore, sa vie puissante ne s'échappait

¹ Véhicule armé d'une mitrailleuse. (N. d. T.),

pas à travers sa blessure, et Panasse Polovets s'approcha de lui et l'observa, un revolver à la main.

« On s'est rencontré, frerot ! fit-il, secouant sa chevelure qui retombait sur ses épaules, là-bas gît Andri et personne ne peut plus l'aider ; moi, je me suis tenu dans le petit bois et j'ai attendu que vous finissiez de vous battre et voilà, l'un de vous est tué, l'autre est à peine vivant, eh bien quoi, t'as envie de l'Ukraine ? »

Overko ne leva pas les yeux. Sachko Polovets, un garçon de quatorze ans, tout noir de poudre, arriva à cheval. « Donne que je l'achève ! » — « Imbécile, c'est Overko ». Sachko pâlit, sauta du cheval, s'approcha de son frère, le prit par le menton et souleva sa tête. « Overko, tu me donnes bien du souci », dit-il avec la voix de la vieille Polovets. Overko lui cracha au visage le sang qui coulait dans sa bouche et gémit.

« Infâme créature de Makhno, dit doucement Overko en regardant ses pieds, la mère Ukraine pleure des larmes de sang et toi, tu brigandes dans les steppes, un couteau caché dans la tige de ta botte ! » Panasse se tenait devant lui, robuste comme un chêne, et riait aux éclats. Sachko essuya de son visage le sang de son frère et saisit son arme.

« Au nom du père Nestor Makhno, dit Panasse en riant, je t'accuse et je te lis le verdict. Pour le meurtre de ton frère Andri, on te noiera dans la mer, pour le soutien de l'Etat ukrainien sur le territoire où règne l'anarchie, mère de l'ordre, on te décapitera ». Overko cracha encore du sang. Le nuage au sud-ouest grossissait à vue d'œil, la galerne s'était progressivement transformée en marin — vent contraire —, qui modelait la nuée de tous côtés, la compactait, la rassemblait comme un troupeau ; on entendait un roule-

ment assourdi, le soleil dardait ses rayons brûlants. « A boire », dit Overko.

Il promena ses yeux sur les pieds qui se tenaient nombreux devant lui, la colère bouillonna en lui, il la refréna et prononça : « Te souviens-tu des leçons de notre père ? Point ne périra cette race où les frères ne se font pas la chasse ». Le tonnerre gronda, précurseur de la pluie qui approchait. Panasse Polovets resta rêveur, puis il dit : « Nous sommes une famille de pêcheurs, habitués à la mer, la famille fait naître l'Etat, les lois et les restrictions et nous, nous apportons l'anarchie, alors pourquoi aurions-nous besoin de la famille, si nous n'avons pas besoin de l'Etat ? Au diable les liens familiaux, nous voulons vivre sans entraves ! »

« Je te maudis... » — « Te presse pas de me maudire, je suis un marin libre du père Makhno, je te donne une minute, et toi, réfléchis un peu, parce que tu auras toujours le temps de crever ; dites, les gars, c'est pas vrai qu'il aura toujours le temps de crever, et puis il se peut qu'il devienne un des nôtres, ce Polovets du clan des pêcheurs, cet acharné et ce têtù, bien qu'il ait fait du théâtre dans les cercles d'intellectuels d'Odessa et ait terminé un petit séminaire, c'est pas vrai, frère ? »

« Je te maudis au nom de ma grande haine de frère et je te maudis au nom de notre destinée infortunée, créature de Makhno, gibier de potence, je te maudis au nom de Dieu, du monde, de ce beau jour... » Overko tenait les yeux baissés et ne vit pas venir sa mort. Elle sortit du mauser de Panasse, éclaboussa la cervelle d'Overko sur la roue, un éclair fendit le nuage, suivi aussitôt du grondement du tonnerre, « il va pleuvoir, les gars ! à cheval ! » Un haut rideau gris s'était abaissé à un kilomètre environ, il pleuvait

là-bas, des nuages éclipsèrent le soleil, la steppe s'obscurcit, la terre semblait tressaillir dans l'attente de la pluie, le marin soufflait sans arrêt.

3 Cependant le vieux Polovets arpente le rivage de la mer, il pense à des choses à lui, observe les environs à travers la jumelle dans la crainte de laisser passer une personne étrangère, tandis que le travail bat son plein dans la grotte du littoral. Tchoubenko, fort comme trois hommes, dirige le travail, il manie si rapidement la machine qu'on a à peine le temps d'y mettre les feuilles de papier. Et de ce papier il y en a tout un tas qui aurait suffi pour rouler les cigarettes de tous les fumeurs du littoral; il y a des tracts qui sont écrits dans notre langue, mais il y en a aussi dans d'autres, pour les matelots français et l'infanterie grecque. Qui peut savoir quelle langue ils parlent, il faut pourvoir tout le monde parce que le *revkom*¹ l'exige. Les yeux perçants du pêcheur virent un homme au loin sur le rivage dans la direction d'Odessa. Dans la jumelle cet homme se fit soldat. Une autre silhouette se montra, venant de la steppe. Dans la jumelle elle devint soldat.

Le pêcheur inspecta des yeux les alentours, s'assurant si la grotte clandestine était bien camouflée, il s'éloigna, toujours le long du rivage, vaqua près des filets pendus à des pieux, les soldats approchaient. Il pleuvait sur Odessa. Le remblai était noyé de brumes, les cuirassés et les torpilleurs fumaient sur la rade, les soldats approchaient. Le marin semait une pluie fine sur la mer, mais on ne voyait pas de patrouille, elle arriverait peut-être plus tard en voiture ou en vedette. La vieille Polovets était allée au marché

¹ Comité révolutionnaire. (N. d. T.).

à Odessa, car on ne pouvait pas joindre les deux bouts avec le poisson ; les soldats approchaient. Ils marchaient d'un pas régulier et martial, ils se dirigeaient vers lui, comme attirés par un aimant. Polovets tâta ses bras osseux. Il était de taille moyenne et s'étonnait toujours quand ses géants de fils l'entouraient, pareils à de hauts chênes ; les soldats approchaient. C'étaient des étrangers et l'un d'eux s'avança le premier. Polovets fit semblant de ne rien voir, « comment lui parler ? » Le soldat s'approcha tout près, il était brun et frêle, « comment lui parler ? » — « Du maquereau vert », entendit Polovets. « La nuit ne vous suffit plus ? » répondit machinalement le pêcheur par le mot de passe, son cœur bondit d'allégresse comme au temps de sa jeunesse, il étreignit le soldat, un rideau de crachin s'abaissait au-dessus d'Odessa, la mer était devenue toute noire.

« Il faut l'enterrer, dit Panasse Polovets, arrêtant son cheval devant le cadavre d'Overko, c'était une infâme canaille ». La pluie tombait fine et drue, deux tatchankas avaient été placées l'une auprès de l'autre, on avait tendu une couverture entre les véhicules et Polovets, prenant une pelle dans sa main, se mit à creuser une fosse pour ses deux frères. La sueur l'inondait, il était lourdaud et gras ce quatrième Polovets, ancien matelot de la flotte marchande et contrebandier.

Sachko s'était pelotonné sur une tatchanka près de la mitrailleuse, il avait oublié la pluie, il croyait voir la main de la vieille Polovets lui tirer la tignasse, tout autour il y avait le rivage, tout autour il y avait la mer, et on pouvait alors se baigner et ne pas s'attendre à une balle, et il y avait des filets qui séchaient sur des pieux. Mais cette vie de pêcheur est maintenant si loin, et la mer sent si bon, pourquoi donc était-il parti,

Panasse n'a guère de cœur pour lui, malgré tout ce n'est pas lui, Sachko, qui rebrousse chemin, telle est cette sacrée graine de Polovets !

Panasse soufflait du nez, rejetant la terre de la fosse, il jouait de la pelle comme un autre de la fourchette, « eh bien, je crois que ça suffit ! Que l'on ne dise pas que j'ai dédaigné ma famille ! »

Et l'enterrement eut lieu. La pluie tendait ses voiles, un souffle de vent passait de temps à autre au-dessus de la steppe, une pluie généreuse abreuvait la terre. Des gouttes de pluie ruiselaient sur le visage de Panasse Polovets, on aurait pu croire qu'il versait des larmes près de la tombe béante, des larmes de pluie coulaient sur le visage de tout le détachement et c'était une chose terrible que de voir tout un détachement militaire verser des larmes amères, et la pluie ne cessait pas.

Ce fut alors que de derrière la pluie surgit brusquement un mirage : le drapeau rouge du détachement monté du régiment international avec Ivan Polovets en tête se déploya au loin. Les premiers coups de feu éclatèrent, mais Panasse était déjà assis dans sa tatchanka, il tournait en tous sens la mitrailleuse, Sachko lui passait les bandes, les tatchankas se débandèrent, les cavaliers se dispersèrent en un clin d'œil, « rendez-vous ! jetez les armes ! Les Rouges ! Les Rouges ! » Mais il n'y avait pas où fuir, Ivan Polovets les refoulait vers les cavaliers rouges qui avaient mis pied à terre, les poussait sous les balles ; il fallait mourir ou se rendre et Panasse pleura d'une rage impuissante. Il sauta sur son cheval, celui-ci tomba sous lui, il enfourcha le cheval d'une tatchanka, « suivez-moi ! Les gars de Makhno ne se rendent pas ! » Il essaya de se frayer un passage à travers le flanc des

troupes d'Ivan, perdit la moitié de ses hommes ; la pluie ne cessait toujours pas, les chevaux glissaient. Ivan Polovets força la poussée et la bande à Makhno se rendit.

Après avoir fait tomber une multitude de gouttelettes, la pluie poussa ses nuages plus loin, elle rassemblait autour d'elle toutes les brumes et reformait de gros nuages, refoulant ceux qui étaient plus frêles et diaphanes, ne laissant que les nuées sombres, fécondes, grosses de pluie.

Panasse Polovets était debout devant son frère Ivan et devant Ghert, le commissaire. Toutes les balles avaient épargné Panasse, il était là, tout couvert de boue, débraillé, sans coiffure, ses longs cheveux retombaient sur sa nuque ; grand et fort, il se tenait devant Ivan, son frère à l'aspect fragile.

« Eh bien, Panasse, voilà où nous nous sommes rencontrés », dit Ivan et il échangea quelques mots avec Ghert. On rassembla les prisonniers, et les vainqueurs du régiment international se rallièrent de partout, le soleil se montra de derrière les nuages, la steppe rase scintilla à la ronde et l'azur du ciel de la steppe se mit tout doucement à réapparaître à la suite des nuages.

Panasse se tenait sans mot dire, le regard fixé vers le ciel. Sachko s'approcha, s'assit par terre auprès de lui, son visage était blanc et sans cesse tiraillé par des tics. « Oh, et Sachko est là aussi », dit Ivan d'une voix soudain chagrine, et Panasse lança brusquement de toutes ses forces : « Maudit bâtard, salaud ! Mercenaire de Lénine et de la commune, qui sers-tu donc, gueule de commissaire ? »

« On parlera plus tard, dit Ivan, moi, je sers la révolution, l'Internationale », et après avoir échangé à nouveau quelques paroles avec

Ghert, il s'approcha sans mot dire du groupe des prisonniers, les dévisagea attentivement, examina chaque visage comme s'il cherchait à distinguer l'ivraie du bon grain, passa devant eux une fois, une deuxième, et se mit à parler :

« Eh bien, les gars, dit-il, voilà votre service achevé chez ce traître et ce bandit de Makhno. C'est le frère de votre Polovets qui vous parle et tous deux nous sommes des pêcheurs, nos parents ainsi que toute notre famille sont des pêcheurs. Mes paroles sont simples et pas trop belles, mais vous me comprendrez quand même, parce que partout maintenant dans la steppe deux vérités s'affrontent : celle des riches et celle des pauvres. Je suis obligé de reculer devant le sanguinaire général tsariste Dénikine, j'essaie de me frayer un chemin jusqu'à Kiev et, tout en battant en retraite, nous battons nos ennemis, nous ne leur faisons point grâce. Quant à vous, il se trouve certainement dans vos rangs des pauvres qu'on a bernés, et parce que votre malheur et le nôtre sont communs, nous vous appelons à vous mettre de notre côté afin de lutter pour la vérité des pauvres. Les miséreux et les travailleurs seront avec nous et, tous unis, nous remporterons la victoire, vive le pouvoir soviétique, vive l'Armée Rouge ! »

Ghert donna un commandement, une poignée d'hommes se rangea à sa gauche et s'immobilisa, les autres s'éloignèrent d'un pas lent, tous les regards étaient rivés sur ceux qui étaient restés, le silence régnait. Le reste de la bande s'éloignait de plus en plus, les hommes pressaient le pas, certains se mirent à accélérer l'allure, un homme se détacha et se mit à courir, un deuxième le suivit, puis un troisième et tout le groupe prit ses jambes à son cou ; ils couraient

comme un troupeau de moutons, à perdre haleine, sans regarder derrière eux, fuyant la mort. Alors Ivan Polovets ordonna de préparer les mitrailleuses. Il fit un signe, quelques mitrailleuses se mirent à crépiter et elles cessèrent de cracher le feu quand la mission fut accomplie.

Panasse n'attendait pas de grâce pour lui, il avait vu mourir ses hommes qu'il avait rassemblés un à un comme des grains, mais parmi eux il y en avait qui ne lui appartenaient déjà plus. Son enfance et ses jeunes années passées sur la barque, les pêches de nuit, l'odeur des vêtements maternels, l'immense espace de la mer passèrent comme un éclair dans son esprit. « La mort doit être là, tout près », pensa-t-il, et il dit à Ivan les paroles d'Overko : « Tu entends, Ivan, il y a déjà deux des nôtres qui sont tombés ici et tu sais que point ne périra cette race où les frères ne se font pas la chasse ».

« Notre race est laborieuse, mais tous n'y sont pas dignes d'estime. Il y en a qui ne sortent pas de la misère, qui ont une conscience bien forgée, des hommes de trempe prolétarienne, mais il y a aussi des sacripants et des hommes sans foi ni loi, des ennemis et des suppôts des ennemis. Donc, tu vois toi-même que la race se désagrège, mais la classe ouvrière tient bon, le monde entier est pour nous et pour Karl Marx ».

« Je te maudis, s'écria Panasse à l'agonie, je te maudis à mon heure suprême ! » Il tira un petit browning de dessous sa tunique et se tira une balle dans la bouche. Il se tint un instant immobile, puis il se mit à vaciller, se recroquevilla comme une feuille desséchée, croula sur le sol et la terre détrempée gicla sous son poids.

« Tire sur moi aussi, dit l'acharné Sachko à Ivan, tire, bâtard ». — « Rejeton du diable », grommela Ivan ; il saisit Sachko par le toupet qui

sortait de dessous son bonnet, à la manière des hommes de Makhno et se mit à le tirer comme on tire l'herbe et Ghert eut un sourire.

Par un jour d'août 1919, il avait fait très chaud dans la steppe près de Kompaniïvka, puis la galerne s'était mise à souffler soulevant des colonnes de poussière, hautes et flexibles, ensuite le marin avait amené une pluie continue et au milieu de tout cela des combats sanglants s'étaient déroulés. Ivan Polovets avait perdu ses trois frères, « de la même race, avait dit Ghert, mais appartenant à des classes différentes de la tienne ».

L'ENFANCE

La plaine de Perekop, ce Texas ukrainien, commence au-delà du Dniepr, au sud de Kakhovka ; une bande de sable s'étire le long du fleuve à partir du sud-ouest, la steppe vierge s'étend jusqu'à la région de Mélitopol, au sud il y a la mer Noire et le golfe de Djarylgatch, et la ville même de Perekop est située sur un isthme étroit servant depuis toujours de porte vers la Crimée. Un espace uni et infini (à l'échelle d'un homme marchant à pied), une plaine rase sans rivière, sans arbres, parsemée de villages isolés et de hameaux. Le soleil démesuré et brûlant parcourt le ciel et s'engloutit à l'horizon comme dans la mer, le ciel n'y est pas bleu comme de l'autre côté du Dniepr, mais il a cette couleur douce azurée des soies persanes, ce ciel de Crimée au-dessus de l'étendue de la steppe.

Cette steppe sauvage avait servi de champ de bataille aux confins de beaucoup d'époques, ce qui n'empêchait pas la plaine de Perekop de s'épanouir luxurieusement chaque printemps et de dépérir en été, d'être détrempeée en automne

et de geler en hiver ; des tempêtes de neige féroces et rudes y sévissaient alors ; dans les villages naissaient les enfants de la steppe et l'un d'eux vint au monde dans ce Texas à cinq heures de marche de Perekop. Il avait grandi dans la steppe, grillé par le soleil, hâlé par le vent, il avait toujours faim, car il était né dans une maison pauvre et son premier souvenir d'enfance fut la steppe.

Celui qui n'est pas de cette contrée ne peut pas comprendre comment les gens arrivent à vivre dans une plaine rase et nue ; cependant le petit Danylko sortait en cachette de la maison, abandonnant sa sœur sur laquelle il devait veiller, la steppe s'étalait devant lui comme une vallée fantastique où l'herbe sentait bon, où les fleurs embaumaient et où le soleil avait un parfum de cire jaune (essayez d'exposer votre main au soleil et sentez-la ensuite !) Et puis que de bonnes choses croissaient dans la steppe ! Ensuite il pouvait aller voir son père qui gardait les moutons du propriétaire, un troupeau grand comme une armée, et il recevait là-bas un croûton de pain, un petit oignon et encore du sel avec.

Beaucoup de plantes comestibles poussent dans la steppe, il faut seulement connaître celles que l'on peut consommer, et ne pas cueillir par mégarde la jusquiame ou la renoncule, mais les crocus, les pimprenelles ou les euphorbes (pas celles qui croissent dans les prés) ou bien la douce-amère et le coquelicot, — tout ça, ce sont des friandises peu communes, des cadeaux de la steppe. On peut marcher à travers la vaste plaine bien loin et l'on peut se coucher par terre, appliquer l'oreille contre le sol — il faut seulement savoir écouter —, on entend alors bourdonner et bouillonner, et si l'on se couche sur le dos et si l'on regarde les profondeurs du ciel sur lequel

glissent de petits nuages dans l'air azuré, on a alors l'impression de se séparer de la terre et de voler soi-même là-haut, écartant les nuages avec les bras, on croit grandir sous la voûte bleue et, une fois revenu sur terre, on se rend compte que l'on possède un grand nombre d'amis dans la steppe.

Il y a l'alouette mâle qui, chantant pour sa femelle, s'est perdu dans les hauteurs, il y a l'aigle suspendu dans les airs et qui, agitant doucement le bout de ses ailes, guette sa proie, il y a la cigogne qui, tel un géomètre, arpente les herbes, il y a le lézard, vert comme une tige d'oignon, qui traverse à la hâte une dérayure, on entend les abeilles sauvages bourdonner à la recherche du miel, les hamsters siffler, les saute-relles striduler toujours la même mélodie sur leur violon, comme le cordonnier du village à une noce.

Et puis on veut savoir où disparaît le soleil, on a envie d'arriver à travers la steppe plate jusqu'au bout de la terre et de jeter un coup d'œil dans l'abîme où se sont déjà amassés tant de soleils éteints, voir comment ils sont entassés au fond du précipice : comme des tamis, comme des poêles à frire ou bien comme des pièces jaunes de cinq kopecks ?

Le petit pastoureau (qui apprend les secrets du métier, afin de devenir berger et de remplacer enfin son père dans cette activité) rentre chez lui à la tombée de la nuit. Son ami l'arrête en chemin et lui raconte comment sa mère s'est énervée, comment le bébé abandonné avait pleuré et que lui, Danylko, serait sans doute battu, mais il ne faut pas avoir peur, ils iront souper tous les deux et sa mère n'osera pas le battre en présence d'une troisième personne, et puis quand on aura bien soupé, il sera plus facile de suppor-

ter les coups, donc il faut bien manger et ne rien craindre. Ils se dirigent tous les deux, le vieux et le petit, vers la maison et entrent dans la cour.

Auprès de la maison une petite table basse est dressée et un souper fastueux y est préparé : du kvass de pain fermenté et des galettes d'orge.

Lorsque Danylko rejoignit son bisaïeul qui dormait dans la grange, il essuyait les larmes qui montaient malgré lui à ses yeux, c'est qu'elle battait fort, cette sacrée mère, une autre aurait eu le temps d'oublier sa colère pendant toute la journée, elle non ; « ça faisait mal ? demanda le vieux Danylo, mais toi, fais pas attention, elle est maîtresse du logis et peine dur, elle nous nourrit et elle a le droit de nous battre ; ton père, lui, c'est un fainéant et un ivrogne, quand on le renverra du troupeau, il ne sortira plus de l'auberge, car c'est un gars fier et il n'ira s'humilier devant personne, or il faut savoir s'abaisser devant les hommes et leur manifester du respect, autrement impossible de subsister, tu vivras alors comme moi, dénué en pleine steppe, affamé parmi les gens ». Et Danylko s'assoupissait, blotti tout contre son bisaïeul, il dormait, ignorant toutes ces pensées qui viennent avec l'âge, il dormait comme l'herbe qui s'est agitée toute la journée.

Et tous les printemps de son enfance se fondaient en un seul, son arrière-grand-père était comme un magicien qui connaissait tous les mystères du printemps, Danylko croyait voir en lui le maître des coutumes de la steppe. Et chaque année le printemps revenait plus beau et plus fort, annoncé par la marmotte qui se réveillait à l'aube de la Sainte-Eudoxie et se mettait à siffler.

Ce jour-là l'aïeul observait d'où soufflait le vent ; si c'était du Dniepr, le poisson se pêcherait

bien, si c'était de la steppe, c'était bon pour les abeilles ; s'il soufflait du bas, la récolte serait bonne, et si l'on voyait la première hirondelle, il fallait jeter une poignée de terre vers elle : « tiens, hirondelle, c'est pour ton nid ! » Les hirondelles ne s'envolent pas dans les pays chauds mais, agrippées par les pattes, elles hivernent au fond de la mer, de la rivière ou du puits.

Ensuite apparaissait le mouron, et l'aïeul enjoignait de le cueillir promptement et de le piétiner en répétant : « je piétine, je piétine le mouron, Dieu veuille que je le foule et que je vive jusqu'au printemps suivant » et si quelqu'un ne parvenait pas à le piétiner à temps, eh bien, il ne ferait pas long feu sur cette terre et s'éteindrait sous peu. Danylko répétait avec tout le monde quand un homme gravement malade revenait à lui — « Oh, il l'a échappé belle grâce au mouron ! »

Et le premier tonnerre, cet annonciateur du printemps ! Après lui la terre dégèle à fond et les jeunes filles courent à toutes jambes pour se laver à l'eau de la fontaine et s'essuyer avec leur ceinture rouge — ça c'est pour la beauté, les jeunes gens saisissent l'angle de la maison et s'efforcent de le soulever — ça c'est pour la force, et c'est seulement après le premier coup de tonnerre que l'on ne soupe plus à l'intérieur de la maison, mais dehors. O premier tonnerre de printemps si attendu !

Le jour des Quarante Martyrs, quand la journée dure autant que la nuit, il faut apporter à l'école quarante craquelins pour la maîtresse d'école, dans toutes les maisons on pétrit de la pâte avec de la farine de blé et on en fait cuire des galettes en forme d'alouettes qui ont un bec et des ailes, tous les enfants s'en régalaient à l'école, mais Danylko a une alouette faite avec de la

farine d'orge, sa mère a pleuré parce qu'elle n'avait pas une poignée de farine de froment à la maison. Danylko ne comprenait pas pourquoi sa mère était triste et il exhibait avec orgueil devant toute l'école sa jolie alouette, il grisolait à sa place et lui faisait un nid, ses ailes étaient si gracieuses, oh, sa mère les réussissait bien, parmi toutes les alouettes, la sienne était la plus ressemblante ! Et puis il y avait à l'intérieur une herbe aussi douce que le miel, les enfants plus riches lui donnaient en échange de sa galette un craquelin acheté à la ville, car avait-on jamais vu des alouettes comme celle-ci en ville ?

Danylko la posa devant lui sur le pupitre et tout en écrivant dans son cahier, il admirait l'oiseau qui se tenait comme vivant près de l'encrier et observait du coin de l'œil le dur labeur de Danylko; celui-ci finit par échanger son alouette contre cinq autres faites en froment et il les rapporta sous sa chemise à la maison : maman en goûterait et son aïeul Danylo, et son ivrogne de père, ainsi que lui, Danylko, et encore sa petite sœur Voustia en sucerait une, parce qu'elle n'avait pas encore de dents !

A la Saint Alexis le Chaud le voisin sort ses abeilles de la cave et les expose au soleil, elles s'en donnent à cœur joie, elles sortent toutes faibles de la ruche, elles se réchauffent au soleil et commencent à voler, elles folâtraient avec tant d'entrain que vous avez mal aux yeux à force de les suivre et bientôt des essaims entiers survolent le rucher et le voisin ne cesse d'encenser. Bientôt arrive la Mi-Carême, semaine où, avant les fêtes de Pâques, le carême se brise en deux, et les vieilles gens disent alors qu'on peut parfois entendre son craquement.

Il fait froid à la maison et il n'y a pas de pain, rien que des galettes sèches et des bettera-

ves acides, maman a planté Danylko dans le coin et elle prie : elle prononce des prières et les fait répéter à Danylko mais celui-ci dresse ses oreilles et guette le craquement de cette Mi-Carême qui brise en deux le carême mais il ne l'entend pas et la prière est achevée, Danylko prononce alors tout seul avec un véritable feu sacré sa prière préférée que lui a enseignée son aïeul Danylo : « donne-moi, Seigneur, des pommes de terre, du kissil ¹ et du bon sens ».

Le dimanche des Rameaux, son aïeul rentrait très tôt de la messe basse et chassait Danylko de sa couche sur le poêle avec une branche de buis béni : « Le buis te bat, te bat très fort ! Le buis te bat, je ne te bats pas ! Dans huit jours Pâques sera là : sois aussi grand que le saule, fort comme l'eau, et riche comme la terre ! » Et l'on cache le buis béni derrière une icône, c'est le meilleur des remèdes quand un enfant dépérit, jaunit et se consume. La mère fait alors bouillir ce buis, verse l'eau dans une cuve et lorsqu'il fait pleine lune, elle baigne la petite Voustia tout en murmurant : « ô lune d'Adam, ton nom est Abraham ! donne donc de la chair à ces petits os, sinon, reçois ce petit corps mort ! »

L'aïeul rit, il se tient au beau milieu de la cour éclairée par la lune, « eh bien, la fille, tu y crois vraiment ? »

Le soir, les jeunes filles chantent des *vesnianki* ², elles sont assises soit par groupes soit l'une à côté de l'autre et les garçons n'osent pas fredonner avec elles parce que c'est l'affaire des filles de glorifier le printemps et elles chan-

¹ Gelée de fruits additionnée de fécule. (N. d. T.).

² Chansons populaires d'Ukraine liées au printemps. (N. d. T.).

tent : « Le printemps est là, le printemps tout beau, des toits de chaume l'eau s'égoutte, l'eau s'égoutte, l'eau s'égoutte du chaume. Le jeune cosaque sent approcher le temps du départ, le temps du départ, le temps du départ ». Au travail ou au repos, dans les champs du seigneur ou sur leur misérable lopin de terre, affamées ou rassasiées, après un hiver difficile, les jeunes filles chantent et glorifient le printemps et les garçons s'attroupent autour d'elles, — telle est la nature de la steppe : chanter à tout venant et il est probable que nulle part on ne chante aussi bien que les gens de la steppe.

Et c'est ainsi que, dans les chants et dans un travail de forçat, s'achève le mois de mars et le mois d'avril commence quand tout fleurit : le bouleau blanc et les perce-neige, la lychnide d'or et la duveteuse anémone, couleur de lilas argenté. Les cerisaies se tiennent rêveuses, îlots blancs dans la steppe réchauffée, la pluie tombe à grosses gouttes, abattant la fine poussière et faisant monter de la vapeur du sol. « Fine pluie, petite pluie ! Je te ferai à manger dans un gros pot tout neuf, je le mettrai sur un jeune chêne, le chêne a vacillé et la pluie s'est mise à tomber ».

Danylko berce la petite Voustia et ne peut pas courir sous la pluie, mais quand elle mourra et quand on la déposera sur la couche mortuaire comme une grande personne, alors le vieux Danylo lira le psautier comme si la petite pouvait comprendre ce qui est écrit dans ce gros livre relié de peau, et maman devra ensuite faire de bons petits pâtés aux pommes de terre ou aux haricots pour le repos de l'âme de Voustia qui, bien que toute petite et méchante, est quand même une âme humaine qui ne s'envolera pas de la maison sans repas funéraire.

Et comme les morts sentent bon quand on les dépose sur la couche mortuaire, les rayons du soleil se tendent comme des bras vers la fenêtre, le bisaïeul Danylo lit dans son psautier, la flammèche de la bougie tremblote comme une abeille autour d'une fleur ; dans la pièce il y a la bonne odeur du mort et des copeaux de pin, on peut se tenir blotti dans le coin, fixer longuement la couche en pensant qu'un être étranger y est étendu, jaune comme le dieu de l'icône, et que son âme vole au-dessus de lui ; il faut jeter de temps à autre un coup d'œil au verre de miel qui se trouve à la place d'honneur sur la table, l'âme y boit le miel et celui-ci diminue dans le verre, mais l'âme, on ne la voit pas, on ne sait pas comment est celle de cet homme : pareille à une alouette ou une hirondelle ou, peut-être, à un papillon ou à un grand frelon au dard acéré.

Le petit pâté aux haricots est très bon et très tendre, Danylko le mange avec grand plaisir, avec l'idée ferme que c'est pour le repos de l'âme du défunt ; la femme du mort est si bête qu'elle oublie combien de petits pâtés elle a donnés à Danylko : il aurait pu en manger même dix, elle n'aurait rien dit, ne faisant que se lamenter avec ses voisines. C'est toujours gai quand quelqu'un meurt, toute cette affaire-là ne se passe pas sans Danylko : on fait venir le vieux grand-père pour lire le psautier et l'arrière-petit-fils y va en qualité d'hôte, et c'est comme ça que tous deux se nourrissent, et dehors c'est le printemps, une pluie chaude abat la poussière et le carême avant les fêtes de Pâques passe très vite.

Lors de la semaine blanche, quand on badigeonne les murs des maisons à la chaux et qu'on prépare les enclos, la mère de Danylko

qui n'est qu'une pauvre ménagère n'ayant même pas de chèvre dans son foyer, eh bien, elle aussi, elle balaie, arrose sa cour, elle enjôle sa maison de mouchetures en couleur et de roses, toute la sainte journée elle travaille auprès de son poêle et il n'y a personne au village à posséder son talent pour embellir les poêles russes.

Tout le village le sait et la fait venir, et elle peint les poêles en bleu et en rouge, en noir et en roux, en jaune et en vert comme le lui avait appris sa mère, se rappelant ainsi sa patrie lointaine qui se trouvait près de la ville de Zoloty Nochi d'où elle avait été amenée. Et c'est à ce travail-là que la semaine blanche s'achève et que Pâques arrive ; pour Danylko cette fête est liée aux larmes de sa mère, parce que son père ne sort pas des maisons des autres et boit avec tous ceux qui le régalent.

Et tous offraient à boire au pâtre Régor¹, et lui, il invectivait les riches chez qui il buvait, il contait des histoires de popes, il criait, il maudissait sa vie perdue, et on l'écoutait et on ne l'interrompait pas car tous ces gens-là savaient que Régor allait chanter et son chant était sublime.

Danylko allait chercher son père et le reconduisait à la maison, chemin faisant il le grondait, employant tous les gros mots qu'il avait entendus de sa mère ; Régor marchait, s'efforçant d'aller tout droit et il pleurait pendant tout le chemin. Il y avait bien des garnements qui narguaient Danylko d'avoir un père pareil, alors Danylko, adossant son père contre une porte, rattrapait vite les persifleurs et une bagarre féroce commençait ; il se battait seul contre plusieurs galopins et revenait vers son père couvert

¹ Nom déformé de Grégor. (N. d. T.).

de sang, la chemise déchirée, mais vainqueur, ayant forcé les garçons à respecter l'ivresse de son père et, pour que sa victoire fut totale, il rafflait les friandises pascales de l'ennemi défait.

A la maison, sa mère était assise à table et son bisaïeul aussi, le premier repas gras, très frugal, il est vrai, s'y trouvait servi, la mère tendait, sévère et solennelle, le pain bénit au père et l'ivrogne, en maître de maison, le coupait en croix et en tranches et le distribuait à la famille. Des larmes coulaient sur le visage pétrifié de sa mère et tombaient sur le pain. Danylko avait l'air têtue et renfrogné après la bataille engagée pour l'honneur de la famille, le vieux grand-père lançait des regards étincelants sous ses sourcils en broussailles et Pâques était un vrai malheur pour Danylko, parce qu'au cours de cette fête printanière il lui fallait livrer tant de batailles, qu'elles auraient suffi à un autre garçon pour toute l'année. Danylko chipait aux morveux riches la *paska*¹ et les *krachankas*² ; il nourrissait de miettes bénites les souris et s'attendait à les voir se métamorphoser en chauves-souris à cause du péché qu'il avait commis.

Et puis Pâques n'était pas une vraie fête dans le cours radieux des jours printaniers et mieux valait la Quasimodo quand tout le village se rassemblait autour des tombes pour commémorer les parents morts ; les gens échangeaient le baiser de Pâques³ près de chaque tombe, puis s'asseyaient chacun autour de la sienne et festoyaient ; le verre passait du plus vieux jusqu'aux plus jeunes, « qu'ils reposent en paix en attendant que nous venions les rejoindre », « que rien ne

¹ Gâteau de Pâques en Ukraine. (N. d. T.).

² Œufs de Pâques dont les coquilles sont peintes en différentes couleurs et dessins. (N. d. T.).

³ Selon l'ancienne coutume ukrainienne. (N. d. T.).

vienne troubler leur sommeil éternel », et quand son père Régor entonnait ses lamentations sur le Jugement dernier, les gens accouraient de partout et de vieux mendiants arrivaient en boitant, « donnez aux pauvres et aux déshérités », et maman était assise toute triste près de la tombe de grand-mère, et son père Régor chantait « Le Jugement dernier s'approche de nous ».

Le vieux Danylo buvait un bon verre de tord-boyaux et mangeait un oignon, « quand viendra le Jugement dernier, il faudra mourir et laisser toutes les richesses que nous avons ! » Tous les printemps de l'enfance de Danylko se fondaient en un seul, sa vie s'écoulait dans la steppe unie de Tauride, l'étendue et l'infinité de la terre s'ancrent dans son esprit tout comme son enfance d'ailleurs avec ce mois de mai, où les herbes mûrissaient pour la fenaison et qu'on les cueillait pour en faire des remèdes après la fête de la Saint Youri.

A ce moment-là on bénissait les prairies et les popes tout chamarrés d'or agitaient leur encensoir et Danylko était parmi les chantres, « si au mois de mai trois bonnes pluies tombent, elles donneront du pain pour trois ans », et l'on bénissait les puits et les sources, les légumes et l'eau, on notait quand commençait à chanter le coucou, car si cela se produisait quand les arbres étaient encore dépouillés, il n'y aurait pas de récolte, on recueillait dans des flacons la rosée de la Saint Youri, remède pour les yeux, les pâtres et les bergers jeûnaient ce jour-là pour obtenir du saint que le loup qui était tenu pour être son chien sacré ne touchât pas au bétail, le mois de mai arrivait et le prunellier se couvrait généreusement de fleurs abondantes.

Danylko et son aïeul Danylo sont sortis du village, ils se sont acheminés dans la steppe tout

droit, vers le sud, le bleu lointain s'ouvrait devant eux, des nuages tout ébouriffés pareils à une cerisaie en fleurs grandissaient à l'horizon au-dessus de la mer lointaine.

L'aïeul marchait et chantait une chanson de brigand où l'on parlait d'un écolier,— « et voici venir l'écolier, il est Polonais, il porte un très large pantalon en peau de cochon » et Danylko trottaient tout en observant comment croissaient à vue d'œil les cerisiers blancs dans le ciel ; le vent et la douce brise qui soufflaient là-bas dans les hauteurs les faisaient pencher, arrachant des rameaux couverts de fleurs blanches.

Danylko fermait les yeux devant l'immensité du monde, auprès de son aïeul si vieux qui marchait et fredonnait de vieilles chansons, qui lui racontait des histoires et citait des proverbes, n'oubliant pas de mentionner le nom de chaque herbe et l'utilité de chaque fleur.

Il lui disait qu'il fallait beaucoup marcher dans la vie, seulement alors il comprendrait comment elle était cette vie, qu'on n'avait pas du tout envie de mourir, et que toute leur famille était une famille qui aimait marcher, donc Danylko marcherait sans doute aussi jusqu'à ce que ses jambes en fussent capables. Leur famille était têtue et avait le diable au corps, elle était d'origine cosaque et avait travaillé la terre, elle s'était établie sur le Psiol, et là-bas il y avait le village de Tourbaï ; ce village connaissait la misère et ses habitants étaient de véritables trouble-fête. Le seigneur local voulait en faire ses serfs et Catherine-l'impératrice avait pour amant Grétsko Netchossa, un cosaque du campement zaporogue ; celui-ci a raconté aux habitants de Tourbaï ce qui les attendait, alors les villageois ont commencé à revendiquer leurs droits de cosaques, mais le seigneur avait volé dans l'église

leurs actes de naissance et les avait brûlés, si bien que le tribunal n'avait pas pu prouver leurs droits ; après ça les habitants de Tourbaï avaient tué les seigneurs et rossé les membres du tribunal, et ils avaient résisté pendant cinq ans. Mais l'armée avait cerné les loqueteux et la mort était venue. Et ce Grétsko Netchossa, un sorcier comme tous les zaporogues du reste, il avait réussi à passer à travers l'armée, à faire sortir les habitants de Tourbaï, et il les avait conduits dans deux directions : vers le Dniestr et vers Perekop, et nous nous descendions des habitants de Tourbaï, nous n'avions jamais été des serfs et Danylo n'en serait pas un.

« Ils ont forcé l'écolier à réciter ses prières, et eux-mêmes se sont mis à danser la *vèguèra* ¹ », justement aujourd'hui Mykola le Printanier bénit l'eau, nous allons observer à la dérobée comment il se promènera sur la mer et bénira l'eau avec son goupillon pour que les gens puissent se baigner. Tu vois, c'est comme ça qu'il marche sur la mer, l'asperge avec son goupillon, et s'il arrive que quelqu'un se noie à ce moment-là, le saint sort aussitôt l'homme de l'eau, le sèche et le conduit à l'auberge, « Notre Père, qui êtes aux cieus, que votre volonté soit faite, ne nous menez pas dans les concombres mais menez-nous dans les melons », et la chanson de brigand était longue, très, très longue.

C'est comme ça qu'ils ont marché toute la sainte journée et toujours à travers les terres du seigneur, « les terres du seigneur, elles sont immenses », ils ont vu la mer, ils ont cassé la croûte chez les pêcheurs, « il n'y a pas de meilleur pain que notre pain de pêcheur, et vous, les agriculteurs, vous semez du sarrasin, et ce vieux-

¹ Sorte de danse. (N. d. T.).

là, il a dû traverser à pied l'autre monde aussi, voyez donc comme il est maigre et noir, allons, grand-père, buvons un coup, car aujourd'hui Saint Nicolas lui-même se promène sur la mer et nous, on se prélassé sur le rivage ».

Le vieux Danylo vidait son verre, le soleil se couchait sans hâte, une goélette chargée naviguait sur la mer et mettait le cap sur l'ouest, le long de la langue de terre de Djarylgatch, de l'île de Tendra, de la langue de terre de Kinbourynsk et d'Otchakiv, voguant vers Zbourivka, Gola Prystagne, Kardachyne ou Olechky ou, peut-être, vers Kherson, Brytany, Kakhovka.

Le vieux Danylo racontait aux pêcheurs toutes sortes d'histoires vécues et chantait des vieilles chansons à boire, les pêcheurs écoutaient bouche-bée, « un vieux comme celui-là, le diable lui-même n'en viendrait pas à bout », et Danylko lui-même était tout surpris, jamais il n'avait vu son grand-père aussi animé, que de vigueur cachait encore ce corps décharné et osseux ; le soir tombait sur la mer et le rivage, on percevait le clapotis des vagues et l'odeur de l'immense steppe plongée dans le crépuscule.

Les pêcheurs se baignaient et nageaient loin dans la mer, et le bisaïeul se baignait près du rivage. Danylko s'ébattait auprès de lui, plongeant dans l'eau salée ; il eut terriblement froid, courut et dansa longuement pour se réchauffer. Le vieux Danylo creusa un trou douillet dans la terre et y installa Danylko, lui-même se tenait debout à côté et il regardait l'infini des étoiles, il fixait l'obscurité et il semblait se dissoudre dans l'étendue bleue, il ne se lassait pas d'admirer et de méditer, pendant ce temps Danylko se plongeait dans un sommeil délicieux, geignant en rêve comme un chiot.

Il faisait déjà grand jour quand Danylko se réveilla, son vieux grand-père se tenait debout comme la veille au soir, le rivage était désert, les pêcheurs s'en étaient allés pêcher en mer. « Viens, petit, lui dit le vieux Danylo, aujourd'hui c'est la fête de Simon le Doré et il faut cueillir les herbes médicinales, partons à jeun chercher la racine des racines pour que tu vives encore longtemps sur cette terre envahie par le péché et pour que je puisse comparaître devant Notre Seigneur ».

La voix de l'aïeul était solennelle et semblait venir de l'au-delà, ils s'éloignèrent de la mer et s'enfoncèrent dans la steppe, une légère vapeur montait encore des herbes dans les vallons, un grand oiseau planait dans le ciel, on ne sentait pas un souffle de vent, on n'entendait pas un son et ils débouchèrent enfin à l'endroit le plus haut. Le soleil brûlant engourdisait le corps, Danylko portait une gerbe d'herbes, de racines et de fleurs, la mauve avait une odeur de brioche, « tiens, Danylko, tu l'as maintenant la mauve sauvage de la steppe », dit le bisaïeul et il se pencha vers la fleur, mais tout à coup ses jambes fléchirent, il étendit ses bras comme pour étreindre la terre, il tomba comme s'il avait surpris un secret, sa barbe blanche se dressa dans l'herbe, ses yeux troubles lancèrent un regard à Danylko, « vis, mon petit », et l'arrière-grand-père s'éteignit.

Alors Danylko regarda autour de lui ; pour la première fois il se sentit tout seul au monde et, comme balayé par le vent, il se mit à courir sans savoir où, sous le soleil brûlant de la steppe, la distance entre l'arrière-grand-père et l'arrière-petit-fils devenait de plus en plus grande comme si seulement maintenant la nature avait voulu reconstituer l'équilibre des générations.

UNE BARQUE EN MER

La tramontane soufflait du rivage, on était au mois de janvier ou de février, la mer était prise par la glace à une centaine de mètres au-delà, les vagues se déployaient jusqu'à l'horizon ; elles étaient noires avec des crêtes blanches, elles arrivaient en courant vers la côte face au vent qui les décoiffait de leur bonnet blanc. Près de la berge la glace avait été brisée par un violent coup de vent et tout faisait prévoir qu'une grosse tempête se déchaînerait sous peu, la vieille Polovets était debout sur le rivage, ses vêtements flottaient sur elle comme sur une statue de pierre, elle était haute de taille et sévère comme dans la chanson.

Odessa était de l'autre côté du golfe, la tramontane soufflait sur la ville qui se dressait sur la côte telle la carcasse d'une vieille goélette dépouillée de toutes ses voiles et sur laquelle on réparait soit la machine, soit la chaudière. Odessa affrontait un nouvel hiver maritime, les vents de toutes les directions ne l'oubliaient pas, des brumes affluaient parfois du large, des brumes denses, mouillées et grises. A présent aussi un épais brouillard arriva brusquement du large et enveloppa la ville. La vieille femme se tenait immobile, à côté d'elle, sur la côte, les pêcheurs de l'artel vaguaient près des barques, la mer rejetait des débris de glace sur le rivage, le froid pénétrait jusqu'à la moëlle des os, la tramontane soufflait en rafales régulières. C'était un hiver maritime avec une brume épaisse derrière laquelle la tempête rugissait déjà au large, amenant des vagues de plus en plus puissantes et hautes, le phare d'Odessa s'alluma, envoyant des rayons rouges et verts.

La vieille Polovets dont le mari était parti en mer, attendait sa pinasse, la tramontane lui transperçait le cœur qui était prêt à bondir de sa poitrine, et la mer apportait le froid et des grondements, la mer rugissait insatiablement et avait emporté son Moussi. Elle ne montrait pas sa peur devant la mer, elle se tenait silencieuse sur le rivage, sévère et majestueuse, il lui semblait être un phare d'une force inextinguible.

« Oh, tu es parti en mer, mon Moussi, se lamentait-elle silencieusement, et l'eau salée a lavé toutes tes traces. Ah, si je savais et si ma vue était meilleure, je les aurais recueillies, ces traces, avec mes mains et je t'aurais fait revenir sur le rivage. Oh, souffle donc, vent-tramontane, repousse la tempête au large et chasse aussi les brumes et moi je me tiendrai ici, solitaire jusqu'au bout et si je devais me transformer en arbre, j'agitais alors toutes mes branches et je bruirais de tout mon feuillage au-dessus de la mer ».

Après toute une éternité, la pinasse se montra sur la mer, à peine visible parmi les flots, elle se cachait pour longtemps derrière les paquets d'eau, reparaisait un instant et replongeait comme dans un abîme. Elle luttait de toutes ses forces contre la tempête, alors que sur le rivage les vagues se ridaient seulement, et elle était terrible à voir cette embarcation, solitaire comme un homme parmi des montagnes d'eau. La mer la balance, la précipite par-dessus les vagues, fend les flots avec elle, les embruns froids brûlent comme du feu, le froid colle au corps les vêtements mouillés, mais le pêcheur ne se rend pas, Moussi et son compagnon tentent d'atteindre le rivage !

La vieille Polovets ne les quittait pas des yeux, son cœur était avec la pinasse ; les pêcheurs

de l'artel de Moussi s'affairaient sur la côte, les enfants du village couraient vers la mer. Le rivage s'emplit de monde, la vieille Polovets se tenait à l'écart ; pleine de courage, elle regardait la lutte de son homme, le brouillard s'amoncelait au-dessus de la mer et il faisait un froid glacial.

« Ils rament, fit une voix, mais est-ce qu'on peut les aider par une tempête pareille ? » Les pêcheurs les plus jeunes se précipitèrent vers les embarcations, mais les vieux leur barrèrent le chemin, « faites pas les fous, les gars, vous perdrez les pinasses et les crabes vous dévoreront, notre artel est pauvre, son président Moussi Polovets vous en fera voir de toutes les couleurs pour les embarcations perdues, s'il revient vivant ».

La vieille Polovets vit qu'une rame s'était brisée car la pinasse se mit à tourner en rond, au vu de toute la côte elle fit deux tours sur place, une lame la frappa, une autre la poussa, la souleva, la retourna, l'esquif s'enfonça sous l'eau. Les pêcheurs se ruèrent alors vers les bateaux, ils mirent à l'eau « l'Alouette », orgueil de tout l'artel, quatre géants y montèrent, les avirons se soulevèrent, mais arriva une vague, une très haute vague ébouriffée. « L'Alouette » fut renversée sur le côté, un paquet de glace frappa son bordage, l'eau se précipita par-dessus bord, les pêcheurs se retrouvèrent dans l'eau, ils se mirent à sauver « l'Alouette ». Les vagues les jetaient les uns sur les autres, la glace blessait leur tête, ils se cramponnèrent à « l'Alouette », de la berge on leur lança un cordage avec un nœud coulant, ils l'attachèrent à l'embarcation et tirèrent « l'Alouette » sur le rivage.

Le bateau de Moussi était visible sur les flots, il errait la quille en l'air, tous les pêcheurs

ôtèrent leur coiffure et juste à ce moment-là ils virent un bras battre les eaux. Un homme nageait dans la mer glaciale, il nageait vers le rivage à grosses brassées, travaillant rythmiquement des bras, les vagues le rejetaient au large, le ramenaient dans la brume de la mer. Mais il se dirigeait vers la côte.

Un pêcheur de taille gigantesque s'avança, il portait un rouleau de corde ; après avoir vidé un verre d'alcool, il pénétra dans l'eau, bleuit tout aussitôt de froid ; pendant ce temps les hommes dévidaient la corde sur le rivage et le géant nageait à la rencontre du naufragé. Les glaçons le frappaient, mais il réussit à s'en dégager, la corde flottait derrière lui, cependant le naufragé était à la dernière limite de ses forces, il était couché sur le dos, les lames le ballotaient, cependant que le géant continuait à nager.

Pourtant le naufragé ne sombra pas, le froid lui avait tout d'abord fait perdre connaissance mais, une fois revenu à lui, il s'était mis à gagner le rivage de toutes ses forces. La rencontre se déroula au milieu des vagues et pendant longtemps les nageurs ne purent pas se saisir par les mains, les lames les séparaient à tout moment, mais la chance leur sourit enfin, la corde se tendit alors vers le rivage, des dizaines de mains s'y agrippèrent, des dizaines de mains se mirent à tirer ensemble. Les nageurs filaient vers la côte, buvant l'eau, se frayant un passage à travers les glaces. Le naufragé sortit de l'eau et ne put se redresser sur ses pieds nus. La vieille Polovets reconnut Tchoubenko. Il était tout transi de froid, seul son cœur ardent et vivant battait encore, on le saisit sous les bras, « camarades, fit Tchoubenko avec peine, je pleure le héros de la révolution qui m'a délivré de la prison flottante française ». Tous s'éloignèrent alors de

la mer et la vieille Polovets continua à rester debout sur la côte, sévère et majestueuse comme dans la chanson.

On voyait dans la mer une pinasse renversée, c'était là-bas que son mari Moussi Polovets avait péri, il avait longtemps vécu sur terre, elle s'était toujours bien entendue avec lui, c'était un vrai pêcheur de la mer Noire, mais il fallait se résigner à ce que les jeunes prennent la place des vieux. Un petit garçon accourut de Dofinivka, « grand-mère, tu sais, pépé Moussi ne reviendra plus, parce que Tchoubenko, il a dit que pépé Moussi avait plongé deux fois et avait disparu ensuite et Tchoubenko, il avait plongé après lui et la barque les avait heurtés à la tête, et pépé Moussi ne reviendra plus jamais ».

Le rivage devint désert, les pêcheurs étaient partis et personne ne s'étonnait que la vieille Polovets fût restée sur place. Elle était plongée dans son deuil, la tramontane s'acharnait sur elle comme si elle était en pierre, la tempête rageait toujours, les morceaux de glace se heurtaient les uns aux autres, la brume glissait vers le rivage, le phare d'Odessa clignotait de ses feux verts et rouges.

La vieille femme se rappela sa jeunesse, ses années de jeune fille passées à Otchakiv, les propriétaires de galiotes la demandaient en mariage, sans parler de ceux qui possédaient des pinasses, des chaloupes, des vedettes, des yachts ! Elle était d'une bonne famille de pêcheurs, d'une bonne race de la steppe ; Moussi Polovets, un pêcheur de Dofinivka, un gars qui ne payait pas de mine, plus petit qu'elle de toute une tête, fit d'elle son épouse. L'amour, il est comme ça, et voilà comment il accouple le mâle et la femelle dans la nature. La femme de Polovets commença à lutter pour la vie, pour le poisson, elle devint la

compagne de Moussi et lui mit au monde toute une maisonnée de garçons.

Les fils grandissaient près de la mer, dans la maison on se sentait à l'étroit tant les fils étaient larges d'épaules et la mère tenait sa maisonnée dans une poigne de fer, elle était à la tête de la famille, elle s'y tenait comme un rocher dans la tempête.

Les fils devinrent grands et se dispersèrent. Andri ressemblait à son oncle Sydor et était aussi fainéant que lui, Panasse, par contre, rapportait à sa mère des fichus, des boucles d'oreilles, de la soie et du cognac de contrebande, la mère empilait toutes ces richesses dans le coffre et se tourmentait pour Panasse. Elle l'avait mis au monde avec peine et il lui était devenu très cher, la nuit elle allait au bord de la mer, elle croyait toujours entendre le clapotement de ses avirons et il lui semblait qu'il fallait le sauver d'une poursuite. Quant à Overko, eh bien, celui-là c'était un comédien, il avait fait du théâtre avec les Grecs dans la « *Prosvita* »¹ et il savait lire. Il avait fait des études au séminaire aux frais de son oncle, comme pêcheur il ne valait rien, mais elle le plaignait aussi, ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas de ses nouvelles, tout comme de Panasse d'ailleurs, et puis Andri avait sans doute été tué, parce qu'elle avait rêvé de lui et l'avait vu en jeune marié.

Seul Ivan travaillait à l'usine et faisait la révolution et Moussi cachait les fusils (bien que les Français stationnassent à Odessa). Parmi eux il y en avait qui étaient des nôtres, ils venaient

¹ Organisation culturelle et éducative en Ukraine fondée en 1868 à Lvov par les « populistes » dans le but de répandre l'instruction dans les masses. (N. d. T.).

chercher les tracts et un jour ils avaient effrayé Moussi à mort.

La pinasse renversée se balançait sur les flots, la tempête faisait rage sans répit. La vieille Polovets crut voir que l'embarcation s'approchait. La mer la rejeterait sur la côte et il faudrait alors la tirer sur le rivage et la sauver, et l'artel la remercierait encore parce que, sans barque, impossible de pêcher le poisson. L'esquif approchait résolument de la côte, se faisant de plus en plus visible.

La vieille femme se mit à attendre l'embarcation pour sauver le bien de l'artel, elle approcha tout près de l'eau, les vagues la trempèrent jusqu'aux genoux. La pinasse s'approchait de plus en plus, on entendait déjà la glace frapper contre ses bords, on voyait déjà son fond goudronné et la planche de la quille sortir de l'eau. Les vagues franchissaient le fond plat et noir, la femme sentit son cœur défaillir : quelque chose traînait derrière la pinasse, des haillons gonflés flottaient sur l'eau.

La femme regardait et avait peur de ce qu'elle allait voir, la mer lui avait enseigné la résignation, la mer lui ramenait sans doute le corps de Moussi Polovets. Elle aurait pu pleurer et de quoi s'affliger, elle l'enterrerait au cimetière des pêcheurs où ne reposaient que les femmes et les enfants et où les hommes ne pouvaient que rêver d'être enterrés, car ils restaient engloutis dans les profondeurs de la mer, sous le voile vert des vagues.

La vieille Polovets regardait et avait peur de ce qu'elle allait voir, elle avait envie de crier et d'appeler son Moussi, les vagues lui cinglaient les pieds, la glace griffait ses mollets, la pinasse était déjà tout près. La proue en avant, elle glissait vers la côte, les vagues roulaient des

cailloux avec fracas tout près du rivage. La vieille femme voulait tirer l'embarcation sur le sol ferme et seulement après pleurer auprès de son mari, elle voyait déjà son corps dans les eaux troubles, son cœur se serrait et ses bras ne sentaient pas le poids de l'embarcation et ce fut alors qu'une voix l'interpela. Elle poussa un cri, parce que c'était la voix de son mari, une voix lasse et si chère.

« Notre artel est pauvre, fit le vieux, et il ne convient pas d'abandonner les pinasses dans la mer. Je suis le chef de l'artel et je devais sauver l'embarcation, quant à Tchoubenko, têtue et fort comme il est, il est certainement arrivé à bon port, sain et sauf, il n'a pas voulu partir sans moi, alors j'ai dû plonger sous la barque renversée, et lui, il m'a appelé et a plongé à ma recherche ».

Le vieux Polovets se tenait encore dans l'eau jusqu'aux genoux, une botte à la main ; il la lança sur le rivage et se mit à s'affairer autour de l'embarcation. Sa femme se prit à le secourir, la froide tramontane gelait l'âme, la côte était déserte, attaquée par la mer tumultueuse. A travers la brume, Odessa se dressait dans le lointain sur le littoral comme la carcasse d'une vieille goélette.

Et les époux Polovets rentrèrent chez eux. Ils marchaient tendrement enlacés, la tramontane leur soufflait en plein visage, la mer grondait derrière eux, ils marchaient d'un pas ferme et assuré, comme ils avaient marché toute leur vie.

LE BATAILLON DE SCHWED

Kherson est une ville de Grecs exilés, de fonctionnaires, de pêcheurs, le tilleul y fleurit généreusement, exhalant une senteur étourdissante au-dessus des pavés surchauffés des rues, le soleil est brûlant comme partout dans le Midi en ce mois de juillet et il semble rénové en cette ardente année mil neuf cent dix-neuf. Le tilleul fleurit et répand un arôme incroyable qui inonde les rues. Le détachement de partisans d'Olechky composé de deux centaines de va-nu-pieds, le bataillon de Schwed défile par la ville.

Le jeune commissaire Danylo Tchabane marche en tête, la floraison du tilleul est si exubérante et si luxuriante que toute la ville flotte dans un mirage étouffant. A la suite des partisans un détachement de matelots marque le pas, ils portent chacun une vareuse noire, un pantalon d'uniforme, des souliers et les rubans de leurs bérets marins flottent sur leurs nuques. En avant de tous, l'orchestre de la garnison fait tinter ses cymbales avec force, le chef d'orchestre agite sa baguette et rajuste son pince-nez ; c'est un cornettiste réputé dans toute la ville qui a lié son sort au bataillon de Schwed et fait palpiter le cœur de tous les Tchaïkovski et les Rymski-Korsakov locaux et qui, par la suite, deviendra un héros.

Le tilleul fleurit et de chaque arbre semble jaillir une vie nouvelle, la senteur du tilleul, capiteuse et forte, tournoie au-dessus de Kherson, le commandant de ce bataillon de va-nu-pieds, le camarade Schwed, matelot originaire d'Olechky, marche en tête de l'orchestre. Des éperons tintent à ses pieds, une épée de cavalerie, longue et nickelée, heurte le pavé avec fracas ; le camarade Schwed, comme tout matelot d'ailleurs,

rêve à la cavalerie et se familiarise peu à peu avec ce magnifique métier militaire.

O, année dix-neuf, année de défaites et de victoires, année sanglante de batailles historiques et de combats barbares, année critique par ses événements, invincible par sa volonté, maudite et tendre année, année décisive, année dix-neuf privée de sommeil ! Année de la défense de Lougansk et des attaques courageuses près de Tsarytsyne, année des combats contre les Français, les Grecs, les Allemands près de Mykolaïv et Odessa, année de la célèbre retraite de l'armée de Tamansk sous la conduite du camarade Kovtioukh, année de la trahison de Grygoriev et de Makhno. Année de Staline, de Frounzé, de Vorochylov, de Boudionny, de Tchapaïev, de Chtchorss ; et Kherson, disparaissant parmi les tilleuls, supporte la grande chaleur de juillet de l'an dix-neuf. Alors qu'au-delà du Dniepr se trouvent les blancs et que Kharkov, Katerynoslav, Tsarytsyne sont entre les mains de l'ennemi, Kherson se maintient comme une presqu'île dans une mer hostile et l'armée de Dénikine se dirige en marche forcée sur Moscou. Mais les camarades Vorochylov et Boudionny n'ont pas encore entrepris leur percée sous Kastorna, le jeune Vitali Pryïmak n'a pas encore fait ses raids légendaires avec ses divisions de cosaques rouges, nous ne sommes qu'au mois de juillet et une chaleur torride règne à Kherson. Les grandes batailles sont pour l'avenir, les tilleuls de Kherson, odorants et solennels font tourner la tête, ô, maudite et tendre année dix-neuf !

Le chef d'orchestre agite sa baguette avec enthousiasme et majesté comme s'il dirigeait tous les orchestres de la révolution ou comme s'il avait du pouvoir sur la senteur des tilleuls, et les musiciens soufflent docilement dans

leurs étranges instruments de cuivre. Le camarade Danylo mène le bataillon des matelots va-nu-pieds d'Olechky qui se transforme peu à peu en unité militaire ; tous ont reçu ce jour-là un pantalon vert et une chemise militaire de la vieille armée, sur les ceinturons jaunes il y a des cartouchières, ils marchent en bon ordre et marquent bien le pas.

La veille, le camarade Schwed avait longuement choisi l'itinéraire de la revue militaire et avait ordonné de déblayer le passage à travers la place pour que rien ne gênât la marche du bataillon : ni bardanes, ni chardons, ni peaux de melon, ni panicauts ou autres épines, ni débris de verre afin qu'ils pussent défiler héroïquement, en marche cérémoniale devant le vieux bolchevik, un ancien forçat politique, défiler sans regarder sous leurs pieds et marquer le pas avec leurs talons nus. Le bataillon de la Garde rouge d'Olechky voulait montrer qu'il pouvait non seulement se battre en égal contre les blancs mais n'en déplaie à certains défiler en ordre de parade.

Et la voilà qui marche, la garnison de Kher-son, le camarade Schwed en tête, elle se dirige vers la place où sur la tribune se trouvent déjà tout le comité révolutionnaire et l'hôte fraîchement débarqué qui, pendant la moitié de sa vie, a traîné de prison en prison son boulet de forçat. Il a connu des évasions heureuses, mais aussi des malchanceuses, les bottes des gendarmes tsaristes ont endommagé ses poumons, les crosses des fusils ont abîmé ses reins, les poings des commissaires de police ont brisé ses tympanes, ses yeux sont devenus myopes à force de rester dans l'obscurité des casemates, il a rapporté un rhumatisme de sa belle vie de forçat.

Il est debout à la tribune, le soleil est brûlant, le parfum du tilleul flotte sur la place, au-delà

du Dniepr on voit les terres alluviales autour d'Olechky, le long de la Konká et de ses bras verdissent les roseaux et les saules. Le camarade Schwed débouche sur la place suivi de l'orchestre de la garnison et du drapeau rouge en velours ; puis le camarade Danylo apparaît à la tête du détachement des va-nu-pieds d'Olechky, glorieux dans les combats mais pas trop entraîné aux exercices de parade.

Les habitants entourent la place et observent les défenseurs de la révolution, l'orchestre scintille et tonne, reluit et scande la mesure, le ciel bleu et brûlant semble s'élargir, il devient plus bleu et plus transparent.

L'ancien forçat politique prononce un discours avant le départ de la garnison de Kherson au combat pour la révolution, les blancs se mettent à bombarder la ville depuis Olechky avec des canons de six pouces, les spectateurs détalent alors vers leur demeure pour protéger le bétail contre les obus. La revue se poursuit dans l'ordre établi ; d'un geste furtif Schwed écarte du chemin un tesson de bouteille, les partisans d'Olechky marchent comme des saints et les matelots récemment arrivés de Mykolaïv se mettent brusquement à courir quoique personne ne leur ait donné cet ordre, un obus hurle et explose près de la place, les matelots se mettent à plat ventre.

Sans perdre la tête pour autant, le chef d'orchestre attaque une polka et l'orchestre, tout à sa besogne, oublie la peur. « Garde à vous ! Fixe ! » crie le camarade Schwed et il salue comme il peut de son sabre. La journée brûlante sent le tilleul chaud. « Hourrah à la garde ! » s'exclame l'ancien forçat politique. Il cligne des yeux et aspire avec délice l'air merveilleux du Dniepr ; les explosions des obus lui semblent être les salves en l'honneur de la liberté et de la vie.

Les soldats d'Olechky continuent à marcher, souffrant des épines et de la canonnade, ils rêvent au doux fumet de la cuisine, aux bottes en chevreau des officiers blancs, au sabre du camarade Schwed et à d'autres trophées.

Le bombardement persiste, les obus tombent dans les rues, sur les jardinets, sur les maisons ; le détachement de matelots détale par la rue Gordiïvska en direction de la gare. Là-bas ils organisent un petit meeting et exigent une locomotive pour rentrer chez eux. Et puis ce ne sont pas du tout des matelots mais des miséreux de Mykolaïv qui ne sont pas habitués à se battre contre des canons, ils se sont engagés uniquement pour recevoir un uniforme de marin.

On ne les frappa pas et on ne les désarma pas comme l'exigeait la discipline de front, on ne les reconduisit pas sous escorte sur les arrières parce qu'en fait ceux-ci n'existaient pas. On les rassembla dans la cour de la caserne et on se donna bien du mal avec eux mais on découvrit peu à peu les ennemis du régime qui voulaient bien des bolcheviks mais ne supportaient pas les communistes et les commissaires, on démasqua les organisateurs de ce détachement de mascarade. C'étaient des officiers blancs et des chefs de bandes de malfaiteurs, des spécialistes des meurtres et des vols et ce détachement de matelots devait passer du côté de l'ennemi au moment propice. Le tilleul embaumait à la ronde, c'était une journée extraordinaire, depuis Olechky les batteries des blancs tantôt cessaient de tirer, tantôt se remettaient à bombarder Kherson et l'unique canon de six pouces de la garnison leur donnait la riposte.

Le camarade Danylo se tenait près du canon, il observait Olechky dans sa jumelle, là-bas les maisons atteintes par les obus flambaient, les

mères, leurs enfants dans les bras, couraient dans les rues, les mères étaient blessées, les enfants étaient ensanglantés, il voyait des menottes levées vers le ciel d'où tombaient les projectiles impitoyables, il vit beaucoup de choses que l'on ne pouvait distinguer dans aucune jumelle.

« Nous bombardons nos maisons, commissaire, fit un canonnier tout pâle à Danylo, trois cents projectiles ! »

Le camarade Danylo se rendit vers le Dniepr où l'on préparait une expédition nocturne. Tous les canots et toutes les pinasses qui amenaient les légumes d'Olechky, de Kardachyne et même de Gola Prystagne avaient été inspectés par Schwed lui-même, il avait choisi les meilleurs, les avait loués, observant la conspiration nécessaire.

Vers le soir le bombardement cessa, les petits paquebots « Tonnerre de la Victoire » et « Avro-ra », ainsi que les anciens remorqueurs « Grand-père Krylov » et « Katia » revinrent de mission. Le long de leurs bords étaient entassés des sacs de sable dissimulant des mitrailleuses ; les courageux équipages et leurs capitaines étaient de vrais loups de mer, bien que les petits bourgeois bornés les considérassent comme des écraseurs de grenouilles.

La soirée était d'une limpidité merveilleuse, une vraie soirée de juillet, il y avait eu des pluies fécondes en juin et bien que cela fût de peu d'effet pour les blés, par contre les mauvaises herbes avaient poussé démesurément, l'année dix-neuf accumulait des forces. Les soirs s'abattaient brusquement sur le Dniepr, des soirs violets, des soirs d'encre, à la senteur de l'eau se mêlaient les arômes des craintives herbes nocturnes, des saules et de la fumée.

Tout cela rappelait au camarade Danylo son

enfance et son adolescence, la douleur naissait en lui, la crainte pour sa vie d'homme croissait, les mots des livres qu'il n'avait pas encore écrits se fixaient dans sa mémoire.

Les capitaines des « écraseurs de grenouilles » rendaient compte à Schwed des exploits de leurs corsaires, on embarqua quelques matelots du pseudo-détachement de Mykolaïv sur un canot et on les emmena vers « le quartier général de Doukhonine », ce qui voulait dire qu'on devait les fusiller sur la berge nue du Dniepr au-delà de Kherson, conformément à la sentence du tribunal. D'en haut, depuis la ville s'écoulait la senteur des tilleuls nocturnes, senteur suave et sinistre, senteur d'exaltations insensées.

Entre Olechky et Gola Prystagne s'étend le liman de Kardachyne et Kardachyne lui-même où, d'après les renseignements des producteurs de tomates d'au-delà du Dniepr, il n'y avait pas de blancs, à part un petit poste. On pouvait prendre Kardachyne la nuit, attaquer de flanc Olechky, s'en approcher à l'aube, et, là-bas, il fallait faire confiance à Saint Nicolas, patron des pêcheurs. Une trentaine de pinasses démarrèrent à l'heure la plus sombre de la nuit, la première était sous le commandement de Schwed lui-même et la dernière sous celui du commissaire Danylo.

Ils traversèrent le Dniepr et s'engagèrent dans les bras secondaires où toute une nuée de moustiques fondirent sur eux et se mirent à les piquer à satiété. Les partisans les écrasaient sans mot dire sur leur nuque tannée de pêcheur et de marin, ils les écrasaient sur leur visage, sur leurs pieds nus. Le camarade Schwed était assis à la proue, son sabre de hussard entre les genoux. Il devait être près de minuit car les moustiques se firent plus rares, le pilote menait les embar-

cations à travers les bras, les marais, les *Kinski Vody*¹. Les grenouilles coassaient, l'air était étouffant, les joncs murmuraient, les poissons faisaient des sauts et folâtraient.

O, année dix-neuf du vingtième siècle, et toi, mois de juillet à Kherson, nuits sombres, terres inconnues, Colomb aux pieds nus. Que de livres reste-t-il encore à écrire sur vous, que de drames bouillonnent encore sur la terre de la révolution, quelles symphonies et quels chœurs retentissent dans le vent d'orage, quelles toiles n'ont pas encore été exposées dans les salles des Académies, ô, année inimitable, année des grands hommes d'une classe opprimée et insurgée, ô, terre des combats !

Le camarade Danylo vogue à l'arrière-garde de la flotte de débarquement, remplissant l'ordre du chef de l'armée — « effectuer une reconnaissance minutieuse », les embarcations s'estompèrent dans les ténèbres, mettant le cap sur Kardachyne, le bataillon du camarade Schwed était habitué dès sa création aux navigations sans boussoles et sans pilotes.

Que de fois plus tard, passant ses nuits à écrire et s'efforçant en vain de saisir l'image qui, telle l'ombre d'un poisson, disparaissait derrière les nénuphars, Danylo avait tendu ses bras et ses pensées vers cette nuit de juillet, vers les merveilleuses nuits de sa jeunesse. Cependant, la pinasse dépassa une jonchaie touffue et déboucha dans le liman de Kardachyne.

Et un abîme s'ouvrit devant Danylo. Des myriades d'étoiles sur le ciel d'un bleu sombre, et la Voie lactée, des étoiles comme une poussière d'argent, des étoiles comme d'abondantes

¹ Eau pour chevaux, eau pure et limpide où les chevaux venaient s'abreuver. (N. d. T.).

petites flammes, vertes et rouges, scintillaient dans les hauteurs infinies et miroitaient dans les profondeurs immenses. Il y avait là les Pléiades et la Grande Ourse et la Vierge, la pinasse voguait d'elle-même sur les profondeurs du liman, les avirons battaient doucement l'eau. Les hommes se retournèrent et virent que le bataillon de Schwed avait disparu sans laisser de traces dans l'obscurité de la nuit. La pinasse était seule.

« On a perdu les autres », nasilla le pilote au nez écrasé, et toi, maudit vendeur de tomates, on te fera sauter la cervelle pour que tu connaisses bien la discipline marine, où diable les retrouverons-nous, on va tomber entre les mains des cadets ». Une voix tranquille se fit entendre depuis la jonchaie ; « toi, mon petit, tiens la droite, en direction de ce saule-là, il y aura là-bas un petit bras et il te mènera sur le bon chemin », — « les nôtres n'ont pas passé par ici, grand-père ? »

« Schwed est passé de l'autre côté », répondit-on de l'obscurité, seulement lancez pas de bombes, sinon vous ferez fuir le poisson, et alors va-t-en pêcher le diable si tu veux. A Kardachyne il y a peu de cadets, ils vous attendent près d'Olechky ». « Allez, en avant », commanda Danylo.

La voix tranquille du pêcheur se dissipa dans les ténèbres, ils errèrent un peu à l'aveuglette, trouvèrent le bras secondaire, quelqu'un se heurta aux côtes du pilote qui en claqua des dents, les hommes tiraient sur les avirons, quelques minutes passèrent, la barque aborda légèrement le rivage dans un silence absolu et une obscurité complète.

Ils descendirent sur la rive de Kardachyne, découvrirent un cadet tué à coups de sabre et

comprirent que le banquet s'était achevé ici, les hôtes étaient sans doute partis se laver les mains, et tout cela s'était accompli sans un seul coup de feu et sans un seul cri. Ils rencontrèrent enfin un homme vivant qui faillit les descendre tous avec son revolver. C'était le chef d'un poste rouge.

Le camarade Schwed avait déployé son bataillon conformément au règlement militaire et s'était dirigé vers Olechky ; d'ici deux heures il y serait, et le poste devait veiller et repousser les blancs lorsque ceux-ci partiraient de Gola Prystagne à travers Kardachyne.

« Tu dis que nous ne rattraperons pas Schwed ? » Le chef du poste était effaré et dérouté, « à peine Schwed et moi sommes-nous débarqués et avons-nous étouffé les blancs que toutes nos pinasses ont décampé dans la jonchaie et qu'est-ce que je vais faire maintenant ? » Après lui avoir expliqué comment il devait agir, Danylo remonta dans sa barque avec ses hommes ; ils mirent le cap sur Olechky dans une obscurité désagréable qui devait bientôt se transformer en une aube timide.

Les moustiques se remirent à bourdonner, à importuner, à piquer, à dévorer, à sucer le sang de l'arrière-garde de la flotte de débarquement et cela signifiait que le matin allait poindre. Le ciel s'éclaircit, les étoiles s'évanouirent, un petit vent se souleva, la brume oscilla au-dessus de l'eau, la nuit devint brusquement toute grise, tout se fit terne et sinistre.

Un coup de feu sonore claqua de la berge, on vit même la flamme sortir du fusil, l'écho se répercuta bien loin sur l'eau, dans la jonchaie. D'autres coups de feu retentirent, un homme fut blessé, le camarade Danylo donna l'ordre de ne pas riposter et de souquer sur les avirons. On

ramait avec les avirons et les crosses des fusils, les balles sifflaient, on vira en pleine course dans un petit bras et là seulement on reprit haleine. Les hommes essuyèrent la sueur qui ruisselait sur leurs visages, burent de l'eau de leurs mains et de l'écope et ils n'eurent même pas le temps de dire ouf, que le petit matin fut là.

Il apparut furtivement d'un horizon à l'autre, ce petit matin aux bras roses, à l'œil bleu, frôlant les cimes des saules. Une aube de juillet commençait dans les environs de Kherson, elle venait sans bruit, sans thème, sans prélude, la lumière se déversait d'en haut comme d'une haute source.

La brume matinale errait par lambeaux sur l'eau limpide et, semblant répondre à un ordre, les fusils et les mitrailleuses se mirent à crépiter dans le lointain, un gros canon tonna. « Schwed est passé à l'assaut », dit Danylo après avoir patiemment attendu un moment de répit.

Il ne fallut pas presser les rameurs, une rafale de coups de feu éclata par devant, sur l'eau, répétée et renforcée de partout par l'écho, « le détachement des matelots de Mykolaïv a débarqué », dit Danylo, éprouvant une véritable peur mais ne la montrant pas, en homme courageux.

Des grenades à main explosaient, des cris, des gémissements retentissaient de partout, l'embarcation du camarade Danylo arriva dans les Kinski Vody pour s'apprêter au combat ; elle envoya une salve de tous ses dix fusils.

Le commandant se tenait au gouvernail, manœuvrant la pinasse. L'escadre des pseudo-matelots de Mykolaïv ne comptait que quelques pinasses et canots et le reste n'était pas arrivé à Olechky mais avait débarqué sur une berge paisible pour piquer un bon somme dans les seigles et revenir ensuite à pied à Mykolaïv. Quelques

pinasses de ce détachement avaient toutefois rempli l'ordre qui leur avait été donné et étaient arrivées sur le lieu de la bataille. Ils devaient débarquer sur une berge déserte et attaquer les arrières de l'ennemi quand le camarade Schwed irait à l'assaut d'Olechky.

Cependant ces hommes-là eurent envie de goûter à un combat naval, ils n'obéirent pas au nouveau commandant et se mirent à tirer prématurément. Et c'est ainsi qu'eut lieu cette bataille navale, quelque peu différente de celles d'Aboukir, de Trafalgar, de Tsou-Shima ou du Jutland, parce qu'ici il n'y avait qu'un adversaire sur l'eau, l'autre, par contre, était le maître sur la terre ferme.

Le combat, comme tous les bons combats navals, commença brusquement et, malheureusement, s'acheva de la même manière. Les hommes de Mykolaïv ne savaient point du tout manœuvrer sous les balles et, avec leur béret marin, rappelaient des estivants travestis.

De la berge, des officiers aux épaulettes d'or tiraient au fusil sur l'escadre. D'après la terminologie des vieux combats navals tout se déroula de la manière suivante : la corvette de la flotte attaquante a perdu la misaine et la grande voile, la panique règne sur le pont, le bord est percé par une bombe ennemie, le capitaine s'est enfui à la nage ; la frégate éperonne à pleine vitesse son propre brick, cinq mâts avec leurs voiles tombent comme coupés net ; un clipper rapide est mis hors de combat après avoir échoué sur une jonchaie touffue ; un petit brigantin avec l'amiral et son état-major repousse courageusement l'attaque à lui seul.

La pinasse du camarade Danylo, abandonnant tout espoir de remettre de l'ordre dans l'escadre, fonça droit sur la berge, tirant de tous ses

fusils. La fusillade retentissait dans la ville, peut-être étaient-ce ces canailles de blancs qui achevaient les partisans du camarade Schwed. La pinasse fonçait vers la rive et, au moment le plus critique, les officiers se mirent à fuir vers la ville, l'aube se para à l'est d'un voile rouge, tout devint léger comme dans un rêve.

Contournant Olechky par la rive pour ne pas tomber entre les mains des blancs et souffrir la torture et aussi pour essayer de savoir où se trouvaient les leurs et où étaient les ennemis et encore pour déterminer qui avait le dessus, contournant donc Olechky, ville de marins libres, de pêcheurs, de maraîchers qui cultivaient les tomates et les abricots, ville de vieux généraux en retraite qui finissaient en grand nombre leurs vieux jours ici où tout n'était pas cher, ils virent deux partisans du camarade Schwed.

Ils étaient assis et chaussaient des bottes délicates sur leurs pieds nus, non loin d'eux gisaient deux officiers et un chien gras, d'une race étrangère et inconnue. Ils racontèrent tout en conduisant le camarade commissaire vers Schwed que l'attaque avait été la même que sous Varsovie, ils avaient traversé des sables et la steppe, ils avaient marché à la queue-leu-leu et ils n'avaient pas eu le temps de regarder sous leurs pieds ; avec ça la nuit était très noire et ce n'était pas un secret qu'ils étaient harassés et avaient la plante des pieds toute piquée de chardons. Et c'est avec ces chardons-là aux pieds qu'ils étaient montés à l'assaut.

« On s'est approché tout près de leur batterie, le camarade Schwed a brandi son sabre et nous nous sommes mis à crier et à attaquer, le canon a tonné et eux, ils n'ont même pas eu le temps de mettre une bande dans leur mitrailleuse. Le capitaine s'est brûlé la cervelle sur place, il por-

tait des chaussures anglaises, les cadets ont bien tiré un peu, puis ils ont pris leurs jambes à leur cou. Nous, on a intercepté deux officiers, ce n'est pas un secret, et on les a poussés vers l'eau. On se tire les uns sur les autres et ces salauds ne se rendent pas, et le chien est avec eux. Enfin on a réussi à les abattre, on s'approche pour ôter les bottes des morts, mais le chien ne nous laisse par faire, il nous saute à la gorge. Ce maudit chien avait la vie dure, on veut l'achever, ce n'est pas un secret, et lui de s'accrocher à la baïonnette avec ses dents ; comme le matin sent bon dans notre Olechky, camarade commissaire... »

Soudain apparut quelque chose qui scintillait, tout chamarré d'or, il semblait que l'on menait un pope en chasuble de fête et, sous l'effet de la surprise, il sembla même qu'une odeur d'encens se répandit dans l'air. C'était une vieille culotte de peau, un général de gendarmerie accompagné de deux matelots à l'air grave. Cette grosse huile avait décidé de finir sa vie sanglante à Olechky dans ce coin béni des dieux.

Le général avait sur lui un uniforme de chambellan dont tout le devant était abondamment chamarré d'or, le derrière était aussi tout en or et le col était doré, le pantalon avait des bandes rouges sur les côtés et le bonnet, pris à un autre général était tout brodé d'or avec une touffe de drôles de plumes blanches. Sa poitrine, son ventre et son dos étaient couverts de décorations, de rubans et d'étoiles, les marins avaient accroché les distinctions de tous les généraux d'Olechky sur un seul, sur celui-là.

La vieille culotte de peau, ventrue, les yeux à fleur de tête, s'arrêta, soufflant péniblement à cause de son asthme, « ne t'arrête pas, Excé-

lence », dit un des matelots à l'air grave, le matelot du futur roman de Danylo. « Où le menez-vous donc ? » — « On va l'ancrer pour l'éternité », répondit le matelot, poussant le général du genou.

O, année dix-neuf, année de la vengeance et des dédommagements, digne année des règlements de comptes et des inscriptions dans le livre de la comptabilité de la Révolution, année lointaine des généraux de gendarmerie vivants, bourrés d'asthme, d'excréments et de peur ! Année d'images que l'on n'avait pas encore trouvées et de métaphores tragiques, année d'amour et de mort, de frémissements de cœurs rebelles, de simplicité, de sacrifices, de douceur des blessures et d'exaltation des sentiments de classe, ô, chère année sublime !

« O, éternel cœur d'homme ! » dit le commissaire Danylo en se dirigeant vers sa maison. Il vit Schwed debout au milieu de sa cour étreignant sa femme replète, aux joues roses. La cour était pleine de fleurs : roses odorantes somptueuses et magnifiques, tagètes jaunes et veloutés, soucis, œillets au doux arôme, roses trémières multicolores et tournesols.

Le camarade Schwed interrompit pour un instant la scène de sa rencontre et dit pardessus l'épaule de sa femme : « Va, Danylo, jette un coup d'œil à ton logis et on va se préparer au départ, les cadets se raviseront vite et nous passerons alors un mauvais quart d'heure, on dit qu'un projectile est tombé sur ta maison, l'obus ne savait pas où était la tienne et où était celle de l'ennemi ».

Danylo s'en alla d'un pas mal assuré, il avait devant ses yeux le long sabre blanc de Schwed et la cour pleine de fleurs, et personne ne le dérangerait jusqu'au moment de la retraite, bien que

beaucoup de choses se fussent passées à Olechky jusqu'à ce qu'arrivât le soir.

Le détachement de Schwed fit des perquisitions chez la bourgeoisie et régla ses comptes avec certaines de ces braves gens, il expédia du matériel à Kherson : deux canons, quelques chevaux, une paire de chameaux déplumés.

Les restes de l'équipage de l'escadre écrasée firent leur apparition sur la rive d'Olechky. Ces victimes de la bataille navale du matin étaient déguenillés et couverts de boue, sans pantalons ni bérets qu'ils avaient perdus dans les saulaies, les jonchaies, les remous, leurs pieds étaient tailladés par le carex, déchirés par les souches. Ces victimes aux pieds nus avaient foncé sur Olechky, à la recherche d'ennemis pour se revêtir et de petits bourgeois effarés pour se mettre quelque chose sous la dent.

Schwed avait repêché tous ces pseudo-matelots et les avait expédiés à Kherson en barque avec les chameaux, il y avait du vent ce jour-là et il faisait sec en cette journée alarmante où il fallait battre en retraite de sa ville natale, avec la perspective d'y revenir en vainqueur ou de périr dans les combats.

La journée se passa dans l'attente de l'attaque imminente des forces blanches, les nuages étaient hauts, limpides, dispersés par le vent sur toute la voûte céleste. On raccompagna le détachement du camarade Schwed avec chaleur et bienveillance, les femmes avaient les yeux rougis par les larmes et les lèvres légèrement bouffies. On parlait à voix basse parce que les hommes partaient pour un long voyage ; les pinasses démarraient les unes après les autres. Schwed se tenait sur l'une d'elles, appuyé nonchalamment sur son magnifique sabre.

Le camarade Danylo s'approcha, portant un bébé, l'unique enfant qui lui était resté, et le marin à l'air grave de l'épisode avec le général prit cet enfant dans ses bras. Son visage sévère s'illumina devant le sourire du bébé, il chatouilla le petit de son doigt noir. « Pauvre petit orphelin », dit le matelot.

Bientôt la dernière embarcation démarra, se dirigeant à travers Tchaïka vers les Kinski Vody.

Au milieu du liman, le général de gendarmerie tout chamarré d'or et couvert de décorations se tenait debout sur le fond. On lui avait attaché une lourde ancre aux pieds, il vacillait dans l'eau limpide, agitant ses bras, ce général mort, farci d'asthme, d'excréments et de peur, et quelques combattants passant au-dessus de lui, pissèrent sur cette magnificence maudite.

LETTRE À L'ÉTERNITÉ

Il devait y avoir alors une insurrection bolchevique contre l'hetman et les Allemands et l'on fit courir le bruit que celle-ci commencerait et s'étendrait sur le Psiol, que son centre serait à Sorotchyntsi et que toute la région se soulèverait jusqu'à Gadiatch. Ce samedi interminable à la veille de la Pentecôte flambait et bleuissait au-dessus du village, de la forêt on ramenait sur des télègues des branches d'érable, de coudrier, de chêne, de prunellier et de l'herbe verte, on décorait les maisons pour la Pentecôte, les cours embaumaient l'herbe coupée, le magnifique village était devenu encore plus beau, il était paré de verdure, les maisons se tenaient blanches et sévères, les cours étaient propres et accueillantes, et le ciel d'un bleu intense coulait et se répandait alentour.

Dans la vallée, le Psiol aux belles eaux se prélassait sous les arbres, un détachement du Kaiser allemand furetait à travers le vallon, battant chaque buisson, alors que des hommes de l'hetman exploraient les sables. Le capitaine du régiment de Würtemberg dirigeait les recherches, un dobermann l'accompagnait, aboyant à chaque arbre, le *sotnyk*¹ du détachement de l'hetman, couché sous un saule sur son surtout, goûtait le repos après les premières heures de zèle et d'acharnement. Devant lui trois garçons cherchaient dans la rivière le chêne noir qui reposait au fond de celle-ci ; ces garçons cherchaient assis sous l'eau, puis ils remontaient à la surface.

Une atmosphère d'ennui et de sommeil régnait sur les bords du Psiol. Les soldats des deux détachements exploraient méthodiquement tous les recoins, une télègue avec deux hommes s'arrêta à côté du *sotnyk*. « Monsieur le chef, dirent ces tristes individus, vous n'êtes pas d'ici et vous ne le trouverez jamais de la vie. Et ces garçons-là, ils semblent chercher ici le chêne noir, mais le chêne noir, on le cherche plutôt vers l'automne et non pas à la veille de la Pentecôte. Ces garçons épient vos recherches, et nous, nous sommes d'ici, nous sommes pour Son Altesse, monsieur le *sotnyk*, et nous voulons vous venir en aide. Nous savons mieux où il faut chercher le facteur, ce gibier de potence, monsieur le *sotnyk*, seulement que cela reste un secret, parce qu'autrement les gueux du village ne nous feront pas la vie douce et mettront le feu chez nous la nuit suivante ».

Ces deux tristes individus racontèrent à monsieur le *sotnyk* qu'il y avait dans la prairie des étangs entourés de roseaux et de joncs, ils pou-

¹ Chef d'un escadron de cosaques. (N. d. T.)

vaient les énumérer sur les doigts, ces étangs. Ils y avaient pêché le poisson au filet, ils s'y étaient réfugiés pendant la révolution, et le facteur s'était sûrement tapi dans un étang et attendait la nuit pour s'enfuir plus loin à travers la steppe jusqu'à Sorotchyntsi. « Vous vous couchez sous l'eau dans un étang avec un jonc dans la bouche, et puis vous respirez à travers ce jonc jusqu'à ce que s'achève le ratissage des lieux, mais on peut tirer dans l'eau ou y lancer une grenade pour vous faire émerger. Vos tympanes éclatent, mais cela ne veut pas dire que vous remontez toujours à la surface comme un poisson dynamité. Il y en a certains qui meurent tout simplement au fond et n'émergent plus, et il y en a d'autres qui en réchappent si l'explosion se produit assez loin, mais c'est le meilleur moyen de chercher les fugitifs dans les étangs d'ici », dirent ces individus à monsieur le sotnyk.

Les recherches furent aussitôt entreprises selon une nouvelle méthode : on se mit à explorer soigneusement tous les étangs, on commença par lancer des grenades à main dans l'eau, les garçons abandonnèrent sur-le-champ toute recherche de chêne noir dans le Psiol et partirent en quête des maisons des deux individus à la télégraphie pour y mettre le feu. Les deux délateurs arrivèrent chez eux juste au moment où leurs demeures s'embrasaient et une heure plus tard elles étaient déjà consumées. Les deux individus se firent des brûlures à la tête et cherchèrent la mort dans les flammes de leurs propriétés, les Allemands et les hommes de l'hetman lançaient méthodiquement des grenades dans les étangs et tiraient sur toutes les jonchaies suspectes ; le facteur restait introuvable, mais voici que, dans une clairière, ils arrivèrent devant une mare.

Elle était peu profonde, de jeunes roseaux croissaient tout autour, le dobermann du capitaine entra dans l'eau et le capitaine ne permit pas de lancer des grenades, la mare était vide, tous s'apprêtaient à se remettre en route. Tout à coup le chien se mit à aboyer rageusement devant un tronc gisant dans l'eau non loin de la berge, dans les nénuphars et les lentilles d'eau.

Le capitaine envoya des hommes examiner le tronc et l'on découvrit que c'était en réalité le facteur inanimé ; ses pieds nus, ses mains et son visage, tout était noir d'une multitude de sangsues, et quand on le déshabilla on vit que les sangsues s'étaient agglutinées sur tout son corps.

Le capitaine héla les soldats, ils ouvrirent leurs sacs à dos et versèrent sur l'homme tout le sel qu'ils purent y trouver. Sous l'effet de la saumure, les sangsues commencèrent à se décoller, on força le facteur à avaler une gorgée de rhum de la gourde du capitaine, il revint peu à peu à lui, son œil unique s'anima de vie et d'une haine farouche. « Vous m'avez quand même trouvé », dit-il d'une voix indifférente.

Le facteur dîna à la table du capitaine, on lui versa un verre de bon rhum, la pièce était jonchée de verdure et d'herbes odorantes, les coins étaient décorés de branches vertes, les murs, parés de fleurs. Le silence régna dans la pièce tant que le facteur mangea. Il ressentit la vigueur se répandre dans ses veines, le sommeil le gagnait, des rêves magnifiques lui vinrent à l'esprit, il se voyait portant une grande quantité de lettres et n'arrivant point à les distribuer toutes. Pendant ce temps le jour déclinait, l'heure convenue approchait, la chose désirée se produisait et à nouveau il portait un tas de lettres, ne pouvait pas les distribuer, l'heure fuyait, les lettres, elles, ne diminuaient pas, aucune force

au monde ne pouvait avoir de prise sur le facteur tant qu'il n'aurait pas remis la dernière lettre.

Le capitaine troubla ses pensées et ses rêves en se mettant à lui parler avec douceur et bienveillance (il parlait du bel été et des douces étoiles dans cette contrée unique au monde, de sa vie de facteur dans ces coins merveilleux sur les bords du Psiol, de cette rivière chère à son cœur ; le capitaine usa d'éloquence pour attendre à l'extrême son prisonnier, l'interprète répétait), mais le facteur demeurait de glace et, toute sa volonté tendue, il oubliait peu à peu les renseignements que le capitaine voulait lui extirper.

Il oublia qu'il était membre du comité clandestin bolchevique, qu'il avait été à la conférence qui avait fixé l'insurrection pour cette nuit. Il oublia l'endroit où il avait enterré les fusils et la mitrailleuse et ça c'était le plus difficile à oublier et à enfouir dans le plus profond de sa mémoire pour qu'aucune douleur physique ne pût y avoir accès. Le souvenir des armes y reposerait comme une réminiscence de sa lointaine jeunesse, il illuminerait et réchaufferait sa mort solitaire et sa dernière douleur.

Et le capitaine continuait à parler au facteur qui s'efforçait déjà d'oublier son nom ; il ne laissait subsister qu'une ferme résolution : vivre jusqu'à la nuit et remettre les armes aux insurgés. Le capitaine parlait de merveilleux pays lointains où le facteur pourrait partir vivre et voyager aux frais du gouvernement de l'hetman, il fallait seulement révéler l'endroit où étaient enterrées les armes, le moment fixé pour l'insurrection et l'adresse de ses dirigeants.

Le facteur était assis près de la table, un désir invincible de mourir tout de suite et de ne penser à rien s'éveilla en lui, l'envie le prit d'enfoncer un couteau dans sa poitrine, il aurait voulu

être couché sous terre dans un cercueil avec le sentiment de la mission accomplie. Le discours du capitaine perdait peu à peu de sa douceur, le sotnyk de l'hetman s'approcha du facteur et fixa rageusement son œil unique, il y vit un abîme noir de haine et de fermeté. Un courant électrique sembla parcourir le sotnyk, son poing frappa avec force la tempe du facteur.

Le capitaine sortit dans l'autre pièce pour dîner, le sotnyk resta seul avec le facteur et quand le capitaine fut de retour, le facteur était étendu par terre, il bourrait sa bouche d'herbe pour ne pas geindre et ne pas crier grâce, le sotnyk regardait par la fenêtre avec des yeux déments de fureur. « Chez nous tout se passe très correctement », dit le facteur au capitaine avec un sourire.

Il n'avait pas le droit de mourir, il devait laisser vivre son corps ensanglanté jusqu'à la nuit, subir toutes les souffrances, excepté celle de la mort, il était dur de lutter tout seul et de ne pas se permettre de mourir. Entouré de ses camarades, il se serait peut-être ri des tortures et aurait craché au visage de ses bourreaux, il serait allé à la rencontre d'une mort glorieuse, comme un combattant invincible, mais ici, il devait mener sa vie comme un esquif en verre parmi les vagues noires, la cause de la révolution dépendait de sa toute petite vie. Il se demanda si la haine qu'il vouait aux ennemis du régime était assez grande pour qu'il ne regrettât pas sa vie, et alors le sang de la classe opprimée bouillonna dans ses veines, ô, c'est un grand honneur que d'être maître de sa vie !

Et le facteur les conduisit pour leur montrer les armes enterrées. Il allait à travers le village calme et sentait sur lui la chaleur du soleil, il touchait de ses pieds nus la douce terre, il lui

semblait qu'il marchait tout seul à travers des steppes fantastiques, qu'il s'éloignait de sa vie comme une ombre, que sa résolution et son acharnement se renforçaient. Il voyait les gens et savait qui le plaignait et qui le haïssait, il marchait à travers une fissure entre les deux mondes et après sa mort ceux-ci ne s'uniraient pas.

Il arriva jusqu'à un tas de sable au-delà du village, il s'arrêta, le soleil commençait à décliner, la terre vibrait de silence et de chaleur, les Allemands se mirent à creuser le sable et ils perdirent une bonne heure à ce travail. Le facteur était debout, regardant les horizons lointains, le Psiol et l'autre berge de la rivière ; une huppe cria à plusieurs reprises, les seigles sentaient bon.

On jeta le facteur sur le sable, les Allemands, furieux d'avoir été bernés, s'assirent sur son dos et ses jambes, le facteur perdit connaissance après le vingtième coup de baguette de fusil et, une fois revenu à lui, il vit que le soleil était bas au-dessus de l'horizon, que le sotnyk ouvrait sa gaine et que les Allemands semblaient se détourner. Alors le facteur poussa un cri et avoua que les armes étaient cachées à un autre endroit, qu'il le leur montrerait et « qu'ils auraient toujours le temps de le fusiller, puisqu'il ne pourrait pas leur échapper ».

Ils retraversèrent les rues calmes du village, on ne pouvait pas regarder sans frémir d'horreur ce facteur obstiné qui ne voulait pas remettre, comme une lettre, sa vie aux mains de l'ennemi, les hommes l'observaient à travers les branches coupées à l'occasion de la Pentecôte, dans les coins ils échangeaient des paroles étranges, ils attendaient la tombée de la nuit et le renfort. On menait le facteur à travers le village comme le symbole de la souffrance des pauvres, de temps

en temps on le jetait sur le sol et on le battait à coups de bottes, on le pendait à des poutres de grange, on le grillait avec des bougies et on le forçait à parler, et lui, il les conduisait, ses larmes brûlaient le sable, il indiquait toutes sortes d'endroits et on n'y trouvait rien. On s'acharna avec encore plus de rage sur son corps, l'affliction pénétrait le village, elle se transformait en désespoir et en colère, la vengeance embrasait les cœurs, la nuit tombait sur le village, on mena paître le troupeau pour la nuit de l'autre côté du Psiol, sur le clocher, le sacristain sonna l'office du soir.

Le facteur ne pouvait plus marcher, il ne pouvait plus bouger, il lui semblait être un flambeau et brûler tout entier, son cœur bondissait jusqu'à sauter de sa poitrine, le sang ruisselait goutte à goutte de ses plaies, sa douleur n'était qu'une note aiguë. Toutes ses cellules et tous ses nerfs clamaient, ses articulations mutilées bourdonnaient sourdement, seule sa fermeté opiniâtre mourait comme un combattant, sans reculer d'un pas, accumulant les réserves, ménageant l'énergie.

On fit confiance au facteur une dernière fois et on le fit traverser le Psiol jusqu'aux sables, le détachement des würtembergeois l'encadrait, les hommes de l'hetman allaient à cheval, la vieille Vassylykha, toute voûtée, clopinait derrière, on l'avait fait quérir dans la soirée pour qu'elle fît parler son fils entêté, le capitaine déclara qu'il fusillerait la mère et le fils. Le facteur s'entretint avec sa mère, celle-ci baisa son fils au front comme on baise un mort et s'abandonna à son affliction tout en essuyant ses yeux secs. « Fais comme tu sais, dit-elle, ce qu'on m'a demandé de te transmettre, je te l'ai fait savoir ». La mère suivit le facteur de l'autre côté de la

rivière, sur les sables ; son fils plaisantait même, sachant que tout allait bientôt finir, la nuit était étoilée et noire, le silence, d'un vide inouï.

On arriva dans les sables, on se mit à creuser, les Allemands se postèrent tout autour, le facteur gisait sur la charrette et prêtait l'oreille aux ténèbres, une voix solitaire résonna, le métal tinta sous les pelles. « Attendez ! dit le facteur, est-ce que vous ne voyez pas les messagers qui viennent chercher mon âme ? » Et une infinité de lumières surgirent dans les ténèbres lointaines. Elles rappelaient des flammes de bougies comme si des vagues, beaucoup plus grandes que la taille d'un homme, portaient sur elles des centaines de cierges. Les lumières vacillaient, se soulevaient et s'abaissaient rythmiquement, elles venaient de trois côtés et l'on n'entendait ni bruit ni voix. Les Allemands se mirent à tirer, les lumières approchaient, flottant très haut au-dessus de la terre.

« Voilà à qui sont destinées les armes, s'écria le facteur, maintenant fusillez-moi pour que je ne souffre plus, les villages se soulèveront et les paysans pauvres sortiront, adieu, univers, en cette nuit obscure ! ». Le sotnyk s'approcha du facteur et tira sur lui, et cette lettre à l'éternité fut envoyée par un simple combattant de la révolution. Les villages entourant le Psiol sonnèrent le tocsin et on l'entendit à bien des lieues à la ronde, les villages entourant le Psiol allumèrent d'immenses bûchers et on les vit à bien des lieues à la ronde, les insurgés surgirent de l'obscurité et foncèrent sur les Allemands pour prendre le dépôt d'armes, les bougies flottaient au-dessus d'eux et dans l'air serein bouillonnaient rageusement les détonations, les incendies lointains, l'insurrection, l'assaut et l'acharnement !

Tchoubenko s'approcha de la charrette solitaire où gisait le facteur mort. Des bœufs aux museaux veloutés rumaient à proximité. Les bougies allumées, attachées à leurs cornes, lançaient des flammes vives dans le silence majestueux de l'air nocturne. La mère, toute voûtée, était assise auprès du facteur mort, ne le quittant pas des yeux. Tchoubenko ôta son bonnet et baisa la main de la mère.

La lettre à l'éternité s'en alla avec cette vie comme la lumière d'une étoile solitaire éteinte depuis longtemps.

TCHOUBENKO, COMMANDANT DE RÉGIMENT

Tchoubenko allait à cheval, sa bête était harassée et trébuchait ; son régiment marchait à l'aveuglette, des pins l'encerclaient de tous côtés ; ils bruissaient et répandaient un murmure doux et berceur, les arbres grinçaient comme des gréments de navires et rendaient un son confus comme des voiles. La flotte forestière voguait dans le vaste monde, des lacs bleus clapotaient dans le ciel parmi des déserts neigeux, des blocs de glace grimpaient sur des blocs de glace, des montagnes sur des montagnes, le chaos et la bataille régnaient sous le vent.

Tchoubenko chevauchait, la tête basse, et il lâchait les rênes, son cheval trébuchait contre les souches de la route forestière, l'automne solennel de la forêt se penchait sur le détachement, il y avait beaucoup de blessés qui portaient devant eux, comme des corolles blanches, leurs mains bandées. Il y en avait qui se tenaient la poitrine ou le ventre, les blessés plus graves, on les portait sur des brancards, les carrioles chargées de

cartouches ressemblaient à des grappes tant il y avait de blessés et d'hommes exténués qui s'accrochaient à elles. Des géants maussades, la barbe inculte, chargés de cartouches et de grenades ouvraient la marche d'un pas ferme.

Le détachement de Tchoubenko avançait lentement à travers la forêt. Le Donbass, lointain et désiré, miroitait devant leurs yeux. Fondeurs et ajusteurs, ouvriers des fours Martin et souffleurs de verre, mineurs et lamineurs, tous ils suivaient leur Tchoubenko, leur taciturne fondeur d'acier, commandant de leur régiment rouge, homme tenace, résolu et alerte.

Il n'était que légèrement blessé, alors que le commissaire avait été tué dans un combat sur la Vistule contre les Polonais et on avait dû littéralement rassembler son corps par morceaux sur le champ de bataille. Le régiment l'avait enterré avec les honneurs dûs et s'efforçait d'arriver à Varsovie ; il se battait contre les Polonais à la manière des ouvriers du Donbass, les ajusteurs desservaient les canons, les mineurs brandissaient les sabres, les marteleurs maniaient les grenades, les opérateurs de chauffage faisaient feu avec leur fusil, chacun était occupé selon sa connaissance et ses capacités. Le régiment soutenait toutes les attaques et il fut sans doute le dernier à se replier du secteur qu'il défendait. Tchoubenko menait ses soldats, il n'avait pas de liaison avec l'Armée Rouge, le Donbass miroitait devant leurs yeux, enfumé et familier. C'était l'automne précoce de mil neuf cent vingt.

« Attends, dit un infirmier aux cheveux roux et il rattrapa Tchoubenko. Il montait un cheval sans selle, un flacon de teinture d'iode, attaché à un pansement et pareil à un vieil encrier de scribe, pendait à sa ceinture. Je te dirai franchement, camarade commandant, que nous allons

tous y laisser nos guêtres ici, tous les hommes sont fatigués et malades, les blessés pourrissent sur les civières, toute la forêt empeste le pus, faisons donc une halte dans un village où nous nous déchargerons un peu et puis on continuera notre route les bras légers, le monde est devenu maintenant bien sinistre, Tchoubenko, les Polonais nous talonnent et nous recherchent ; nous avons les bras pleins de blessés et je te dirai confidentiellement qu'il y a quelques cas de typhus ».

Mais Tchoubenko, d'un geste de la main, se débarrassa de l'infirmier et se passa la langue sur ses lèvres desséchées, « j'ai tout le temps soif, qu'est-ce que cela veut dire quand on veut constamment boire, tout un four Martin bourdonne dans ma tête, ne t'approche pas de moi, toubib, les hommes veulent revoir leur Donbass, et moi, je les mène rejoindre notre division, notre Donbass fume à cinq cents kilomètres d'ici, il nous attend et nous y reviendrons, nous lancerons un appel dans nos usines et dans nos mines, nous deviendrons un régiment encore plus fort, toubib, nous n'avons pas le droit de perdre nos hommes, et les typhiques, eh bien, isole-les du détachement ».

Tchoubenko prit sa tête dans ses mains et ôta son bonnet en peau de mouton, sa tête brûlait, son cœur battait à coups précipités sous son veston de cuir, l'infirmier prit Tchoubenko par la main, ils firent quelques pas sans mot dire, « mais toi aussi, Tchoubenko, tu as le typhus, passe le commandement à quelqu'un d'autre et alite-toi, voilà le résultat de cette marche forcée ! »

Tchoubenko lança un regard à l'infirmier et celui-ci se tut, les pins grinçaient comme le gréement d'un navire, « je t'ordonne de te taire, je

ne descendrai pas de cheval et mon pétard te trouvera à travers n'importe quels taillis ».

L'infirmier aux cheveux roux devint rouge de fureur, il prit l'encrier contenant la teinture d'iode, le fracassa sur le sol et éructa une bordée d'injures. Tchoubencko ne lui accorda même pas un regard, il continuait son chemin et regardait la carte, le chemin forestier disparaissait derrière les pins, c'était l'automne et l'humidité pourrissait le bois.

La forêt, soutenant le firmament, se tenait droite à la ronde, elle se balançait et grinçait comme le grément d'un navire. Le détachement allait à travers cette grisaille et cette solennité, un spectacle tragique se déroulait sur la voûte céleste, dans le ciel des glaciers glissaient des montagnes et couvraient des continents entiers, des icebergs flottaient parmi les mers, de vastes étendues se disloquaient et tombaient dans les océans.

Des catastrophes millénaires se déroulaient, le détachement continuait sa marche, la forêt était infinie, et les blessés gémissaient faiblement, suppliant de ne pas les faire souffrir et de les achever, le supplice de ces hommes était dur à voir, les pieds enflaient, les mains s'engourdisaient, le sommeil gagnait les soldats, ils voulaient dormir sans fin, tout leur soûl, le but de leur marche se profilait à peine, ils risquaient de perdre leur glorieuse réputation et de devenir un troupeau, d'errer dans les forêts et de ne jamais rejoindre l'Armée Rouge. Seule, l'avant-garde chargée de cartouches semblait être de fer.

Tchoubencko regardait la carte et continuait à avancer.

Le détachement de volontaires du Donbass avait l'air de glisser sur le fond de la mer et il semblait qu'au-dessus des pins et des nuages

s'étaient des eaux bleues et que de petites barques se balançaient au soleil. Le détachement devait sortir sur le rivage et jeter un regard sur la mer parcourue. Les fumées du Donbass apparaîtraient sur la côte avec les usines, les hauts-fourneaux, les mines et les fonderies, avec toute la beauté de ce coin calme de la surface terrestre. On respire bien là-bas, le Donbass est comme situé au pied d'un massif et toute une chaîne de montagnes tremble sous le frémissement de son travail.

Tchoubenko regardait la carte, bientôt il devait y avoir une maison de forestier, sans elle on ne pouvait pas s'orienter. Et son désir était si intense que Tchoubenko crut voir la maison et y mena son cheval.

A travers les troncs jaunes, un mur se dessinait en blanc, une fenêtre brillait sur ce mur, de la fumée vacillait, s'enroulait en volutes et montait dans les airs, la maison disparaissait et reparaissait et il vit bientôt que ce n'était pas une habitation mais un bouquet de bouleaux blancs. Derrière ces arbres s'étendait un étang, solitaire et noir, les aiguilles des pins y tombaient depuis des milliers d'années et l'eau en était devenue noire comme dans un conte ou dans une usine chimique.

Tout le détachement s'arrêta près de l'étang, quelques hommes y lavèrent leurs blessures, d'autres voulurent apaiser leur soif, les chevaux hennissaient doucement près de l'eau, les sommets des vieux pins s'agitaient, « en avant, s'écria Tchoubenko, en avant, république du Donbass ! » et il chancela sur sa selle comme s'il le faisait exprès. Il sentit que le typhus prenait le dessus, il lui était difficile de respirer, des marteaux martelaient sa tête, « suivez-moi, prolétaires ! » s'exclama Tchoubenko, luttant contre la

maladie. Personne ne bougea et il comprit qu'une révolte avait commencé.

« Un meeting, un meeting ! crièrent les partisans, où nous as-tu amenés, Tchoubenko ? »

De vieux forgerons sortaient des rangs, ils montraient leurs abcès et leurs blessures, des fondeurs sortaient, ils jetaient leurs armes à terre, « ca suffit d'errer comme ça, il s'est vendu aux seigneurs polonais, il nous conduira ainsi par les forêts jusqu'à Pilsudski ; notre fondeur d'acier a perdu la boussole, il a le typhus, il faut le lier et prendre le toubib comme commandant ». L'avant-garde chargée de cartouches se tenait silencieuse.

Des catastrophes millénaires se déroulaient dans le ciel, la forêt grinçait comme des gréments au-dessus de l'étang noir, Tchoubenko, assis sur son cheval, se taisait, son cœur bouillonnait de rage, une brume blanche voilait sa vue, il l'écarta de la main et il s'ensuivit un silence parce que tous comprirent que Tchoubenko voulait prendre la parole. Or il ne parlait jamais en vain, opiniâtre et crieur, il allait s'époumonner sur le Donbass, sur le but final, sur la révolution, il fixerait chacun d'eux droit dans les yeux et après ça chacun aurait l'impression de se fixer soi-même. Tchoubenko ferait alors ce qu'il voudrait, car il aurait donné sa vie pour chacun d'eux, mais il les piquerait au vif parce qu'il était mordant et acharné, dans l'enfance, sa mère avait dû le baigner dans de l'eau bouillante et son père avait dû le caresser avec des orties.

Tchoubenko se taisait, fixant chaque homme, puis il lâcha brusquement les rênes, sauta de cheval, « il faut aller de l'avant », dit-il d'un ton décidé, et il continua son chemin à pied. Son cheval lui emboîta le pas, les pins grinçaient et,

sans un mot, le détachement suivit Tchoubenko, les uns à cheval, les autres en carriole, les troisièmes à pied.

Et lorsque le mouvement se forma définitivement, lorsqu'il devint clair qu'il serait impossible de l'arrêter, quand les blessés emmaillottèrent leurs blessures et se traînèrent à la suite de l'avant-garde, alors un coup de feu partit de la troupe. Tchoubenko chancela au vu de tous et tourna son visage vers les partisans. Il se tenait calme et résolu, bien qu'il semblât faire ses adieux au détachement et au monde ; on eût dit qu'il allait tomber devant les gars du Donbass, tomber comme un drapeau, sans bruit, et qu'on ne pourrait pas le relever et que rien ne pourrait plus remettre sur pied ce fondeur d'acier.

Mais Tchoubenko restait debout, sans un mot, sans un geste, les pins se renversaient dans ses yeux, à travers des cercles brumeux il voyait son atelier avec les fours Martin, et les ouvriers ébarbaient les pièces avec des ciseaux pneumatiques. Tchoubenko restait debout et le détachement eut l'impression qu'il était de fer, qu'il surmonterait n'importe quelle épreuve et quelques mains empoignèrent alors celui qui avait tiré. On lui mit aussitôt un œil en piteux état, on lui cassa quelques dents, on le poussa à travers tout le détachement vers Tchoubenko, tous reconnaissaient l'infirmier aux cheveux roux, ce félon perfide, et personne ne ménagea ses poings.

L'infirmier roula hors des rangs devant Tchoubenko et tomba, il se mit alors à quatre pattes comme s'il voulait hurler à la mort devant le soleil, puis il se redressa sur ses jambes, tenant son œil poché, tout en sang, rugissant de douleur. Tchoubenko ouvrit lentement sa gaine, tira son arme et, sans viser, abattit raide mort l'infirmier, puis il remonta à cheval et continua son

chemin, conduisant le détachement, mourant du typhus, se frappant la tête pour en faire partir la douleur.

A l'ouest, le soleil était arrivé à la hauteur de la forêt et descendait plus bas, ses rayons obliques s'étaient enchevêtrés dans les frondaisons, ils vibraient doucement et se balançaient avec les branches, ils enveloppèrent les arbres et s'allongèrent en travers de la route comme un rideau féérique, comme une rivière aux eaux enchantées. Tchoubenko arriva à elle et chevaucha dans un nimbe, le rayonnement qui émanait de lui, éblouit le détachement. Les soldats du Donbass passèrent en cet endroit après leur commandant, ne se reconnaissant pas, enveloppés de beauté et de puissance, rajeunissant à vue d'œil et oubliant leurs blessures. La carriole qui transportait les typhiques s'arrêta sous le soleil et les malades se mirent à divaguer : les uns parlaient de four Martin, les autres de fonderie.

Tchoubenko disparut dans les ténèbres de la forêt et appliqua pendant quelques instants sa tête contre le cou de son cheval, puis il se redressa et se mit à se dépêtrer avec désespoir de cette avalanche de divagations qui s'était abattue sur son cerveau. Il fulminait contre les fondeurs, grondait les mouleurs, il appelait le contre-maître vers le four, se disputait avec la halle des ferrailles, fumait avec l'ingénieur. Celui-ci devenait juge d'instruction des services secrets français, le vent chaud d'Odessa soufflait dans son oreille, sa tête bourdonnait du grondement de la houle, la maison du garde-forestier se tenait sur le rivage. Tchoubenko s'y acheminait et ne pouvait y arriver, les arbres se dressaient un à un devant lui, le mettant au désespoir. Sans la maison du garde-forestier on ne pouvait pas faire couler l'acier du four Martin et puis Tchoubenko reprit

un instant conscience de la réalité et comprit que le typhus le gagnait pour de bon, qu'il fallait s'en débarrasser et mener le détachement au Donbass.

Tchoubenko se frappait la tête, il s'efforçait de ne pas gémir, son aide de camp s'approcha de lui et proposa de faire une halte pour la nuit. Sur ces entrefaites le soleil se coucha, des nuages framboises et roses frissonnaient à l'ouest, le coucher du soleil annonçait le mauvais temps. Haut dans le ciel, une lune ébréchée s'encadra au-dessus de la forêt, elle était malingre et lui-sait à peine, puis tout doucement elle devint plus jaune, prit de l'éclat et se mit à briller de toutes ses forces parce que la nuit était déjà tombée, et le détachement de Tchoubenko fit une halte pour la nuit.

Les restes du régiment de Tchoubenko bivouaquèrent dans la grande forêt. Les soldats vaquaient à leurs petites affaires sous la lune ébréchée : les sentinelles furent placées autour du camp à la distance voulue, les mitrailleurs fourbissaient leurs mitrailleuses et les tireurs, leurs fusils, le médecin badigeonnait les blessures à la teinture d'iode, un typhique mort fut déchargé à l'écart, il attendait deux blessés qui passaient justement de vie à trépas. Leurs camarades leur faisaient leurs adieux et promettaient de rapporter leurs paroles au Donbass, de les redire dans leur usine et à leurs proches.

Les blessés mouraient dignement et, d'après la manière dont l'homme mourait, on pouvait dire quelle vie il avait vécue. Les blessés quittèrent cette vie avec honneur, sans éveiller de pitié mais plutôt du respect, et ils attisèrent encore plus le désir de vaincre. Dans les yeux des trépassés se reflétèrent à tout jamais la vision de la forêt nocturne et de la lune ébréchée de l'au-

delà. Les vivants enterrèrent les morts et se tinrent, pensifs, au-dessus de leur tombe.

Les pins grinçaient comme des gréments, l'adjoint du commissaire défunt prononça une allocution, on l'écouta sans mot dire, sans salve et musique. Brusquement les hommes entonnèrent une vieille chanson de mineurs, les hommes harassés chantaient avec une force surhumaine devant la tombe de leurs camarades morts. Tchoubenko restait à cheval, il luttait contre le typhus et craignait de perdre l'équilibre s'il mettait pied à terre, il fredonnait comme en rêve, malgré lui, et, lorsque la chanson s'acheva, l'adjoint du commissaire poursuivit son allocution.

« Le socialisme scientifique, disait-il, ainsi que la paix aux chaumières et la guerre aux palais exigent une doctrine impitoyable : battre l'ennemi sans merci et nos camarades se retourneront dans leur tombe si nous oublions ces paroles. L'armée de Pétloura est entrée en contact avec les seigneurs polonais et avec le maréchal Pilsudski, elle veut reprendre l'Ukraine et notre Donbass invincible, cette armée de la bourgeoisie et des gros propriétaires brandit des drapeaux jaune-bleu et fait de la contre-révolution, nos camarades sont tombés et nous savons qui les a blessés — l'un, un sabre pétlourien et l'autre, une balle polonaise, et le socialisme exige... »

Mais Tchoubenko s'en allait déjà à travers la forêt, il dépassa le poste après avoir ordonné aux hommes d'être sur leurs gardes. Il allait en reconnaissance et nourrissait l'espoir de trouver la maison du garde-forestier ou un repère quelconque pour pouvoir s'orienter sur la carte. Le cheval marchait d'un pas prudent sur le chemin forestier, pointant ses oreilles en avant, il ressentait toute la responsabilité de la mission, et les troncs noirs, les ombres mystérieuses éveillaient

laient dans son imagination chevaline des visions ataviques. Le cheval tenta de hennir, la forêt s'étira, touffue et vierge, sur trois kilomètres environ et à la clarté de la lune ébréchée se profila enfin une large percée ; un peu plus loin il était visible que la forêt s'achevait.

A droite une dépression semblait indiquer la présence d'une rivière, les taillis se dispersèrent. Tout d'abord ils s'éparpillèrent en groupes clairsemés. Plus loin il n'y avait plus que de rares bouquets d'arbres et d'arbrisseaux et, enfin, apparurent des arbres isolés, éparpillés dans la plaine, une odeur de paille fanée et de terre humide venait des champs.

Le cheval s'arrêta brusquement, Tchoubenko l'éperonna machinalement. L'angoisse de la monture se communiqua à l'homme, au-delà de la percée la route continuait de nouveau à travers la forêt, et le cheval ne voulait pour rien au monde s'y aventurer, mais son maître le fit avancer et ils arrivèrent bientôt sous les arbres.

Tchoubenko tenait son revolver à la main, une odeur de bois et d'homme flottait dans l'air, Tchoubenko voulut rebrousser chemin, mais juste à ce moment quelque chose de velu s'affala sur lui comme un cauchemar. Perdant conscience, Tchoubenko maudit tous les typhus du monde et il s'agrippa à la crinière, espérant que son cheval le ramènerait au détachement.

« Cher camarade Tchoubenko... » Sur la table il y avait une lampe à pétrole, près d'elle un tas de papiers et le porte-cartes de Tchoubenko ; une grosse poutre en chêne coupait le plafond en deux, une croix y avait été tracée à la suie en y promenant une bougie à l'occasion du Jeudi Saint ou de l'Épiphanie, et sur le four quelqu'un toussait péniblement et longuement, se déchirant les poumons. Tchoubenko se leva du banc et

s'assit de nouveau, la tête lui tournait, elle éclatait de douleur, mais Tchoubenko s'était déjà maîtrisé. Il regarda sans mot dire les personnes présentes, appuya ses mains sur ses genoux et les pressa de toutes ses forces, se tranquillisant, refrénant son sang, se préparant à mourir chez ses ennemis. Son revolver était aussi sur la table, devant lui se trouvaient trois hommes, auprès du poêle vaquait une femme.

La pièce était d'une beauté ancienne, meublée de bancs le long des murs et d'un coffre, sur les étagères il y avait beaucoup d'assiettes décorées, et de nouveau une toux désagréable, comme celle d'un homme à l'agonie, parvint du poêle, dans les ténèbres luisaient deux grands yeux mornes.

« Cher camarade Tchoubenko, reprit un gailard fort et grand, large d'épaules, et il sourit de ses dents éblouissantes, au nom des partisans rouges je te salue dans nos parages. Nous nous demandions quel gros poisson nous avons pris dans nos filets, et après avoir vu que c'était le commandant du régiment du Donbass et tout seul avec ça, nous voudrions bien savoir où est donc tout ton détachement de volontaires ? »

Tchoubenko se taisait, assis sur le banc, son corps malade grelottait de froid et de fièvre, et il fallait redoubler d'attention, concentrer toutes ses forces, écouter, prêter l'oreille à leurs propos et décider. Et c'est alors qu'un autre prit la parole, un homme au visage d'enfant — un maître d'école ou un séminariste, — « crois-nous, camarade Tchoubenko, nous ne t'aurions pas autant effrayé si nous avions su que c'était un des nôtres qui venait et non pas un sacré Polonais ou un éclaireur de Pétloura. Nous menons avec eux un combat à mort, camarade Tchoubenko ». Le troisième, un taciturne, sourit gentiment et avec

bienveillance, et son sourire resta collé à ses lèvres, comme mort.

« Dis-nous ce qui te manque et ce qui manque à ton régiment et nous, on te viendra en aide, on peut cacher tes malades, te donner des vêtements, des bêtes et, en premier lieu, un soutien en vivres. Après cela vous retournerez dans votre Donbass lointain et il se peut que nos partisans s'en aillent avec vous pour se battre tous ensemble pour la révolution ».

Tchoubenko rassembla lentement de la table ses papiers et son porte-cartes, remit son revolver dans sa gaine et fit semblant de ne pas remarquer que son arme était sans cartouches.

« Te voilà à nouveau tout équipé, Tchoubenko, — l'homme aux dents blanches tira une bouteille de dessous la table, — tu veux peut-être prendre un petit verre avant la route ou bien tu partiras comme ça, enfin, fais comme bon te semble. Notre détachement est établi dans ces maisons, nous sommes revenus de campagne hier et nous faisons une halte, et pour ce qui est des Polonais, nous en avons sabrés un bon nombre. Demain matin nous t'invitons dans notre village, nous vous rencontrerons sur le pacage et nous vous accueillerons ; là-bas on verra par quoi commencer : par les vivres et les charrettes ou par ce dont vous aurez encore besoin ».

On toussa si fort sur le poêle qu'il sembla que l'homme allait déchirer ses poumons.

Tchoubenko lança un regard par-dessus les têtes de ses interlocuteurs, « c'est un invalide, il était soldat et il a fait la guerre, il est revenu tout récemment, on ne sait même pas d'où — du Caucase ou de la Sibérie, mais pour le moins il mourra chez lui car ses jours sont comptés ».

L'ancien soldat descendit du poêle, et clopina vers la porte, les mains pressées contre sa poitrine.

C'était une misérable épave de la guerre impérialiste, un reproche vivant et une victime du passé, et Tchoubenko sentit son cœur se serrer, il évoqua des millions d'invalides pareils et des milliers de villages semblables, il faudrait lutter encore longtemps, il était pénible d'avancer, cela coûtait beaucoup d'efforts.

L'ancien soldat, après avoir craché du sang derrière la porte, s'achemina à nouveau vers le poêle et regarda Tchoubenko droit dans les yeux, ce regard semblait venir de bien loin tant il était profond et triste. Tchoubenko eut l'impression que c'était un regard de derrière les barreaux.

Le soldat grimpa sur le poêle et se tint coi, la poitrine pressée contre les briques.

« Alors que nous répondras-tu sur tout ce que nous venons de te dire, camarade Tchoubenko, ou bien dans votre Donbass on ne comprend pas notre langue ? Tu vois, nous venons à toi à cœur ouvert et nous te proposons notre aide de partisans rouges, alors dis-nous au moins un mot en réponse ».

Tchoubenko se leva et fit quelques pas dans la pièce, il s'assura avec joie qu'il pouvait marcher, il vit de l'autre côté de la fenêtre un groupe d'hommes et des chevaux, un partisan, la tête bandée, fit irruption dans la maison, « donnez-nous du renfort, impossible de tenir autrement ! » L'homme aux dents blanches accourut vers lui, le saisit par le bras et sortit avec lui dans la cour, « un Polonais l'a blessé à la tête, dit l'homme au visage enfantin, il s'agite et délire, le malheureux ».

L'homme aux dents blanches revint dans la maison, « un Polonais l'a blessé à la tête », répéta le visage enfantin et Tchoubenko ne demanda pas pourquoi le malade ressemblait plutôt à un messager, « comment s'appelle ce village ? »

demanda enfin Tchoubenko. « Kamianny Brid, camarade, et nous, nous sommes les partisans de ces lieux ».

Tchoubenko se replongea dans son mutisme, le cri-cri calme et berceur d'un grillon se faisait entendre dans la pièce, le troisième partisan, le taciturne, souriait et son sourire était collé à ses lèvres, comme mort. « Bon, dit enfin Tchoubenko, demain nous viendrons vous voir, nous reparlerons alors de tout dans le courant de la journée et nous aviserons ; quant au renfort, je n'en ai pas besoin, je vais sur l'ennemi en un mouvement tournant, mes hommes sont en état d'alerte et pour ce qui est des munitions, nous en avons beaucoup. Le régiment du Donbass sait pour quelle cause il lutte, il est l'espoir de la révolution, le soutien des prolétaires. Votre nature est magnifique, vous avez plein de forêts, vos gens sont simples et confiants, en un mot, attendez demain près du village les mineurs et les métallos, la fine fleur du Donbass ».

Sur le poêle l'ancien soldat ne put calmer sa toux et Tchoubenko revit ses yeux infiniment anxieux. Puis, il sortit de la maison suivi des partisans, dans la cour se trouvait son cheval et encore un autre, tout était absolument désert. Tchoubenko enfourcha sa monture, le partisan taciturne l'imita, ils quittèrent le village et arrivèrent sans un mot à la percée. « Le soldat qui est sur le poêle, il va bientôt mourir », dit Tchoubenko, « bonne chance », répondit le partisan et il lança aussitôt sa monture au galop.

Le silence de la forêt s'écarta devant Tchoubenko et il y pénétra. Autour de lui la forêt grinçait comme des gréments, la lune s'était déjà couchée, le jour allait bientôt poindre et, tout à coup, le cheval harassé de Tchoubenko hennit de toutes ses forces, il sembla que ce hen-

nissement se mit à errer dans une grotte sombre pour revenir en un faible écho. Tchoubenko trotta à travers le silence comme à travers une ville, les maisons du silence se dressaient dans un espace infini. Tchoubenko chevauchait depuis un an et depuis dix ans, mais ce n'étaient que des instants, son cheval hennit à nouveau. « Halte ! » s'exclamèrent aussitôt les grosses voix des hommes du Donbass. Tchoubenko prononça le mot de passe et continua son chemin.

« Tchoubenko, Tchoubenko ! » entendait-on dans son régiment, l'aide de camp et le commissaire-adjoint surgirent, tous deux avaient fourré leur revolver dans leur ceinturon, le commissaire s'approcha. « Eh bien, on ne pensait plus te revoir vivant, car ton aide de camp t'a suivi et il a vu comment on t'a pris, mais il ne pouvait rien faire pour te venir en aide et il a rebroussé chemin, nous avons aussitôt formé un escadron de choc et nous l'avons envoyé à ta suite et là nous avons été attaqués de tous côtés, il y a eu des morts et des blessés, mais ce n'était pas si simple de nous prendre. Nous les avons reçus à la baïonnette parce que nous avons trop peu de cartouches et, en plus, dans la forêt, la nuit, au clair de lune il est difficile de bien viser ; nous ne savons pas qui ils sont, car leurs vêtements sont ceux de l'armée et nous n'avons pas d'autres indices ».

Les soldats, leur fusil à la main, encerclèrent Tchoubenko et à ce moment l'aube à peine visible se mit à se répandre au-dessus de la forêt. C'était ce moment d'une morosité sans bornes, ce moment d'une grisaille sinistre lorsque le jour entre dans ses droits après le silence de la nuit. Les ombres grises prirent enfin des teintes bleues et roses, toutes sortes d'oiseaux se mirent à pépier, à gazouiller, à ramager et, jusqu'au moment mystérieux où apparaissent les premiers

rayons du soleil, Tchoubenکو conversa avec ses hommes alors que le vent se leva lentement sur la forêt.

Tchoubenko expliqua le déroulement de l'opération à venir pour que chaque homme connût sa place et pour qu'il se battît sciemment et avec dévouement. Le régiment du Donbass n'avait qu'une voie, à travers Kamianny Brid, et plus loin vers l'est. Il était impossible de contourner le village, d'après la carte, une rivière barrait le chemin, tout autour il y avait des marais et des forêts infranchissables. Il fallait aller à Kamianny Brid pour rencontrer les partisans et la rencontre serait ce qu'elle devrait être.

Avant le lever du soleil, le régiment se prépara à l'entrevue avec les partisans de Kamianny Brid. Il se mit enfin en marche à travers la forêt, tous cheminaient, taciturnes et concentrés, on passa sous des chênes et on foulait les feuilles de chêne, on passa sous des érables et on piétinait les feuilles d'érable, le bois feuillu prenait le dessus sur les pins, Tchoubenko chevauchait en avant, il se sentait abattu et accablé, il somnolait et cela signifiait qu'il avait de bons nerfs.

La percée familière se montra enfin, le régiment se déploya pour l'offensive et arriva de la sorte à l'endroit convenu sans avoir rencontré âme qui vive, il s'arrêta dans les buissons touffus du taillis devant lequel apparaissaient un champ uni et les premières maisons du village.

Tchoubenko sortit avec l'orgueil du régiment, le premier escadron d'avant-garde, il sortit à pied, son fusil à la main, le vent faisait flotter le drapeau rouge, quelques soldats avaient déboutonné leur chemise et l'on voyait des étoiles à cinq branches tatouées sur les poitrines. C'était l'escadron de ceux qui se battaient jusqu'à la mort et qui ne se constituaient pas prisonniers, le si-

lence planait sur le village, il n'y avait pas un chat dans la rue, l'escadron se tenait au fixe comme il convient à une unité régulière.

Une demi-heure se passa ainsi et personne ne se montrait, le commissaire-adjoint sortit à cheval du taillis, « tout est fait, une escouade est allée à la rivière, nous établissons la liaison », dit-il et il retourna dans le taillis.

Tchoubenko attendait avec son escadron, après avoir déployé ses combattants en face du village. De loin il semblait qu'il y avait plus de cent hommes, le matin était silencieux, la rue du village absolument vide, elle s'anima enfin et s'emplit d'une foule qui, telle une eau courante, jaillit de toutes les cours.

Les drapeaux rouges s'agitaient au vent comme des gonfalons, on ne voyait que des femmes et des jeunes filles et très peu d'hommes, un immense drapeau rouge sur deux hampes venait en tête. La procession de femmes déboucha du village, se déversa sur les côtés et se mit à avancer sur un large front. Tchoubenko regarda dans sa jumelle et passa sur le flanc. Un groupe de partisans sortit du village à la suite de la procession, quelque cinquante hommes, ces partisans s'efforçaient d'aller au pas et de plastronner devant les troupes régulières.

Tchoubenko regarda encore une fois attentivement dans sa jumelle, la procession approchait, ses étendards rouges voltigeaient au vent. Le visage des soldats de Tchoubenko était concentré et attentif, la solennité de cette rencontre semblait ne pas trop leur plaire, ils palpaient et déboutonnaient leurs cartouchières.

La procession se rapprocha, Tchoubenko donna un ordre, les hommes du Donbass s'écartèrent et se couchèrent, « feu ! » dit Tchoubenko de sa voix ordinaire. Les mitrailleuses se mirent

à crépiter méthodiquement, fauchant les rangs de la procession, les tireurs faisaient claquer les culasses, ils rejetaient les douilles vides, les drapeaux rouges tombèrent, les femmes dégainèrent des sabres et passèrent une à une à l'attaque, enjambant les cadavres et les blessés.

« Ce truc-là, on le connaît bien », se dit Tchoubenko, tirant avec son fusil comme un simple soldat. « Hourrah ! Hourrah ! Rendez-vous, les communistes ! » la procession se transforma subitement en une unité militaire et se rua à l'attaque avec un tel acharnement qu'elle aurait pu démoraliser n'importe qui d'autre, mais les soldats du Donbass ne bougèrent pas d'un pouce et les mitrailleuses ne s'arrêtèrent pas un instant.

L'ennemi travesti commença à perdre sa cohésion, une femme par devant brandissait en vain son sabre ; Tchoubenko la reconnut, c'était l'homme taciturne de la veille, « mort à la commune ! Mort à la commune ! » Pour les hommes du Donbass ce n'était pas une nouveauté, ils avaient tenu bon pendant le moment psychologique où les défenseurs perdent contenance d'ordinaire devant un assaut énergique et ils fusillèrent cette mascarade avec autant de calme que s'ils se trouvaient derrière un rideau de fer. La vague s'arrêta, laissant sur le sol les cadavres et elle commença à se disperser en proie à une terreur panique.

Tchoubenko fit cesser la fusillade pour épargner les cartouches et permettre aux mitrailleuses de se refroidir parce que, juste à ce moment, un nouveau danger surgit, un détachement monté bondit de derrière les maisons et se déploya pour l'attaque. Il s'y tenait pour le cas où il aurait fallu sabrer jusqu'au dernier les hommes de Tchoubenko lorsque ceux-ci se seraient mis à fuir sous la poussée de l'infanterie déguisée, mais

la cavalerie s'était démasquée par sottise, voulant assouvir sa rage sur les gars du Donbass. L'escadron était couché en rangs clairsemés, baïonnettes au canon, les hommes n'avaient pas eu peur ni du galop des chevaux ni du sifflement des sabres. Sous le drapeau jaune-bleu de Pétloura, Tchoubenko avait reconnu son interlocuteur au visage enfantin.

La cavalerie galopa à travers les soldats du Donbass et n'arriva pas à les faire relever sous la menace des sabres, les soldats se mirent à tirer à leur suite, faisant tomber les cavaliers à terre. Pendant ce temps, l'infanterie de Pétloura se préparait à l'attaque et se rassemblait auprès des commandants. Du taillis on pourvoya Tchoubenko en cartouches.

De derrière les haies des maisons du village, des coups de feu soudains, rares mais bien ajustés, se mirent à pleuvoir sur les bandits de Pétloura, à chaque coup de fusil un homme tombait, les bandits se replièrent, ils s'efforcèrent de déloger les tireurs de l'embuscade. Les coups de feu devenaient plus rares, treize hommes sortirent en courant de derrière les haies et se dirigèrent un par un vers les soldats de Tchoubenko. Ils couraient comme des guerriers chevronnés, se baissant, zigzaguant, ripostant, rampant, c'étaient des professionnels de l'art militaire et ils ne perdirent pas un seul homme au cours de leur retraite. Tchoubenko, après les avoir regardés à la jumelle, ordonna de soutenir leur repli par le feu.

Ils rejoignirent enfin les hommes du Donbass. Tchoubenko reconnut parmi eux le soldat poitrinaire, ses yeux brûlaient d'un éclat fanatique, il courait vers Tchoubenko, une main pressée contre sa bouche et il tomba. Un flot de sang jaillit de sa bouche, il devint diaphane et jaune

comme de la cire, il haletait, la respiration bouillonnait dans sa gorge.

« Il faut tenir le coup, prononça-t-il avec effort, la nuit dernière j'ai envoyé chercher du renfort, mais il y a une vingtaine de verstes ¹ pour y arriver et, outre nos partisans, il peut encore y avoir une unité régulière rouge, la voie principale passe par là-bas. Il faut tenir, camarade Tchoubenko », mais celui-ci était sous l'emprise de la pitié et de la rage, « Pourquoi es-tu venu chercher la mort ici, nous saurons bien nous sacrifier sans toi, tu as déjà rempli ton devoir, mon vieux ».

Le soldat tourna son visage livide vers Tchoubenko, « je te défends de me faire des reproches, je travaille ici dans la clandestinité, chaque nuit j'ai rêvé d'une mort pareille ». « Tais-toi et respire profondément, lui dit Tchoubenko, je fais justement passer les blessés et le matériel du régiment par la rivière et ce soir je pars à leur suite, de sorte que je n'ai pas besoin de renfort ».

Mais le soldat ne l'entendait pas. Agonisant, il se remit sur ses pieds, se redressa en ce moment suprême de sa vie comme s'il passait ses descendants en revue, « chaque nuit j'ai rêvé d'une mort pareille », dit-il d'une voix sourde et il tomba, fauché par une balle. Tchoubenko donna l'ordre de le recouvrir du drapeau et ressentit lui-même une extrême lassitude. A nouveau le four Martin gronda au-dessus de lui et le soleil devint pour lui une porte de chargement du four Martin et la terre se mit à osciller comme une balançoire accrochée au ciel.

« Feu ! commanda Tchoubenko, se démenant

¹ Mesure itinéraire usitée autrefois en Russie et valant 1067 m. (N. d. T.).

sur le sol, à l'attaque, république du Donbass ! » Le renfort galopait à travers les rues du village, semant une terreur panique dans les rangs ennemis. Les hommes de Tchoubenko se jetèrent aussi à l'assaut et se fondirent avec le renfort. Tchoubenko faisait de vains efforts pour se relever et retombait chaque fois, quelques instants plus tard Ivan Polovets arriva vers lui.

Tchoubenko se tenait sur ses jambes, il chancelait comme une tige au vent, « merci, frère, et mets-moi où tu veux ». Ainsi prit fin la lutte héroïque de Tchoubenko, commandant de régiment.

LA VOIE DES ARMÉES

« La victoire sur Wrangel est un événement d'une immense portée non seulement du point de vue politique mais aussi du point de vue militaire...

...L'enthousiasme des unités de l'Armée Rouge s'est avéré encore plus fort après la prise des forteresses des blancs à Perekop et Tchongar. Cet enthousiasme sur les arrières et sur les fronts est dû au travail plein d'abnégation du Parti et des ouvriers d'avant-garde incorporés dans les unités. Le Parti a organisé cette victoire».

(Lénine)

Dans les environs d'Apostolov, après la célèbre bataille contre la cavalerie du général Babiev, Tchoubenko roulait dans une tatchanka, rouge comme le soleil couchant, avec son nouveau et meilleur mitrailleur, le forgeron Maxyme. Après avoir mené pendant quelques heures un combat victorieux contre la garde blanche, le régiment du Donbass incorporé à une armée poursuivait l'ennemi en déroute qui s'était rué vers

le Dniepr. Tchoubenko, maigre et faible après le typhus, et le moustachu Maxyme étaient assis dans la tatchanka avec un air fier et nonchalant, le soleil se couchait derrière eux. Tchoubenko tenait à la main une rose forgée en fer, il l'appréciait d'un œil de maître d'atelier médiéval.

C'était une merveille de perfection, d'inspiration et de patience, l'œuvre délicate d'un marteau remarquable, la joie du métal qui avait fleuri, s'était épanouie et avait compris l'organisation délicate des cellules vivantes.

« Et je te dis, commandant, chaque pétale, je l'ai forgée avec mon marteau, toute la rose est faite d'un seul bloc et rien n'y est soudé ni rivé, c'est comme si elle avait poussé à partir de grains de fer ou de greffes de métal. Je suis forgeron et armurier de métier, j'ai fabriqué des mitrailleuses pour toute l'armée et j'ai parcouru le monde comme un oiseau migrateur ».

Tchoubenko jeta un regard à son régiment qui avait ouvert un feu nourri, la bataille se déroulait près de Cholokhov, le régiment, complété après la campagne de Pologne, s'était à nouveau paré de sa gloire militaire, sur la tatchanka il y avait une mitrailleuse, perfectionnée et bien réglée, docile et agile, une « Maxime » vérifiée et sûre.

« Tu ne me croiras pas, commandant, la chose subtile que c'est de forger une rose pour qu'elle soit délicate et douce au toucher, pour que la nuit la rosée tombe sur elle, sur ma rose noire et éternelle. J'aime le beau travail figolé, je voudrais être un maître unique au monde et que la vie autour de moi soit belle et ensoleillée. Nous roulons maintenant dans une tatchanka rouge, mais auparavant j'en avais une autre, elle était décorée de pommes rouges, de fleurs vertes et de tournesols jaunes.

A présent le monde entier est ouvert au forgeron que je suis, mais si l'on prend en considération qu'auparavant, en 1905, ce forgeron avait rossé un *ouriadnik*¹ et blessé un gendarme, qu'il avait chanté « Marche, en avant peuple ouvrier ! » et qu'il avait porté un drapeau rouge, alors on peut prédire sa destinée errante. Et j'ai roulé ma bosse dans le monde.

Il n'est pas donné à chacun de pouvoir forger une rose et je revenais chaque fois à ce travail dès que je trouvais un instant de loisir. Quand j'ai fait de la prison avant ma déportation à perpétuité, je ne cessais de me demander si ma vie suffirait à ma déportation. Une journée se passait, puis une nuit et il y avait eu encore beaucoup de jours, j'ai compris alors que ma vie n'était pas plus longue qu'une journée, en un seul jour j'ai repassé toute mon existence et il me resta encore beaucoup de temps pour m'ennuyer en prison.

Puis j'ai eu pour compagnon un jeune condamné à mort, il avait tué un commissaire de police, on devait le pendre, « forgeron, forgeron, me dit-il, je tressaille tout entier sous l'assaut de mes dernières pensées, eh oui, nous ne forgerons plus de rose. Elle croît par les belles matinées, s'abreuvant de rosée, et nous, nous tombons ensanglantés à ses pieds, eh, forgeron, forgeron, si tu pouvais forger une rose, car elle pousse lentement, notre rose de la révolution ».

On le pendit par une aube grise sous les cris terribles de toute la prison, nous criions, nous frappions les portes avec nos sièges, nous arrachions nos vêtements et nous cassions les vitres. Le jeune rêveur a quitté la vie sous le tintamarre et le déchaînement de notre protestation,

¹ Sous-officier cosaque; gradé subalterne de la police rurale. (N. d. T.).

je voudrais bien savoir quelle musique j'entendrai à ma dernière minute ?

Cette rose, eh bien, je me la suis rappelée et je me suis mis à la forger. Quand je prenais le marteau, il me semblait que tous les forgerons du monde prenaient des marteaux, qu'ils frappaient et frappaient sur mon enclume, m'aidant dans mon travail. C'était comme une sorte d'aiguille qui avait transpercé mon cerveau, je la voyais de jour comme de nuit, ma rose. Lorsque l'homme est guidé par une seule pensée, rien n'a alors de prise sur lui, ni la faim, ni le froid, ni la mort, ni la chaleur. C'est peut-être pour cela seulement que je suis resté en vie après avoir parcouru tant de pays en forgeant ma rose de fer.

J'ai fini de la forger dans le désert. Je me suis réveillé la nuit sur le sable froid, en proie à l'enthousiasme et à l'impatience, j'avais achevé de forger la rose en rêve. Je voyais encore sa couleur dense, je ressentais encore son poids dans ma main et sa chaleur sur mon visage. Je vibraïis encore et la réalité captivait mon cerveau, tout s'était déjà évanoui et seul le ciel étoilé scintillait au-dessus de ma tête, un ciel étranger, un ciel du Midi. Vous voyez, commandant, devant nous se détache à peine l'étoile rouge d'Aldébaran à l'est, près de l'horizon bleu sombre, elle monte de plus en plus ; sous peu, toute la constellation, huit étoiles bien visibles, apparaîtra sur le ciel noir en formant un angle aigu, comme un vol de cigognes vers l'éternité.

En ces temps lointains, la Croix du Sud brillait au-dessus de moi, j'étais couché dans le désert de l'Atacama, non loin de la frontière du Pérou. Et j'ai achevé ma rose dans la ville d'Arica, au bord de l'Océan. C'est arrivé dans une forge de là-bas sous le clapotis des vagues de

l'océan, les buissons étaient couverts de roses étonnamment odorantes. C'était en 1917.

Et j'ai alors parcouru avec ma rose un bon bout de chemin jusqu'au moment où je me suis retrouvé ici, près de Cholokhov, dans la section de ton régiment du Donbass. J'ai traversé le Pérou, l'Equateur, la Colombie, je suis arrivé en Europe, j'ai goûté au camp de concentration français, à la prison italienne, à l'hospitalité grecque et turque qui n'était pas plus agréable que le camp et la prison et je me suis retrouvé enfin à Sébastopol et puis chez moi à Goulaï Polè. Je suis arrivé juste à temps et j'ai encore aidé à chasser le général Dénikine ».

D'énormes incendies jaillissaient des deux côtés de la route, au-delà du Dniepr on entendait une canonnade lointaine, le régiment du Donbass marchait sans arrêt vers l'est, vers Kakhovka. Les reflets des lueurs d'incendie tombaient sur la rose que Tchoubenko tenait dans sa main. Un brouillard rose enveloppait la steppe automnale. La nuit était froide.

« C'est alors, commandant, que j'ai rencontré mon ami Artème. Il y a deux ans, il était président de la république ouvrière de Kryvoï-Rog — Donetsk, l'Etat des mineurs. J'avais fait sa connaissance à Brisbane en Australie, où il était arrivé de Chang-Haï presque en même temps que moi. Nous avons travaillé en commun à la construction du chemin de fer près de Brisbane. Le samedi le travail ne durait que jusqu'à une heure, après cela nous faisons la lessive et Artème fredonnait sa mélodie préférée : « Sur les contre-forts de l'Altaï il y a une colline et sur elle une tombe oubliée ». Ensuite nous nous asseyions devant les tentes près des brasiers, la nourriture se trouvait sur une caisse à laquelle nous avons cloué des pieds qui étaient eux-mêmes posés dans des boîtes

de conserve pleines d'eau : il y a énormément de moustiques en Australie.

Que de choses avaient été dites autour de ces feux de bois ! Parfois, après avoir travaillé toute une semaine, nous allions nous baigner et pêcher, la rivière n'était pas grande, des tortues et, de temps à autre, des anguilles mordaient à l'hameçon, l'eau étincelait dans la nuit. La Croix du Sud scintillait au-dessus de nous, Artème racontait, moi, j'écoutais.

J'ai pris en affection, Artème, mon maître. Et comme le tournesol s'oriente toujours vers le soleil, ainsi moi, je me tournais vers Artème. Nous nous sommes retrouvés l'année dernière au Donbass, on s'est reconnu, « tu te souviens comment nous avons vaincu les Irlandais à la lutte à la corde ? » et nous avions devant nous le tout récent champ de bataille ; cela s'était passé sur la neige, la vapeur montait encore des cadavres dans l'air froid, « l'heure est venue, me dit Artème, nous allons lutter jusqu'au dernier souffle pour notre révolution ».

Tchoubenko consulta sa montre et donna l'ordre de s'arrêter. Une unité de cavalerie galopa sur la route. Les soldats du Donbass se mirent à nourrir les chevaux. On n'allumait pas de feu. Le froid pénétrait jusqu'à la moëlle des os, la terre sans neige avait gelé. Les hommes dansaient autour des charrettes pour se réchauffer. Des incendies s'allumaient un à un sans bruit à la ronde. A leur lueur, vive et changeante, le convoi du régiment du Donbass surgissait et disparaissait dans les ténèbres froides.

Tchoubenko passa le régiment en revue, les heures de la nuit noire s'écoulaient, quelque chose brûlait intensément dans le lointain, éclairant la vaste étendue unie de la steppe rase. Le forgeron et ses deux aides abreuvèrent les chevaux à un

puits de la steppe et ils leur donnèrent de l'avoine, Serbine, homme à barbe noire, et Lachok, l'autre aide du forgeron avec des taches de rousseur sur son visage imberbe, discutaient. « En avant, s'écria le fougueux Tchoubenko, en avant, république du Donbass ! »

« Et voilà, poursuivit le forgeron quand la tatchanka se remit en route, je suis revenu à Goulaï Polè sur l'ordre d'Artème. Je devais travailler un peu auprès de Makhno et rassembler des hommes. Makhno me saluait quand j'étais assis sur le perron de la maison. « Prends garde, Maxyme, je sais que tu peux me jouer un sale tour », me disait-il en passant, tout en brandissant son fouet. A Goulaï Polè se trouvait son « escadron noir » avec Kyrioucha.

Un jour, le « père » Makhno a réuni une grande assemblée sur la place, il a prononcé un discours. Et puis nous nous sommes mis brusquement à discuter avec lui, ressentant que la foule nous soutenait. C'était une merveilleuse joute oratoire et tout le monde voyait que le « père » perdait du terrain. Alors Makhno s'est mis à écouter sans mot dire tout ce qu'on lui disait sur le pillage, les contributions, les tonnelets d'or, les tortures, les exécutions, les meurtres.

Quand notre camarade eut terminé son réquisitoire, Makhno a eu une sorte de sourire sinistre. Ensuite il est descendu de l'estrade bâtie spécialement pour le meeting, est passé à travers la foule, tous se sont écartés devant lui, il a saisi mon camarade par le bras et l'a traîné après lui sur la tribune. Petit de taille, un visage de femme, de longs cheveux de pope retombant sur ses épaules, Makhno avait l'air ridicule auprès du grand gaillard qu'il traînait et qui lui avait dit son fait. La foule se tenait coite. Nous attendions

en nous demandant de quoi allait encore discuter Makhno.

« Le père » Makhno est grimpé sur la tribune, traînant son adversaire après lui. Ils étaient debout devant une foule immense. Alors Makhno a sorti son revolver sans rien dire et a fait feu sur notre camarade. La foule s'est écartée. Nous avons commencé à tirer, mais Makhno n'était plus sur la tribune. Et nous nous sommes dépêchés de bondir hors de la foule qui nous était brusquement devenue hostile.

Nous courions à travers Goulaï Polè, ripostant par un feu nourri. Traqués de toutes parts, nous nous sommes retranchés dans la chaumière du camarade Lachok, nous avons bouché les fenêtres en un tour de main, nous avons emmené la vieille mère de Lachok chez des voisins, nous avons fermé la porte et l'avons barricadée avec tout ce qui nous est tombé sous la main, nous avons placé à portée de la main les armes et les cartouches, « approche donc, a crié l'un des nôtres, nous sommes prêts à la réception ! » Nous étions onze.

Je n'aime pas me vanter, mais nous avons organisé la réception comme il faut. Le combat a duré jusqu'à la nuit, nous savions tirer et il n'y avait pas de retraite possible pour nous. Nous lancions des grenades et on nous en lançait, nous tirions avec la mitrailleuse que nous avions et on tirait sur nous avec des mitrailleuses, on faisait tout pour mettre le feu à notre maison et on a incendié la maison voisine, le vent était printanier, impétueux, il amenait parfois l'odeur du blé en herbe, le hennissement des chevaux, le chant du coucou.

La maison voisine flambait, de hautes flammes montaient vers le ciel, on a éteint l'incendie, les étincelles ont volé sur l'appentis et la grange,

une autre cour a pris feu, on ne nous a pas laissé un instant de répit, ils craignaient tout le temps que nous ne profitâmes du remue-ménage pour détalier. Nous étions restés peu nombreux. Cinq seulement des onze hommes tiraient encore et ils étaient couverts du sang de leurs blessures et de celles des autres, fatigués et aveuglés, assourdis par les explosions.

Nous savions que notre vie allait s'achever, mais nous voyions les milliers d'hommes qui viendraient nous relayer et finiraient notre œuvre, achèveraient notre lutte, honorerait notre mémoire. Et il nous était facile de mourir, la peur mortelle ne nous oppressait pas le cœur, notre cerveau n'était pas obsédé par la pensée d'une vie vainement vécue, nous nous rappelions tous ceux qui avaient péri pour notre révolution, nous ne savions pas si nous étions dignes de trouver places près de ces noms illustres.

Le vent a tourné du côté de notre maison et elle s'est embrasée. Les bandits de Makhno ont cessé le feu, pensant que nous allions sauter dans la cour, mais nous non plus nous ne tirions pas, la maison était pleine de fumée, les flammes nous brûlaient, une poutre est tombée. Et alors nous nous sommes mis à chanter, debout dans la pièce, et nous avons chanté jusqu'au moment où nous avons perdu connaissance. Nous ne nous étions pas donné le mot pour chanter, l'un de nous avait entonné et nous avons compris que cette chanson était le dernier cadeau que la vie nous offrait ».

Lachok et Serbine qui avaient écouté le récit, jetèrent un coup d'œil au forgeron.

« Nous chantions : « Debout, les damnés de la terre », dit Serbine.

Tchoubenko était assis, tenant la rose de fer dans sa main, Aldébaran et toute la constellation

comme un vol de cigognes vers l'éternité, scintillait bien haut au-dessus d'eux. Puis il tira de sa poche un calepin, l'ouvrit à la lueur des incendies environnants, le feuilleta un peu et se mit à lire en butant sur chaque mot ce qui y était écrit de sa main : « La révolution c'est la guerre. C'est la seule guerre légitime, juste, équitable, vraiment la plus grande de toutes celles que l'histoire ait jamais connues ».

« Voilà de grandes paroles, dit Tchoubenko, les paroles du camarade Lénine ». Tchoubenko s'absorba dans la lecture du calepin et lut à nouveau : « Le prolétariat n'a encore jamais et nulle part au monde lâché les armes quand une lutte sérieuse commençait, il n'a encore jamais cédé à l'héritage maudit de l'oppression et de l'exploitation sans avoir mesuré ses forces avec l'ennemi ».

« Les vieux métallos disent, poursuivait Tchoubenko, que fabriquer de l'acier c'est pareil que de vivre une vie, c'est dur, terrible et la fin est pénible. Or nous ne fabriquons pas de l'acier mais la révolution, et, imaginez, comment il faut chauffer le four et quels maîtres il faut être pour obtenir le métal fondu et le couler dans un beau moule, et le pays de l'acier deviendra alors une forteresse prolétarienne. Quant à nous, simples combattants, il nous faut aimer l'avenir et lui sacrifier notre vie ».

« Nous trois nous avons été sauvés des flammes, dit le forgeron, Lachok, Serbine et moi. Après cela nous avons peint la tatchanka en rouge. Pour que les bandits de Makhno nous reconnaissent ».

« Ils nous reconnaîtront même dans l'autre monde, dit Serbine d'un ton morose, tant nous leur en avons fait voir, à ces salauds ».

La tatchanka rouge avançait vers le Dniepr avec le régiment du Donbass qui exécutait l'ordre

de l'armée. L'air se faisait plus humide, le but final approchait. A quatre heures du matin on fit halte sur une haute berge. Un vent froid soufflait. Dans la plaine, de l'autre côté du Dniepr s'étalait Kakhovka. En bas, les unités de la Sixième armée se mouvaient près de l'eau, les sapeurs étaient en train de jeter un pont.

« Merci pour la compagnie et bonne chance ». Tchoubenko monta à cheval, transmit à tous l'ordre de s'arrêter, s'avança plus loin et se mit à observer à la jumelle. Devant lui, au-delà du Dniepr se trouvait Kakhovka. L'aube grise d'une journée d'octobre s'allumait dans le brouillard. La plaine infinie, laiteuse, s'étendait jusqu'à l'horizon qui blanchissait à peine à l'est.

C'était Kakhovka, la glorieuse place d'armes de l'Armée Rouge, le lieu où des combats acharnés s'étaient déroulés au mois d'août avec le corps d'armée du général Slachtchov et la cavalerie du général Baranovytsch. C'était un îlot invincible dans la steppe de Tauride, adossé aux larges eaux du Dniepr ; il y avait là quelques lignes de barrages barbelés, des tranchées, des points d'appui, la légendaire division sibérienne occupait la place d'armes. Les charges de la cavalerie du général Baranovytsch s'écrasèrent contre les barbelés et le courage des défenseurs et les corps d'armée des généraux Slachtchov et Vitkovski se cassèrent les dents devant Kakhovka.

La place d'armes s'anima sous les yeux de Tchoubenko. Une bataille s'engageait dans la grisaille brumeuse de l'aube. Quelques tortues commencèrent à bouger dans la plaine lointaine et chacune d'elles tirait à coup de canons et de mitrailleuses. « Des chars », pensa Tchoubenko. Des flots d'infanterie et des automitrailleuses suivaient les tortues, la terre répondait aux explosions des lourds canons, des milliers de mitrail-

leuses semblaient riveter avec leurs balles d'immenses feuilles d'acier.

Les tirs isolés et même les salves des soldats se perdaient dans ce cataclysme. Tchoubenko pensa à ceux qui se trouvaient dans les tranchées, sous l'averse de la mort, devant la garde blanche enragée, en face des chars du capitalisme mondial, fournisseur de Wrangel.

Dans les tranchées s'étaient rassemblés les mineurs de Kizel, les ouvriers de l'Oural, les partisans sibériens, vainqueurs de Koïtchak.

« Ils n'ont encore jamais eu affaire aux chars, ils ne tiendront pas cet assaut, dit Tchoubenko à haute voix, je voudrais bien être avec eux et mourir à leur côté ».

Entre-temps, le jour commençait lentement à poindre, les blancs entreprirent une nouvelle attaque, Tchoubenko voyait les réserves se resserrer sous la protection des chars et des automitrailleuses et des hommes coururent à leur rencontre, ils fonçaient droit sur les chars, tombaient et couraient à nouveau, « des hommes comme ça, il n'est pas facile de les effrayer », murmura Tchoubenko et son cœur se gonfla d'un immense orgueil et d'une tendresse infinie pour ces combattants.

Il faisait de plus en plus clair et c'est alors que des avions parurent dans le ciel. Tchoubenko en compta dix-sept. Ils venaient du sud, se déployèrent pour l'attaque et se mirent à bombarder le champ de bataille. C'était terrible à voir, ces explosions de bombes. Tchoubenko frémit de rage, il ne pouvait pas voir mourir ses amis, il sortit son revolver et tira sans comprendre lui-même ce qu'il faisait. « Suivez-moi ! criait-il, suivez-moi ! » comme si son détachement avait pu, d'un coup d'aile, traverser l'espace qui le séparait de l'ennemi.

Le régiment du Donbass se mit à attendre près du pont de fortune. Les soldats apportèrent une pelisse en peau de mouton à Tchoubenko, « après le typhus tu es encore très faible ». Le Dniepr charriait de grosses vagues grises, le pont de bateaux se soulevait et s'abaissait sous les pieds. On faisait passer des unités vers la place d'armes et ce fut enfin le tour de Tchoubenko. Accomplissant l'ordre reçu, il mit pied sur l'autre rive tard dans la matinée avec son régiment par une journée d'automne ; tantôt le combat se calmait, tantôt il reprenait avec une frénésie volcanique, mais la distance était grande jusqu'au champ de bataille.

Tchoubenko n'eut pas à prendre part à l'affrontement : les troupes se trouvant sur la tête de pont avaient repoussé toutes les attaques, s'étaient emparées de douze chars et automitrailleuses et avaient battu le corps d'armée des blancs à plate couture. C'était une victoire éclatante. Des chars étaient restés sur le champ de bataille. Ils étaient là, inertes près des corps de leurs maîtres. Des cadavres d'officiers gisaient, vêtus de tuniques noires dont une manche portait un insigne avec une tête de mort et des os blancs sur lesquels était brodée l'inscription : « Je ne crains personne à part Dieu ».

Le char de combat « Feldmaréchal Souvorov » était couché sur le côté, tout maculé de sang, une fumée mystérieuse s'échappait encore de l'intérieur. Les chars « Atamane Ermak » et « Pour la Sainte Russie » brûlaient, le « Feldmaréchal Koutouzov », le « Général Skobelev » se tenaient côte à côte et, autour d'eux, gisaient beaucoup de combattants rouges qui avaient courageusement soutenu une lutte inégale et avaient gagné.

Sur un champ de blé, loin des tranchées, était assis un officier blanc. Les deux jambes lui

avaient été arrachées jusqu'aux genoux. On avait encore eu le temps de lui faire un pansement mais on l'avait jeté de la charrette dans la terreur panique de la retraite. Les bandages de ses genoux étaient imbibés de sang, l'officier était assis, les yeux fermés, se balançant doucement, il avait perdu la raison ou bien il était ivre. « Notre père c'est le large Don, notre mère, la Russie, toutes les voies nous sont ouvertes, tous les lieux nous sont chers », disait-il.

Tchoubenko rencontra encore un petit détachement de cavalerie qui allait enterrer son commandant.

C'est une tout autre mort que de périr ainsi, l'austère solennité et la tristesse des hommes bouleversèrent Tchoubenko qui avait vu la mort plus d'une fois. Il se joignit au cortège qui, sabres au clair, accompagnait son chef.

Le commandant était allongé sur une tatchanka et regardait le ciel ; sa tête se balançait au rythme des ressorts, il la secouait comme s'il répétait « Comment ai-je permis à la mort de me surprendre, comment l'ai-je permis, camarades ? » et le vent emmêlait son toupet frisé.

Tout un cortège de nuages d'automne glissent au-dessus de la plaine de Perekop, les grues passent en vols infinis, la terre est froide, c'est octobre dans la steppe. L'armée blanche du général Wrangel, forte de cinquante mille hommes jette dans la bataille les brigades d'officiers de Drozdov, de Kornilov, de Markov, elle concentre ses réserves du Kouban et du Don, elle rassemble ses chars et ses bombardiers, et les cinq armées rouges du front Sud se dirigent vers elle. L'automne de mil neuf cent vingt tonne dans les steppes par la bouche des lourdes pièces d'artillerie, il piétine le sol avec des centaines de sabots de cheval, gronde avec les moteurs des chars

et de l'aviation d'assaut, il avance avec les armées de deux époques historiques.

« Nous parlons de Waterloo, dit un jeune général, mais je ne vois pas de Napoléon Bonaparte ici ». Il éclata de rire, cet *ossavoul*¹ d'hier, originaire du Kouban, roux et grêlé, grossier et querelleur. « Le voilà notre nouveau corps d'officiers généraux », pensa son interlocuteur, un vieux général aux cheveux gris en brosse.

« Mais on y va, vers Waterloo, poursuivait le jeune général, les rouges seront écrasés et anéantis ».

Les deux hommes se trouvaient à l'état-major, le jeune général buvait du cognac, le vieux du lait.

« A propos, fit le vieillard après avoir posé son verre, près de Waterloo il n'y a pas eu de bataille du tout ».

« Comment ça, pas de bataille ? Et l'histoire ? »

« La première bataille a eu lieu près de Liigny où Napoléon a battu à plate couture les Prussiens de Blücher, et celui-ci, un vieux général sabreur, honnête et brave, bien que sans aucune instruction, est tombé de cheval dans ce tohubohu et on n'a pas pu le retrouver pendant un bon bout de temps. Mais il avait pour chef d'état-major le célèbre Gneisenau, ami du grand Scharnhorst, si ces noms vous disent quelque chose... »

Le jeune général ne dit mot et engloutit son cognac avec colère.

« Et Gneisenau, homme intelligent, donna un ordre plein de bon sens dans lequel il indiquait la direction que devait prendre les troupes prussiennes vaincues lors de leur retraite. Pendant ce temps, Napoléon s'acharnait sur l'armée anglaise

¹ Grade de capitaine dans les armées cosaques de la Russie d'avant la Révolution. (N. d. T.).

de Wellington près de Mont-Saint-Jean, il prit le dessus sur l'Anglais et s'apprêtait à l'écraser pour de bon. Mais Gneisenau et Blücher battus déjà une fois, survinrent à temps et aidèrent la déesse de la Victoire à passer du camp de Napoléon dans l'autre. Quant à Waterloo c'est le nom du village où se trouvait l'état-major de l'armée anglaise de Wellington, le 18 juin 1815 ».

Le silence s'établit dans l'état-major, on entendait la canonnade lointaine, le hennissement des chevaux, les gémissements du vent.

« Comme opération militaire où les forces ennemies ont été écrasées on peut citer Cannes, dit le vieux général, vous êtes au courant, Excellence ? »

Le hardi ossavoul grêlé portant des épaulettes de général rougit de colère. Il regarda le vieillard et pensa qu'il pourrait le sabrer comme un brin d'osier. « Nous parlons de l'opération de l'autre côté du Dniepr », grommela-t-il.

« Justement, il ne vous nuira pas d'apprendre certaines choses sur Cannes, poursuivait lentement le vieux général, sur ce Cannes dont parle le célèbre comte Schlieffen. En deux mil seize avant Jésus-Christ, Hannibal, le génial général carthaginois avec cinquante mille hommes écrasa près de Cannes l'armée romaine du consul Terentius Varron, composée de soixante-dix mille hommes. La victorieuse cavalerie carthaginoise commandée par Asdrubal battit la cavalerie sur l'aile droite de l'armée romaine, passa sur les arrières de toute l'armée romaine et écrasa la cavalerie sur l'aile gauche des Romains. Ensuite, grâce à une brillante manœuvre d'Hannibal, les Romains furent forcés de repousser des attaques de quatre côtés et l'armée carthaginoise anéantit presque tous les Romains. Voici ce que c'est que Cannes ».

« Il en sera de même à Kakhovka, dit le jeune

général, les Romains ont eu Cannes, les Rouges auront Kakhovka ».

Le général aux cheveux gris en brosse hocha la tête, « c'est bien hardi, cette opération au-delà du Dniepr, elle peut apporter le succès, mais le général Babiev doit se méfier de toutes sortes de surprises », émit-il à travers les dents.

L'ossavoul grêlé haussa les épaules, ses épau-
lettes de général se dressèrent, il savait que la
brigade de coupe-jarrets qui, au moment décisif,
devaient poursuivre les rouges écrasés, se trou-
vait à portée de voix. « Pensez-vous, Excellence,
dit-il, que notre troisième corps d'armée et la
cavalerie du général Babiev ne sont allés de l'au-
tre côté du Dniepr que pour en revenir ? »

Le vieux général finit de boire son lait, fit
quelques pas en boitant vers la porte et revint
sur ses pas ; l'air arrogant de ce rustre l'irritait.
« Ils auront de la chance s'ils en reviennent »,
bougonna le général.

« Frounzé est désigné pour commander le front
rouge, prononça le vieillard d'une voix rude, et
je ne voudrais pas... — il s'arrêta, regardant par
la fenêtre, — je ne voudrais pas qu'on nous ap-
porte de mauvaises nouvelles... »

Cependant un officier entra dans la pièce en
courant et il n'avait pas l'air d'apporter de bon-
nes nouvelles, « c'est la fin ! s'écria-t-il, l'opéra-
tion au-delà du Dniepr a échoué ! Tous nos chars
sont perdus près de Kakhovka ! Les salauds ! »
Il s'affala droit sur la table, de l'écume apparut
à ses lèvres. L'ossavoul grêlé au grade de géné-
ral bondit dehors en un clin d'œil et on entendit
ses terribles jurons et les ordres contradictoires
qu'il donnait à sa brigade.

La plaine de Perekop commence au-delà du
Dniepr, une étendue illimitée, noire, rase, sans
rivière, sans arbres ; les villages et les fermes

isolées y sont rares, les terres sans bornes du propriétaire foncier Faltz-Fein, telles une mer, entourent ces tristes îlots. Le soleil éphémère d'automne se montre rarement de derrière les nuages éparpillés comme des brindilles d'herbes dans le ciel. La fin d'octobre est froide, l'herbe sèche et gelée craque sous les pieds. Les printemps de l'enfance sont bien loin, dans les brumes salées, sur des berges roses.

Et le petit pâtre Danylo parcourt à cheval la terre de son enfance. Il est déjà devenu berger, un vrai, l'arrière-petit-fils de Danylo, le fils de Régor. L'automne et l'air âcre et automnal de la steppe planent au-dessus de lui. Il n'y a ni alouette dans le ciel ni cigogne dans l'herbe, les lézards se sont endormis sous terre, les grillons ont gelé et les herbes sont toutes sèches, le soleil ne chauffe plus, seuls les derniers oiseaux volent bien haut sous les nuages vers les pays chauds, c'est l'automne.

Danylo voit surgir devant lui son aïeul, perdu dans cette plaine, les souvenirs d'enfance remontent à sa mémoire ; « je piétine, je piétine le mouro », murmure-t-il. Danylo évoque son aïeul comme un homme doux et vieux, sa voix tremblotante avait résonné à tous les moments pénibles de la vie du jeune homme. Et alors il retrouvait force et courage, une chanson naissait sur ses lèvres, écho de la volonté d'une race laborieuse !

Danylo regardait autour de lui, il regardait la steppe déshéritée comme s'il voyait sa pureté pour la première fois. Il pensa à la manière dont il parlerait de tout cela dans son livre. Il a beaucoup de choses à raconter aux hommes. En sa personne, sa famille obtiendra sur terre le droit de parler !

Il écrirait l'histoire de sa famille, la longue voie séculaire qu'elle avait parcourue pour arri-

ver à la révolution. Son aïeul pouvait ne plus s'agiter sous terre, son arrière-petit-fils n'avait oublié ni ses paroles ni la misère de son père, il ne les avait pas oubliées et il en parlerait dans son livre. Ce serait une longue histoire et personne ne pleurerait dans ce livre comme n'avaient pleuré ni Danylo, ni son père, ni son grand-père, ni son arrière-grand-père quand ils mangeaient leur pain si durement gagné, travaillant la terre pour le seigneur et les gros propriétaires, combattant les mains nues et ne connaissant pas les moyens de s'unir aux autres gueux.

Le livre serait consacré à quatre vies et la sienne serait la quatrième, chaque existence commencerait dans le livre par la même enfance. Les mêmes alouettes chanteraient au-dessus des quatre vies, les mêmes herbes bruiraient sous leurs pieds.

Le jeune commissaire chevauchait à travers la steppe de son enfance, il revenait au régiment du camarade Schwed qui campait quelque part dans la steppe rase, à l'extrême flanc de l'armée.

A l'état-major, le jeune commissaire était parvenu à obtenir pour ses soldats des vêtements et des bottes et il fallait envoyer des hommes du détachement pour les rapporter, il avait raconté comment les soldats gelaient jour et nuit dans la steppe froide. Ni chauffage, ni abris, les pieds emmaillotés dans des chiffons; un vent froid. Schwed avait jeté son dévolu sur une petite ferme isolée, toute démolie, où il envoyait les réserves prendre du repos. Schwed avait peu de chevaux, mais il se prenait pour une unité montée, pour un régiment de cavalerie, il criait « Je vous ferai passer dans l'infanterie ! » et c'était sa menace la plus terrible.

A l'état-major, Danylo se persuada à nouveau que l'on ne considérait pas le régiment

comme très régulier, qu'on ne le plaçait pas sur des secteurs importants du front, mais aussi que l'on aimait tendrement Schwed. A l'état-major on lisait ses rapports où il annonçait fièrement que son régiment composé de cent vingt-deux sabres était prêt à accomplir n'importe quelle mission. Un vieil ouvrier de l'usine Poutilov — chef de l'état-major — ne faisait que sourire, « des francs-tireurs », disait-il avec indulgence et, en même temps, avec tendresse.

On s'informait auprès de Schwed sur le sort des prisonniers de l'armée de Wrangel, voulant savoir ce qu'il en avait fait après le combat, mais il répondit que, « luttant pour l'idéal, il n'avait pas eu, il n'avait pas et il n'aurait pas de prisonniers ». Il ne souffrait qu'un seul commissaire auprès de lui et c'était Danylo. Celui-ci devait mater le caractère de Schwed jour après jour et s'exposer à tout instant à la résistance du commandant.

Et que de projets fantastiques Schwed inventait ! Une fois ce n'était ni plus ni moins qu'un débarquement. Il voulait, sans prévenir évidemment personne, embarquer son régiment dans des barques de pêche et des chalutiers, traverser la mer et débarquer la nuit près de Sébastopol. Approcher ensuite imperceptiblement, surprendre et égorger tous les états-majors, capturer, s'il parvenait à le faire, Wrangel en personne, disparaître ensuite dans les montagnes de la Crimée et se battre là-bas jusqu'à l'arrivée du renfort. « Lénine lui-même le saurait », disait Schwed, rêveur.

Une autre fois son plan d'anéantissement de Wrangel faillit s'achever tragiquement pour lui-même. Un jour, en l'absence du commissaire (« je t'ai alors transmis une fausse convocation à l'état-major, expliquait plus tard Schwed, je ne voulais pas te prendre avec moi »), Schwed avait

habillé son détachement en uniformes d'officiers d'un régiment de Wrangel et s'était dirigé vers le front. Il avait bien choisi sa place. Il s'appêtait déjà à commencer son incursion quand un groupe de cavaliers rouges fondit sur lui. Mais ceux-ci virent avec surprise que les officiers de Wrangel n'acceptaient point le combat, juraient horriblement et se rendirent tous comme un seul homme.

Danylo chevauchait à travers la steppe et ne pouvait détourner ses pensées de tout ce qu'il avait entendu à l'état-major sur un détachement inconnu qui était apparu dans ces parages. Il laissa aller son cheval blessé au pas et essaya de chanter, mais il chantait sans entrain et se tut bientôt. Le vent faisait rouler le panicaut et l'herbe aux oies. Un cheval gisait au bord de la route, il levait la tête de temps à autre et regardait la steppe d'un air résigné. Un demi-kilomètre plus loin une carriole destinée au transport des cartouches était renversée et avait perdu ses roues, Danylo vit soudain que la terre était toute labourée par des sabots de cheval.

Il suivit les traces, notant les indices d'une marche rapide et exténuante. Il ne recommença plus à chanter. Les traces menaient droit à la petite ferme, la base de Schwed au-dessus de laquelle des corbeaux tournoyaient.

En approchant de la petite ferme le jeune commissaire vit tout d'abord Schwed lui-même, en culotte de cheval rouge et pieds nus. Il pendait à un arbre endommagé par un obus. Il n'y avait pas âme qui vive à la ronde. Des papiers traînaient dans la cour. Les cadavres de deux sentinelles gisaient près du perron, la tête sabrée. Le vent faisait voler des ordures et des bouts de papier. Le soleil s'était livré passage à travers un nuage pour illuminer ce triste tableau. Et

dans ce silence et cette mort le chant d'un coq retentit brusquement dans le grenier.

« Hé, il y a quelqu'un ici ? » cria Danylo, n'entendant pas sa propre voix. Il sauta de cheval, lâcha la bride, le cheval le suivit. « Il y a quelqu'un ? » criait Danylo, faisant le tour de la cour, jetant des regards aux fenêtres. Personne ne lui répondit. Près de la cuisine roulante renversée, le cuisinier était recroquevillé sur le sol. Il devait éplucher les pommes de terre quand la mort l'avait surpris et il les éplucherait maintenant à tout jamais. Près de l'appentis, quelques soldats de l'Armée Rouge gisaient en tas.

De l'autre côté de l'appentis, Danylo faillit renverser un être vivant. C'était un tout jeune soldat rouge. Il était assis, blotti contre le mur criblé de balles, sa tête tremblait, ses lèvres murmuraient quelque chose sans fin et sans bruit. Des corbeaux tournoyaient dans les airs.

Le jeune commissaire pensa le garçon et lui donna à boire. Il apprit que les blancs étaient venus avec un drapeau rouge. Schwed était persuadé que c'étaient les siens, mais c'étaient des travestis et il n'y avait pas eu de bataille.

C'est ainsi que moururent Schwed et ses partisans.

Danylo étreignit un cerisier tailladé par les sabres et ressentit une immense amertume qui l'empêchait de respirer. Toutes les souffrances de son enfance, les visions de l'orphelinat et les horions qu'il avait attrapés quand il travaillait comme journalier traversèrent son esprit. Des larmes coulèrent de ses yeux. Danylo pleura pour la première fois de sa vie. Sur la terre de son enfance.

La plaine de Perekop, la steppe de Tauride furent le théâtre d'une grande bataille aux abords de la Crimée. Deux époques s'étaient rencontrées

sur une infinité unie et réglait leurs comptes. L'armée révolutionnaire guidée par un grand capitaine avait pris l'initiative dans ses mains. La garde d'élite des blancs, équipée de pied en cap avec automitrailleuses, chars et aviation, était forcée de rechercher tous les moyens pour résister à cette attaque concentrée.

Le plan prévoyait l'encercllement et la destruction de l'armée de Wrangel en Tauride pour empêcher sa retraite en Crimée. Après avoir repoussé l'ennemi, la Sixième armée rouge s'approcha de Perekop, fermant la voie de la retraite à l'armée de Wrangel. La fabuleuse Première armée de cavalerie fit une incursion sur les arrières lointains des forces principales de Wrangel et bloqua également la deuxième voie vers la Crimée : Tchongar. La Deuxième armée de cavalerie, la Quatrième et la Treizième continuèrent à porter des coups cuisants à l'adversaire. Wrangel se rua vers la Crimée pour échapper à un nouveau Cannes.

« La première étape de la liquidation de Wrangel est achevée. Grâce aux actions combinées de toutes les armées du front, la mission d'encercler et de détruire les forces principales de l'ennemi au nord et au sud-est des passages vers la Crimée a été brillamment accomplie. L'ennemi a connu d'immenses pertes, nous avons fait prisonniers quelque vingt mille hommes, pris plus de cent canons, une grande quantité de mitrailleuses, près de cent locomotives et deux mille wagons, presque tous les convois et d'immenses réserves d'approvisionnement avec des dizaines de milliers d'obus et des millions de cartouches ».

Le commandant en chef de l'armée relisait le texte de son ordre aux troupes du front. Il portait une veste de cuir, des *valenkis*¹ blancs. Il se

¹ Bottes de feutre. (N. d. T.).

trouvait à l'état-major de la Quatrième armée. Il avait de longues moustaches, un grand front, des yeux clairs et calmes.

C'était un vrai maréchal de la révolution. Dirigeant cinq armées, il avait écrasé Wrangel en un mois de manœuvres habiles et d'opérations téméraires et, maintenant, il était venu en personne sur la première ligne de feu pour l'attaque décisive.

C'était un commandant en chef créé par la révolution et il était à la hauteur des exigences de l'art militaire. Il marchait en boitant imperceptiblement dans la petite pièce de l'état-major et écoutait. Son visage, ouvert et agréable, un visage d'ouvrier, était calme et rêveur. Il semblait plongé dans ses pensées, enfermé dans la cuirasse de sa responsabilité. Responsabilité pour la vie de chaque soldat de l'Armée Rouge, pour tout le front, responsabilité du front devant le Parti, responsabilité devant la nouvelle humanité à laquelle il avait rêvé même au bagne.

Et la vie de l'armée se dressait devant lui dans tous ses détails qui étaient parfois plus importants que le manque de cartouches ou d'hommes. Il n'y avait que très peu de fourrage, absolument pas de combustible et même d'eau potable, il faisait dix degrés de froid, on manquait de vêtements chauds et il n'y avait qu'un ciel froid et nu en fait de toit au-dessus des têtes des soldats.

Le commandant en chef inspecta comment on fortifiait les batteries de la côte, comment on préparait les positions, comment tout vivait dans l'attente de l'attaque prochaine. L'armée ne possédait pas de moyens techniques, ceux-ci n'avaient pas pu suivre à temps les unités de combat dans leur ruée impétueuse. Les soldats mal vêtus et déchaussés sans la moindre possibilité de se

réchauffer ou de manger du chaud faisaient eux-mêmes les travaux nécessaires. Et pas une plainte sur les conditions incroyables de travail. Le commandant en chef n'était pas étonné, il comprenait l'héroïsme et le dévouement de ses hommes. Il exigeait d'eux l'impossible et ils accomplissaient l'impossible.

Une botte de feutre lui faisait mal au pied. Il l'enleva et se rechaussa, assis sur une caisse en zinc pleine de cartouches. Un vent froid et salé soufflait de l'ouest.

Les abords des positions de Perekop et de Tchongar se trouvaient sur un terrain plat et les positions elles-mêmes étaient renforcées par tous les moyens possibles. Les ingénieurs du génie français et ceux de Wrangel avaient tracé et édifié tout un système de travaux en béton et en terre. Les positions étaient telles que les chances paraissaient nulles pour une attaque de front victorieuse. Sur les positions de Perekop se dressait encore le rempart turc du temps jadis précédé d'un fossé, et si l'on ajoutait la hauteur du rempart à la profondeur du fossé, cela faisait un obstacle de trente à quarante mètres entouré de barbelés, protégé par des tranchées en béton, des canons, des lance-bombes, des mitrailleuses et appuyé par le feu d'artillerie de la marine ennemie.

De l'état-major de la 51^e division le commandant en chef se dirigea vers Perekop. L'heure était tardive. Le crépuscule et un brouillard épais réduisaient la visibilité à deux pas. Le grondement des canons retentissait sans cesse. Les projecteurs du camp ennemi fonctionnaient sans répit. Le feu des salves d'artillerie jetait des lueurs. Les régiments de réserve de la 51^e division se préparaient à l'attaque décisive. Toute la journée il y avait eu un brouillard épais, les canons

n'avaient pas pu tirer, les soldats attaquaient les positions de l'ennemi presque sans préparation d'artillerie.

Le commandant en chef suivait la rive nord du Syvache. Des obus ennemis tombaient près de la route et une meule de paille prit feu. Le commandant en chef se sentait parfaitement tranquille sous la canonnade. Ses chefs d'armée et ses commandants de division savaient bien qu'il était allé parfois à l'attaque dans les rangs des tirailleurs.

Le commandant de la 52e division n'était pas à l'état-major. La nuit dernière déjà il avait traversé le Syvache avec ses régiments et, depuis, un combat continu se déroulait sur la presqu'île de Lytowsk. Pendant tout ce temps les soldats n'avaient rien eu sous la dent, on manquait d'eau. La 51e division n'arrivait pas à prendre une des sorties de la presqu'île menant sur les arrières des positions de Perekop. Il fallait tenir bon sur la presqu'île et à tout prix prendre d'assaut le rempart de Perekop.

En chemin, ils prirent du thé. Près des projecteurs, la nuit était particulièrement noire. On riait, on plaisantait.

A minuit, le commandant en chef arriva à l'état-major de la 51e division. Le commandant de la division et ses régiments étaient aussi sur la presqu'île de Lytowsk depuis la nuit précédente. Les combats étaient d'un acharnement inouï et ne cessaient pas. Les blancs, après avoir lancé dans la contre-attaque leur meilleure division sous le commandement de Drozdov avec ses autos blindées, intensifièrent leur poussée. Une demi-heure après l'arrivée du commandant en chef à l'état-major de la division, on apprit par la ligne de liaison qui passait à travers le Syvache que le niveau de l'eau avait monté et que tous les

passages à gué étaient submergés. Les régiments des deux divisions risquaient de se retrouver isolés de l'autre côté du Syvache.

Dans ces circonstances le commandant en chef manifesta toute la force de son caractère et la résolution d'un grand capitaine. Le baigne tsariste et l'exil avaient miné sa santé, mais ils avaient trempé sa volonté d'arriver à la victoire. Son talent militaire égalait sa persévérance bolchevique. Il se souvenait de sa conversation avec Staline. La victoire ne viendrait pas toute seule, il fallait la conquérir.

Et le commandant en chef donna un ordre qu'on devait exécuter sur-le-champ : attaquer de front le rempart turc, immédiatement et sans tarder, à n'importe quel prix, mobiliser les habitants des villages environnants aux travaux de protection des passages à gué. Les divisions de cavalerie et les groupes d'appui de Makhno devaient se mettre en selle sans tarder et traverser le Syvache.

La division de cavalerie arriva vers trois heures du matin environ. Le commandant en chef la passa en revue et l'accompagna aussitôt sur le lieu du combat. L'eau du Syvache montait peu à peu, les gués étaient inondés mais le passage était encore possible.

Au bout d'une heure les insurgés du groupe de Makhno arrivèrent. Leur commandant et leur chef d'état-major se rendirent chez le commandant en chef. Ils entrèrent prudemment comme s'ils s'attendaient à un piège.

Personne ne savait quelles idées ils avaient eu derrière la tête quand ils avaient proposé de se battre contre Wrangel. Peut-être avaient-ils besoin de cartouches ou bien d'une trêve ? Des plans perfides avaient peut-être inspiré Makhno à donner ses régiments en renfort à l'Armée

Rouge, Karetnikov en tête ? Le commandant avait pris tout cela en considération encore à K̄harkov.

Karetnikov écouta le commandant en chef lui expliquer patiemment les raisons du passage immédiat à travers le Syvache. Il resta rêveur, observant le légendaire commandant du front. Ce n'était pas l'homme qu'il s'attendait à voir. Devant lui impossible de jouer au naïf ou de l'impressionner par des cris. Karetnikov se taisait. Son chef d'état-major examinait la carte, « notre cavalerie ne passera pas », dit-il.

« Nous, les insurgés révolutionnaires de l'Ukraine, dit Karetnikov, nous voulons battre Wrangel de concert avec vous. Mais notre cavalerie ne passera pas la mer ».

« Il y a une heure, répondit le commandant en chef tranquillement, notre division de cavalerie est passée. Je me suis laissé dire que les insurgés révolutionnaires ne voudront pas se laisser devancer dans l'accomplissement de leur devoir ».

Le commandant en chef paraissait calme et peu pressé. Il ne manifestait pas son impatience devant les hommes de Makhno. Il s'efforçait de démontrer que c'était seulement par faveur qu'il leur confiait l'honneur de traverser le Syvache et d'aller à l'attaque. Il connaissait le caractère revêche des insurgés et n'insistait pas, bien qu'il dût prendre chaque minute en considération. Karetnikov salua et sortit.

On rapporta au commandant en chef que les hommes de Makhno avaient attaché à leur selle des gerbes de paille et de roseaux fortement liées. Ils connaissaient bien les conditions du passage à gué à travers le Syvache et ne faisaient que temporiser dans la crainte de tomber dans un traquenard.

Karetnikov et son chef d'état-major vinrent à

plusieurs reprises chez le commandant en chef ou bien en sortaient sous prétexte d'aller accomplir l'ordre donné. L'affaire traînait en longueur. Le Syvache pouvait déborder et le renfort nécessaire n'arriverait pas alors à la presqu'île de Lytowsk. « Je considère vos hésitations, dit enfin le commandant en chef, comme de la poltronnerie. Il vaudrait peut-être mieux que vous retourniez chez vous, hein ? »

Ce coup en pleine face abasourdit Karetnikov. Il rit jaune et sortit sans bruit. Il monta sur son cheval, le cingla de son fouet. Le détachement partit au galop vers le Syvache.

L'état-major de la 51e division fit alors savoir que, soutenus depuis la presqu'île, les régiments avaient pris d'assaut, pendant la nuit, le rempart turc et poursuivait l'ennemi. Ce n'était pas encore la fin de la mission, parce que la voie vers la Crimée était barrée devant eux par les fortes positions de Youchoune, mais la chute de Perekop permettait aux divisions de la presqu'île de Lytowsk de se joindre à l'offensive générale de l'armée.

Le commandant en chef signa l'ordre sur la suite des opérations et ensuite se permit un peu de repos. Cet homme épuisé à l'extrême s'étendit sur sa couchette et se mit à frictionner son genou malade. Il était six heures du matin du neuf novembre.

Les agents de liaison commencèrent à transmettre l'ordre. Il était signé par Frounzé.

Les deux jours de combat près de Youchoune furent acharnés et sanglants. Mais Youchoune fut pris et, en même temps, grâce à une attaque héroïque à la baïonnette, la 30e division remporta la victoire près de Tchongar. Les armées entrèrent en Crimée en une poussée impétueuse et irrésistible.

Ivan Polovets, commandant du détachement international, fut rattrapé par son commissaire Ghert. « Quelle drôle de tatchanka, regarde un peu, dit Ghert, elle me rappelle cet as aérien qui avait peint son avion en rouge. Quand il apparaissait dans le ciel, c'était vraiment beau, quoique peu pratique. Pourtant il y avait bien là un certain élément d'influence psychologique ».

« Quelque chose dans le genre de cette attaque psychologique que nous avons effectuée sur le Syvache », observa Polovets en examinant la tatchanka rouge qui passait non loin de là. « On est serré ici comme à la foire », dit le petit Sachko Polovets, regardant à droite et à gauche.

L'étrange tatchanka était occupée par quatre hommes. A l'avant un homme barbu et un autre sans moustaches, près de la mitrailleuse un soldat à longues moustaches et une jeune recrue de l'Armée Rouge. « C'est digne d'un tableau ça, dit Ghert en riant, l'entrée des vainqueurs dans la dernière forteresse du baron Wrangel ».

Des cris retentirent par derrière. Des cavaliers couraient au grand galop, des tatchankas roulaient avec fracas, des tapis bigarrés y flottaient. Les chevaux étaient enrubannés, les tapis descendaient jusqu'aux roues ; du tintamarre, de l'opulence, un vrai opéra.

« Comme ils se dépêchent, les types de Makhno, dit Polovets, sur le Syvache ils étaient plus calmes ».

« Si on leur donnait un coup de mitrailleuse, proposa Ghert, ils vont en maraude ».

Les types de Makhno remarquèrent la tatchanka rouge et la reconnurent. Un groupe de cavaliers se sépara du détachement et se rua vers le véhicule. Un sabre brilla dans l'air. La tatchanka disparut pour un instant dans le flot des cava-

liers. Puis ceux-ci se dispersèrent comme des loups et filèrent rattraper les leurs.

Tout se déroula si vite que Polovets et Ghert revinrent seulement à eux quand deux hommes roulèrent de la tatchanka et que les chevaux se mirent à tourner en cercle, ne se sentant plus guidés par personne.

Des coups de feu désordonnés retentirent, mais les bandits de Makhno étaient déjà loin. On fit stopper les chevaux. Tchoubenko surgit l'on ne sait d'où.

Dans la tatchanka, la tête tranchée d'un coup de sabre, le forgeron Maxyme s'était affaissé sur la mitrailleuse. Danylo, indemne et décontenancé, était assis de l'autre côté, tenant une rose de fer dans sa main. Le forgeron tressaillait encore comme un oiseau à l'agonie. Polovets et Ghert s'approchèrent. « Un des tiens ? » demanda Polovets en voyant les yeux de Tchoubenko. Tchoubenko se détourna. « La guerre se termine », dit Ghert. « Tu vas bientôt couler de l'acier, Tchoubenko », dit Polovets avec un sourire. « L'étoile d'Aldébaran, dit on ne sait pourquoi Tchoubenko, l'éternel vol des cigognes vers l'éternité ».

Et il prit la rose que tenait Danylo.

Un tableau se grava dans la mémoire de Danylo : le soleil, l'automne, l'odeur de la mort, la sueur de cheval, le lointain infini, la joie de la victoire, le fondeur d'acier Tchoubenko avec une rose à la main aux portes de la Crimée.

ADAMENKO

Et puis, deuxièmement, je ne suis pas contre-maître du four Martin, mais simple fondeur d'acier, le contre-maître c'est Friedrich Ivanovytsch et c'est un contre-maître qui vaut son pesant d'or,

un contre-maître d'élite, je l'ai cherché pendant toute une année; des spécialistes comme lui ne naissent pas souvent. C'est un contre-maître de la vieille école allemande, il a peut-être travaillé avec Siemens, or c'est d'après les dessins techniques de celui-ci que Martin a fabriqué son premier four.

Mon Friedrich Ivanovytsch est un contre-maître délicat et c'est aussi un homme délicat, quand il vaque près de son four, eh bien, il semble que c'est un médecin, un médecin tout petit, tout blanc, à lunettes de fer, le four paraît ne pas l'intéresser, il va d'hôpital en hôpital, d'une opération délicate à une autre non moins délicate. Il s'est arrêté devant le four Martin, les portes de chargement rayonnent une chaleur insupportable, une chaleur de mille cent cinquante degrés, le vieux médecin s'est arrêté près des portes derrière lesquelles couve l'enfer même. Et il semble tout étonné que des hommes vivent dans une chaleur pareille et il semble effrayé d'entendre tout ce vacarme autour de lui, on fait rouler les wagonnets avec les augets de chargement, l'enfourneuse pivote, l'estacade de fer bourdonne sous les pieds, un ouvrier, après avoir abaissé des lunettes spéciales sur ses yeux, regarde dans le four.

Friedrich Ivanovytsch semble ne pas vouloir entendre toute cette symphonie, cependant un maître de l'acier comme lui vous n'en avez certainement pas vu, moi-même je ne me suis pas encore habitué à lui, moi, Tchoubenko, fondeur d'acier, j'ai même parfois peur de lui, car il faut les vénérer, les spécialistes de sa trempe et pourtant je ne suis pas d'hier dans la sidérurgie, j'en ai vu des contre-maîtres, et puis jè peux vous fabriquer n'importe quelle nuance d'acier. J'ai même fabriqué de l'acier au chrome-tungstène,

cet acier rapide et capricieux, mais à côté d'un Friedrich Ivanovytch je me tiens coi et je l'en vie, bien que ce ne soit pas une attitude seyant à un membre du Parti.

Je vous dis tout cela, camarades, à notre meeting, ici, dans la fonderie, maintenant que vous avez vu la première coulée d'acier de toute notre république, en tous cas la première du Donbass, ça je vous le garantis. Vous nous avez vus verser l'acier dans les moules, il était chaud à point et coulait sans peine, il a la qualité exigée par le client et nous n'avons qu'un seul client, la Révolution.

Un acier pour les constructions métalliques et les ponts, contenant entre 0,010 et 0,015 pour cent de carbone, de 0,3 à 0,6 pour cent de manganèse, le moins possible de soufre et de phosphore, enfin il a tout dans la limite des normes. Le client construira des ponts, il y a actuellement trop peu de ponts dans la république et il faut relier le village et la ville, l'usine et la terre, toutes les nations et tous les peuples, le régime tsariste avait peur des ponts, les interventionnistes ont détruit ceux qui existaient, nous en construirons de nouveaux et c'est à ces fins que nous avons coulé notre premier acier.

Friedrich Ivanovytch prépare le four pour la deuxième coulée, on l'inspecte, il se peut qu'il y ait des endroits érodés dans la sole et alors il faut les recharger, ou que l'autel ait un peu brûlé, ou encore que des scories soient restées, il faut réchauffer le four, amener les augets avec le calcaire, la fonte et le laitier, en un mot, il faut tout préparer afin que dans quelques heures on puisse verser à nouveau dans les moules quarante tonnes de bel acier brûlant et révolutionnaire.

Et ainsi, tout doucement, équipe après équipe, fonte après fonte, nous mettrons en marche tous les fours Martin de la république ; fabrique ton acier, république, produits-en de toutes les nuances, qu'il y en ait pour les araires et pour les armes, pour les machines et pour les rails, nous mettrons en action tous les fours Martin, nous en bâtirons de nouveaux, notre Lénine est malade, camarades, il faut des fours Martin, il faut de l'électricité, il nous faut mettre l'industrie en mouvement.

A l'occasion de cette première fonte de l'acier après les combats du front, je veux vous faire part de mes souvenirs et je vous dirai comment, parmi l'avant-garde de la classe ouvrière, j'ai obtenu le droit de fondre l'acier non pas dans un four capitaliste mais dans le nôtre, le four de la classe ouvrière, conquis et acquis par le travail. Je ne vous prendrai pas beaucoup de temps, je n'aime pas les soirées de souvenirs et, pour commencer, adressons-nous à nous-mêmes, ici, dans la fonderie, quelques paroles chaleureuses, simples et sans façon, mais empreintes de bonté et bien pesées, et après cela nous serrons nos dents d'obstination et nous irons travailler, nous peinerons un an, deux, et peut-être même dix, jusqu'à ce que nous sortions des ténèbres et que nous en fassions sortir les autres, nous n'avons qu'une vie, mais que diable, comme elle est douce et douloureuse !

Je fabrique l'acier depuis ma tendre enfance, camarades, je le fabrique sans cesse, j'ai été manoeuvre, puis affineur et mouleur, j'ai acquis par mon travail chez le propriétaire capitaliste le droit d'être aciériste, on m'avait promis de faire de moi un contre-mâitre. Chez nous la nature est privée de forêts, il n'y a que la steppe, une steppe infinie et des mines, dans les étangs il

y a plus de mazout que d'eau, mais vous connaissez aussi bien que moi notre nature du Donbass, la steppe méridionale d'Ukraine.

Je venais alors d'avoir trente ans, c'était encore avant la guerre, un an avant la première guerre mondiale, dix ans se sont écoulés depuis et le colonel Tchoubenko est revenu à son four pour fabriquer de l'acier. Donc, je venais d'avoir trente ans et j'allais sur ma trente-et-unième année, je fabriquais l'acier et quand je pense au bon métal que je fabriquais alors pour le capitaliste, j'en ai encore maintenant le cœur retourné, la nature, comme je le disais, ne nous a pas donné de forêts, notre Donbass est enfumé et immense, le soleil brûle impitoyablement, j'étais la proie de la chaleur rayonnant par les portes de chargement.

J'étais un garçon solide et peu commode, je me demandais pourquoi les uns vivaient une vie dure et d'autres se la coulaient douce ? A cette époque je ne m'occupais pas de révolution, cependant je n'étais pas non plus un ignorant complet, je lisais toutes sortes de livres, par exemple, Tchernychevski, le Manifeste Communiste, Tolstoï, et aussi, je l'avoue, Bakounine, je m'intéressais à la « Volonté populaire » et aux Décembristes, j'aimais Chevtchenko, Grétsko Osnovianenko — « Fais bien et ce sera bien » ou bien « Une fameuse gaillarde » ou encore « Le panicaut », je vous le répète, je n'étais pas d'une ignorance crasse. Je fréquentais les réunions clandestines du Premier Mai¹, je fuyais devant les cosaques, j'ai goûté au fouet, j'aimais lire les tracts clandestins et les passer à d'autres, mais voilà, je n'ai pas fait de prison, aussi n'étais-je pas un vrai révolutionnaire, parce qu'enfin quel

¹ Avant la Révolution d'Octobre. (N. d. T.).

révolutionnaire êtes-vous, si vous n'avez pas été en prison ?

Voilà comment s'est passée ma jeunesse, j'ai perdu mes parents depuis mon tout jeune âge, mon père, la fonte l'a ébouillanté et il est mort deux jours après, ma mère avait les poumons malades depuis son travail à l'usine chimique, c'est donc orphelin que j'ai fondu l'acier, le dimanche, je m'occupais de mes pigeons et j'en avais de toutes les espèces. Mais une fois, près de l'étang, ce n'est pas en vain que je le mentionne une deuxième fois, cet étang, j'ai rencontré un camarade et j'ai senti en moi bouillonner avec force la conscience révolutionnaire et j'ai commencé à bouillir avec des bulles rouges comme disent les ouvriers du four Martin quand le carbone se volatilise de la fonte. Je me suis senti animé d'un tel élan révolutionnaire que j'aurais accepté n'importe quelle expropriation ou bien j'aurais tiré sur un ministre et même sur le tsar Nicolas le Sanglant en personne.

Vous me direz que les révolutionnaires ne se font pas de cette manière, mais permettez-moi de vous dire que cette fois-ci j'ai rencontré près de l'étang ma future femme et camarade en la personne d'une jeune fille brune à la taille élancée, la fille d'un employé de l'usine, déportée chez son père aux fins fonds du Donbass, après un an de prison, accusée d'appartenir à une organisation révolutionnaire.

Fabriquer l'acier c'est une chose délicate, difficile et compliquée, pour obtenir le métal de la nuance nécessaire, on ne peut pas le goûter, le tâter du doigt et il peut être acide et fragile, il peut s'effriter sous un coup de marteau ou devenir cassant si on le maintient trop longtemps dans le four.

- Il faut qu'il y ait la juste quantité de carbone, il faut désoxyder l'acier acide avec du ferromanganèse ou de la silice ou bien même avec de l'aluminium, je le répète : l'acier est une chose très délicate, mais je l'avoue qu'avec les jeunes filles il faut être encore meilleur fondeur d'acier et métallo.

Il faut reconnaître au jugé la quantité de soufre et d'oxyde de fer qui se trouve dans la jeune fille, et puis il faut la désoxyder, y ajouter peut-être des additions spéciales pour qu'elle ne se rouille pas dans l'eau de la vie et ne se couvre pas de battitures si on la chauffe à une température de mille degrés. Il faut qu'elle soit elle-même un aimant et qu'elle ne se laisse pas attirer par d'autres aimants. Et ensuite il faut verser le métal fondu dans un moule pour en obtenir toute la beauté, la douceur, la force et la splendeur que doit posséder la femme de chaque fondeur d'acier de la classe ouvrière.

J'aime les hommes acharnés et opiniâtres, j'aime qu'ils ne soient pas indifférents, qu'ils voient les choses de haut, j'aime les hommes de cette trempe-là, ils sont mon soutien en ce monde, je les ai toujours cherchés et admirés, ils brûlent d'une longue flamme transparente, chauffant à blanc tous ceux qui les environnent, un bon ouvrier veille à leur flamme, le gaz y brûle et se consume sans suie.

J'ai toujours envié ces gens-là, mais nous en avons peu et il en faudrait davantage, j'avais une femme mais je ne l'ai plus, nous avons Adamenko et nous ne l'avons plus. Nos poings se serrent et nous avons envie de chanter et de crier à pleine gorge, naissez donc, hommes, beaux et acharnés, mettez-vous dans nos rangs pour lutter et vaincre, lutter et édifier les merveilles ineffables du socialisme !

Il n'y a pas longtemps, lorsque j'étais chef de l'administration municipale, le Parti m'a transféré ici pour être directeur, car je suis fondateur d'acier, j'ai découvert Friedrich Ivanovitch et depuis nous fabriquons tout doucement le métal donc, il n'y a pas longtemps j'ai ordonné de tailler un monument dans le roc. J'avais un Italien, spécialiste en travaux d'art, il m'a fait une vraie merveille dans la pierre, vous pouvez la voir vous-même au cimetière municipal des héros de la révolution.

Le monument à Adamenko s'élève au-dessus de l'eau, sur sa tombe glorieuse, un aigle de pierre frappe de son bec les fers de granit, la biographie du héros y est gravée en lettres d'or. Il y a la steppe du Donbass tout autour, la chaleur, le bruit, l'étang couvert de taches de pétrole auprès duquel j'ai rencontré ma fiancée, elle est devenue ma femme et nous avons passé ensemble quelques douces années.

Une fille nous est née, nous avons connu les méfaits de la guerre impérialiste, accueilli la révolution, les Allemands sont venus au Donbass, nous avons alors décidé de faire la grève, nous avons arrêté l'usine et j'ai commencé à former un détachement révolutionnaire de mineurs. Plus tard, il est devenu régiment et même brigade, mais assez parlé de cela, jetons un coup d'œil au passé, à ce passé récent et glorieux et écoutez le simple récit du fondateur d'acier Tchoubenko.

Il y avait beaucoup de partis, autant de partis que de rues, notre vie, c'était la vie du Donbass de mil neuf cent dix-huit. En ce temps-là nous étions sujets d'un nouvel Etat, Ukrainiens de Son Excellence monsieur l'hetman.

La nature du Donbass n'est pas gaie, l'Etat de l'hetman se cabrait, nous rêvions déjà à notre république houillère du Donbass. L'hetman fai-

sait frapper son argent et nous en ressentions de la jalousie, et juste à cette époque je suis entré en relations avec un ajusteur de Lougansk, nous avons bu un coup, fumé une cigarette, je me suis mis à former le détachement de partisans qui portait le nom de « Tout le pouvoir aux Soviets ». En ce temps-là j'avais l'air beaucoup plus terrible, je n'avais pas encore les dents en or que vous voyez, sur ma tête je portais un bonnet noir à poil comme les Tcherkesses de l'ancien régime, j'avais un regard sévère et une voix forte.

Je prenais dans mon détachement des bolcheviks et des sans-partis, de bonne race de mineurs ou des ouvriers émérites des hauts fourneaux, je les voulais mordants et opiniâtres, qu'ils bouillonnent mais ne débordent pas, qu'ils aient en eux un pour cent de carbone et pas plus, en un mot, que l'échantillon indique un acier de bon aloi. Je prenais aussi des hommes pareils à l'aluminium pour lier les gaz dans le métal afin que l'acier ne bouillonne pas dans la poche. J'en prenais de tous les ateliers de l'usine, je les choisissais homme après homme — téméraires, acariâtres, rudes, prolétaires inséparables du grand Donbass, je formais un détachement de partisans pour lutter contre les Allemands. J'en rassemblai une vingtaine et tous devinrent des bolcheviks, des membres du Parti du plus haut aloi, ils connaissaient Lénine et Marx, voulaient le socialisme et n'avaient que faire des théories.

Lorsqu'il nous a fallu épurer les rangs de notre cellule du Parti conformément à la résolution prise, nous avons établi nos propres critères, nos propres minima : l'homme qui affrontait seul une mitrailleuse ou fonçait seul sur cinq vrais fusils ou encore dispersait un état-major avec une grenade, celui-là était un vrai bolchevik,

il méritait la gratitude des prolétaires ainsi que la carte du Parti avec tous les cachets conformes.

Il nous arrivait de nous battre dur et ensuite nous devons nous disperser à tous les vents quand les renforts allemands arrivaient, nous avons parcouru tout le Donbass, nous poussions jusqu'au nord, nous franchissions les frontières soviétiques, nous recevions quelques armes, quelques conseils, un peu de haine consciente, et nous revenions dans nos contrées, suivant en cachette des sentiers diaboliques.

Nous nous tenions cachés jusqu'à une nouvelle action, et c'est alors que j'ai reçu un jour la directive de la troïka clandestine de mitrailler un train militaire, de le harceler un peu et de prendre des armes par la même occasion. « L'atamane Adamenko avec la paysannerie la plus pauvre te secondera, camarade Tchoubenko, m'avait-on dit, les ordres sont les suivants : ne pas fusiller les prisonniers mais envoyer les officiers au poteau, un point c'est tout, et informer ensuite de l'accomplissement de la mission ».

Je me suis mis à attendre ce jour et à me demander comment était Adamenko, si l'on pouvait compter sur lui lors des combats et si ses paysans ne se mettraient pas à marauder. Après avoir tout pris en considération et bien médité, j'ai décidé d'accomplir la directive de la troïka, mais j'ai devancé ma montre de quelque cinq verstes, j'ai accompli la mission tout seul avec ma compagnie du Donbass et, excité après le combat, je me suis couché dans l'herbe pour me reposer et attendre Adamenko. Vous savez vous-même, on se bat cinq minutes, mais on s'affaire toute la journée, et après ça, on est rompu, à peine vivant, les nuages se poursuivent dans le ciel, la nature embaume, les chevaux broutent

l'herbe et ce n'est que plus tard que j'ai appris que j'avais attrapé une pneumonie.

Adamenko a été très exact. Il est venu avec ses paysans, tous sur le pied de guerre, ses chevaux étaient bien nourris et ses hommes, bien préparés, la jument qu'il montait flambait de sa robe d'or, où la cachait-il, cette beauté ? Je le lui ai demandé et il m'a répondu qu'il la peignait en kaki, et tous se sont mis à rire, toute la prairie était pleine de ce rire, je me suis levé pour rire aussi et j'ai senti un point de côté, mes poumons semblaient grincer sous mes côtes et je n'ai pas pu rire.

Adamenko est descendu de sa jument, il était haut comme un cubilot, je me demande comment il trouvait des vêtements à sa taille, ce gars-là, il est venu à moi, m'a écouté tousser, m'a couché par terre et a commencé à me faire un massage. Je ne sais pas le massage que c'était, mais mes côtes craquaient comme des allumettes sous les mains d'Adamenko, il a failli m'étouffer avec ce traitement et, après, il m'a avoué que sa spécialité c'était la médecine et qu'à l'armée il avait été aide-médecin vétérinaire.

Je l'ai aimé du premier coup d'œil, cet Adamenko, il avait l'étoffe d'un héros partisan, je lui ai laissé le commandement de mes mineurs et j'ai commencé à faire ma pneumonie. On me donnait toutes sortes de poudres, de pilules, rien n'y faisait, la maladie s'était profondément ancrée dans ma poitrine et, au surplus, je devais me cacher et monter à cheval, les poumons malades. Adamenko disait qu'il n'était pas donné à tout le monde de supporter cela, et nous avons décidé tous deux de recourir à des remèdes radicaux ; nous avons trouvé à ces fins un village où pas un Allemand ne se montrait, on m'a fait coucher sur un tas de foin étalé sur un poêle russe chaud

et toute la semaine on a chauffé le four et on a arrosé le foin d'eau.

Il y régnait une température du tonnerre, la vapeur me pénétrait de part en part, j'ai perdu tant de sang que je me suis senti mieux, j'ai décidé de ne pas mourir et j'ai offert mon pistolet à Adamenko. Nous avons résolu de fusionner nos deux détachements, nous ne savions seulement pas comment résoudre les affaires du Parti, parce que tous les membres de mon détachement appartenaient au Parti et ceux d'Adamenko, pas tout à fait.

Ses hommes ne savaient pas en quoi se différenciait de l'extérieur un membre du Parti et Adamenko m'a avoué qu'ils voulaient se faire tatouer une étoile sur le front pour que ce ne soit pas des blagues, mais une vraie lutte pour la liberté et pour que chacun pût les reconnaître de loin. Plus tard, les hommes d'Adamenko se sont fait tatouer la poitrine, chacun y avait une étoile et c'était là leur carte du Parti fabriquée par eux-mêmes. Nous nous demandions si les organes du Parti verraient d'un bon œil cette nouvelle forme de cartes et nous avons décidé qu'elles seraient provisoires, car on ne pouvait pas y inscrire les cotisations, et que les gars seraient passés au peigne fin et considérés alors comme membre du Parti jouissant de tous les droits.

Figurez-vous un peu le tableau : Tchoubenko, couché sur le four, se démène comme un beau diable et crache des morceaux de sang noir, le foin humide grésille sous lui sur les briques brûlantes, la vapeur, dense, à ne pas pouvoir respirer, s'étale dans la pièce, Adamenko, tout triste, est assis devant la table, ses hommes défilent devant lui, chacun a une étoile sur la poitrine, ils sont tous des fanatiques du socialisme, parmi eux il n'y aura pas de transfuges parce qu'il

leur sera impossible de cacher cette carte du Parti, on les enterrera avec elle.

Ma tête me tourne, je gémis sur le four comme un bœuf, je lutte pour ma vie contre la nature aveugle, je vois la rue, les arbres et la steppe lointaine par la fenêtre minuscule, dans mes yeux la route infinie se perd à l'horizon brumeux. Je voudrais bien voir ce socialisme, je voudrais survivre jusqu'à son commencement, je me mets à geindre encore plus fort et je déchire ma poitrine.

Adamenko me couche sur le dos et me tient, je délire, par la petite fenêtre on voit le jour et les hommes, puis la fenêtre devient sombre et il fait nuit dehors, la planète me porte à travers les jours et les nuits, toute la maison en tremble.

Voici qu'on me porte sur une civière, par la fenêtre je vois flamber la petite église du village, les cloches tombent une à une des clochers brûlés, la grosse cloche se décroche, carillonne et bourdonne, une plus petite s'affaisse après elle avec un tintement désespéré, les petites cloches se répandent l'une après l'autre.

Je me réveille et j'écoute, Adamenko rit aux éclats dans la pièce et j'apprends que c'est là son travail antireligieux. A la réunion, il a persuadé les paroissiens de cacher chez eux tous les biens de l'église, parce que les Allemands pouvaient les réquisitionner, ou bien une bande de maraudeurs pouvaient fracturer l'église et rafler tout l'or et allez après ça prier Dieu à la porte du pope ! Eh bien, les gens ont pris tout ce qu'ils pouvaient et ils ont laissé non pas une église, mais une parodie d'église, les paroissiens avaient tout pris, même les bannières, et il y en a eu des discussions au village, chacun voulait avoir un ciboire ou quelque chose d'autre en or, en un mot, l'affaire s'est terminée par l'incendie de

l'église pour effacer le péché général, pour blanchir le village entier.

Adamenko riait aux éclats dans la pièce et j'étais à peine revenu à moi que nous subissions déjà les conséquences du stratagème d'Adamenko, le diable semblait avoir pris possession de son esprit, un diable téméraire, à la langue bien affilée et de la plus haute volée.

Je fabrique l'acier et Adamenko ne me sort pas de la tête ; vous me direz que ce sont des épisodes peu importants de la vie de partisans, mais il y avait les Allemands tout autour, les hommes de l'hetman, il y avait les ennemis de notre classe et nous leur tenions tête, nous luttions en vrais partisans, jusqu'à la dernière cartouche. Notre vie, nous la portions sur nos bras levés bien haut et il est très pénible de survivre ainsi, bien peu d'entre nous en ont réchappé.

Nous combattions par tous les moyens et je vais vous raconter un épisode, celui de l'incursion des femmes, une invention d'Adamenko.

Dans un village de la steppe il y avait une foire, la poussière s'élevait aux quatre coins de la place et sur les larges routes de la steppe, les tatchankas cliquetaient, les fourgons des colonistes allemands grinçaient, les charrettes du pays tintaient de leurs roues en acier. On entendait toutes sortes de tons, toutes sortes de sons, chaque propriétaire reconnaît entre mille sa voiture par le bruit qu'elle fait, c'est ainsi que nous reconnaissons avec vous les sirènes de nos usines, c'est ainsi que les mécaniciens reconnaissent les sifflets de leur locomotive parmi tous les autres. Mais dans l'immensité de la steppe de Tauride, plate comme une planche régnait un silence impressionnant.

Les roues en acier tintaient de tous les tons sur leurs essieux, le bétail meuglait et bêlait à

tous les coins de la foire, les hommes s'interpe-
laient. Les Allemands et leurs interprètes se pro-
menaient entre les charrettes, achetaient des bê-
tes avec l'argent que l'hetman fabriquait. Un
orchestre allemand jouait des marches et des
chansons teutones, sur le pacage un bataillon
d'Allemands casqués et lourdement équipés faisait
l'exercice, leur commandant obèse caracolait sur
son cheval, le ciel était comme une mer noire au-
dessus de la tête.

Des fourgons attardés apparurent à l'horizon,
ils venaient de quatre coins de la steppe, chargés
de grosses femmes et de jeunes filles, des fichus
rouges moldaves flambaient au soleil, les four-
gons arrivèrent sur la place de la foire, les fem-
mes sautèrent des voitures et s'enveloppèrent dans
leur fichu. Adamenko était très haut de taille
mais sa jupe avait la longueur voulue et sa blouse
brodée couvrait librement ses larges épaules, les
vêtements devaient appartenir à une jeune fille
digne de lui !

L'équipe de femmes flânaient dans la foule,
les paysans se moquaient d'elles et nous, après
avoir installé les mitrailleuses aux points straté-
giques et placé nos meilleurs tireurs dans les jar-
dins, nous avons attaqué de partout avec une
telle violence que, peu de temps après, les Alle-
mands se rendaient à notre grâce.

Il avait fallu lutter dur, là nous n'avions pas
affaire aux hommes de l'hetman qui pouvaient
déguerpir au seul bruit d'un coup de fusil. Les
Allemands se battaient selon toutes les règles, au
début ils se sentaient tout gênés d'avoir à dé-
camper devant les jupons de femme, et nous les
fauchions avec nos mitrailleuses ; c'était une tac-
tique partisane que d'approcher à petite distance,
travestis en femmes, d'agir soudainement et de
ne pas donner la possibilité de se déployer pour

le combat. Certains avaient perdu leurs jupes mais Adamenko avait fait tout le combat, vêtu en jeune fille, il avait des quantités de colliers, de verroterie et de corail, des chaînettes ornées de ducats autour de son cou et il n'a pas rompu un seul de ses colliers et n'a pas perdu un seul ducat. Tout cela appartenait à sa fiancée qui lui avait remis ses habits de fête pour aller à la victoire ou peut-être à la mort.

Je vais vous raconter aussi le deuxième combat selon la tactique d'Adamenko lorsque tous deux nous avons déclaré la terreur rouge aux hommes de l'hetman. A l'époque nous étions restés seuls, nos proches étaient morts à cause de nous — la fiancée d'Adamenko et ma femme. Il s'est trouvé un traître parmi nous qui les a dénoncées aux hommes de l'hetman et j'ai volé avec mon détachement jusqu'ici dans notre Donbass, oubliant tout danger, je me dépêchais à leur secours, la nuit, un terrible orage éclata dans la steppe, la lune sautait de nuage en nuage dans le ciel, des éclairs aveuglants sillonnaient le ciel.

J'avais envie de sauter de mon cheval et de courir encore plus vite, mais je suis arrivé trop tard, j'ai trouvé ma femme fusillée près de l'étang tout tacheté de pétrole et la maison, dévastée et mise à sac. Ma fillette s'était enfuie et la steppe l'avait engloutie. Je me suis assis sur le plancher de ma chambre, je suis resté ainsi jusqu'au matin et j'ai compris que je ne ferai grâce à personne, j'ai maudi l'Ukraine de l'hetman, je suis monté en selle et je n'en suis plus redescendu avant que cet Etat n'ait été anéanti avec ses gardiens, les Allemands.

Le traître qui avait dénoncé nos femmes sentait bien l'approche de sa mort prochaine. Il l'attendait comme on attend quelqu'un de très cher,

nous lui avons fait endurer toutes les douleurs d'une vie humaine et son corps a connu toutes les souffrances possibles ; après cela a eu lieu la deuxième bataille selon un stratagème d'Adamenko et là nous nous sommes battus, nous leur avons rendu la monnaie de leur pièce, nous leur avons fait rembourser leurs dettes et, rien qu'avec le pourcentage de ce sang, on aurait pu noyer l'hetman avec tout son nœud de vipères.

Il se trouve peut-être parmi vous des hommes qui ont fait la guerre de partisans ou bien qui ont servi dans la Garde Rouge ou des hommes qui ont pris dans leurs mains le pouvoir chez eux, eh bien, ceux-là connaissent l'état d'esprit qui régnait alors. Nous pensions que le centre de la révolution n'était nulle part ailleurs que chez nous, que le monde entier avait ses regards fixés sur nous et attendait de nous des faits inconcevables même dans un conte de fée, par exemple, un héroïsme sans bornes, un acharnement révolutionnaire extrême. Nous croyions que tous les prolétaires du monde suivraient nos traces, aussi n'épargnions-nous rien au monde, la planète rouge du socialisme se levait devant nous, ses projecteurs tombaient sur nous, nous marchions, talonnant notre but.

Aucun de nous ne possédait plus d'un pantalon et d'une capote déchirée. Là où nous passions, la république des Soviets naissait, nous étions très peu nombreux et parfois les cartouches faisaient long feu, mais la république du Donbass tenait bon, elle avait la beauté fraîche d'un enfant. Nous avons traversé des années bien dures et comme il est agréable maintenant de fabriquer un bel acier et de se souvenir de nos combattants, mais à l'époque nous n'avions même pas le temps de nous laver et nous avons décidé avec Adamenko d'anéantir jusqu'au dernier homme tout l'escadron

de la garde de l'hetman dans un village du Donbass, de régler son compte à l'hetman, chef de l'Etat de la garde blanche pour venger notre malheur inconsolable et riposter comme il faut à la terreur blanche.

Et nous l'avons pris de court, l'escadron de brigands du régiment portant le nom de Son Altesse l'hetman Skoropadski. Nous les filions depuis longtemps et l'herbe ne bruissait pas sous nos pieds, nous étions trop peu nombreux pour le combat ou l'embuscade, nous marchions toute la journée et, la nuit, nous contemplions les étoiles et étouffions de haine. Adamenko attendait une occasion propice, car pas tous les moments sont favorables au combat.

Prenez le métal, par exemple, vous savez qu'on ne peut pas le faire sortir du four Martin n'importe quand, mais la poche doit être à sa place et les moules doivent être prêts, car l'essentiel, c'est que l'acier soit fabriqué. Faire aller les hommes au combat est une chose très importante et quand vous leur donnez le signal de commencer la bataille, vous êtes tout surexcité et les pensées traversent par milliers votre cerveau.

La chance nous a enfin souri dans un village moldave ; il y avait là-bas une grande école, les hommes de l'hetman s'y étaient installés pour dormir et cela nous arrangeait fort bien. La nuit, nous leur avons organisé des distractions et pas un n'en est sorti vivant, nous avons anéanti les sentinelles sans bruit, nous avons barricadé les portes et nous avons commencé à lancer des bouchons de paille enflammée par les fenêtres, nous voyions du dehors les hommes se relever du plancher en vitesse et nous leur faisons passer le goût du pain avec nos fusils. On ne peut pas rester longtemps couché sur le plancher quand des bouchons de paille en flammes vous tombent sur

la tête, nous aurions fini plus rapidement si nous avions eu des grenades.

C'est ainsi que s'est passé le deuxième combat d'après la tactique d'Adamenko ; quant aux combats ordinaires, nous en avons eu beaucoup ; le troisième stratagème d'Adamenko a été le dernier mais toute une année s'est passée avant d'y arriver, pendant ce temps l'Allemagne a commencé la révolution et nos têtes ignorantes ont commencé à y voir clair. Toute l'Europe flambait sous les orages révolutionnaires, j'ai laissé Adamenko commander le détachement à ma place et celui-ci est entré dans les rangs de l'Armée Rouge, quant à moi, je suis parti pour la belle ville d'Odessa où m'appelaient mes camarades de la clandestinité, pour combattre les occupants étrangers et les requins impérialistes.

L'année mil neuf cent dix-neuf venait de commencer, le port était encombré de bateaux militaires, toute la ville était divisée en zones, il y avait la zone étrangère, celle de la garde blanche de Grychyne-Almazov, puis celle des unités de Pétloura qui fourraient leur nez partout et les légions polonaises qui se faisaient passer pour des Français. Les unités d'officiers blancs se battaient contre les unités ukrainiennes, chaque zone avait son service secret, tous les services secrets ne nous oubliaient pas un instant, la vie était révolutionnaire et pleine d'animation, nous marchions tous sur un fil au-dessus de la mort. J'ai encore oublié de vous dire qu'il y avait à Odessa Michka le Japonais avec son armée d'apaches, quelques milliers de forbans armés, cela les arrangeait fort de jouer aux révolutionnaires, ils se laissaient aller à des excès formidables dans les rues d'Odessa et c'est nous, les bolcheviks, qui devons payer pour ces excès,

car tout ce qui se passait dans la ville était mis sur notre compte.

Les services secrets suaient sang et eau en nous recherchant, et c'est dans un pétrin pareil que se déroulait notre vie de Parti à Odessa à cette époque, mais nous n'abandonnions pas notre cause, un collège d'étrangers s'était formé chez nous, une imprimerie clandestine fonctionnait chez un pêcheur, le père de mon ami Polovets. Nous avons trouvé le moyen d'entrer en contact avec les bateaux de guerre français, vous avez entendu parler dans les journaux de la révolte du croiseur, en un mot, nous avons fait un bon morceau de travail, ce n'est pas à moi de m'en vanter et à vous de l'ignorer. Bien des copains de la clandestinité ont péri et moi, j'ai eu la chance de m'en tirer, encore que je ne me sois pas caché et que je n'aie pas joué au fanfaron, l'essentiel dans la clandestinité c'est la discipline et l'endurance, là-bas votre vie appartient à tous et vous devez risquer ni plus ni moins que le comité ne vous le permet.

Je suis resté vivant et je suis revenu dans mon détachement parce que l'horizon s'est brusquement assombri et des nuages noirs sont apparus sur les côtes soviétiques ou, pour être plus clair, parce que les armées de Dénikine avaient commencé l'offensive sur Moscou. Nos détachements de l'Armée Rouge ont marché vers le nord, la bourgeoisie dans les villes, toute à sa joie, a failli briser les cloches qui sonnaient pour les offices, l'heure était propice et nous savions qu'il n'y aurait pas de grâce, que les généraux retransformeraient toute la Russie en prison tsariste.

J'ai retrouvé mon Adamenko au front, il commandait un régiment rouge et il n'avait pas deux soldats vêtus pareillement dans son régiment. Notre rencontre ne fut pas gaie, nous avons

longtemps pensé à ce que nous devions faire et ensuite nous avons demandé conseil là où il fallait, nous avons choisi dans le régiment les hommes du Donbass qui nous étaient nécessaires et nous nous sommes rendus avec Adamenko sur les arrières de Dénikine, dans notre Donbass enfumé et si cher, dans ses ravins et ses steppes, et nous avons bien travaillé là-bas !

Que de charbon nous avons empêché de donner aux locomotives de Dénikine ! Nous n'avons pas permis aux usines de réparer les machines et les armes, nous avons fait la guerre de partisan avec tout le Donbass et chaque cité ouvrière nous nourrissait, chaque usine nous cachait, chaque mine nous connaissait. Le soleil du Donbass nous chauffait, il y avait eu beaucoup de combats et on nous dressait toutes sortes d'embuscades, on nous guettait dans tous les coins, mais finalement ils ont été obligés de retirer le régiment d'officiers de Drozdov du front et de le diriger contre nous et c'est là que s'est passée la troisième bataille d'après la tactique d'Adamenko.

Quand il se trouve des gars au sang chaud qui ont envie d'écrire toutes sortes de récits sur notre guerre civile, ils laissent courir leurs plumes et leurs crayons à bride abattue, ils nous montrent, dévêtus et déchaussés, poursuivre les troupes ennemies, obligeant les régiments d'officiers à jeter leurs armes et à nous demander pardon seulement parce que tel est le bon plaisir du jeune écrivain. Et nous qui avons été dans le bain, cela nous afflige le cœur, nous avons envie de protester, nous sommes vexés parce qu'il n'y a nulle gloire à vaincre des ennemis de cette espèce. La chance ne nous tombait pas du ciel, nous la mettions de notre côté avec peine et difficulté, et les régiments d'officiers en proie au désespoir se battaient pour de bon, sans épargner

leur sang. Et le mérite de nos soldats est d'autant plus grand qu'ils ont combattu un ennemi aussi acharné et qu'ils ont remporté la victoire sur une telle force.

Les effectifs du régiment d'officiers de Drozdov étaient entièrement complétés ; les colonels étaient là-bas sergents de section, les capitaines et les lieutenants se battaient comme de simples soldats, et ils étaient commandés par un sous-lieutenant cosaque du Don qui, en un an, était devenu général. Si ce régiment avait été dirigé contre nous c'est parce qu'ils en avaient assez de nous et bien qu'il ne fût pas facile de lutter contre un tel adversaire, nous étions heureux de voir qu'on avait remarqué nos capacités et que la fine fleur de la force ennemie se mesurait avec nous.

Nous avons passé deux nuits avec Adamenko dans une mine de sel gemme, nous conférions, nous discussions, nous calculions, Adamenko avait un esprit perçant, le plan de cette bataille a entièrement germé dans sa tête, je ne faisais que le corriger et le convertir en directives concrètes. Pendant ce temps, le régiment de Drozdov faisait la reconnaissance du pays, toute la racaille locale venait chez eux, les renseignements affluaient de partout, et nos gens allaient aussi chez eux avec des données destinées à brouiller leurs cartes.

Le travail battait son plein dans leur état-major, ils ont même essayé de faire des avances aux ouvriers, ce n'était pas cette sorte d'officiers qui s'adonnaient à la boisson sur les arrières et faisaient du marché noir, causant des préjudices à leur front, c'était un régiment de combat composé de fanatiques de la monarchie, de défenseurs enragés du capitalisme et de la grande Russie. Ils buvaient mais de sorte que personne ne les

vît, ils anéantissaient nos camarades en cachette et sans bruit, ils se faisaient passer pour des moutons mais c'étaient des loups et ils savaient à leur manière servir leur classe abjecte. Nous nous sommes trouvés face à face avec ce régiment d'officiers de Drozdov et c'était pour nous, il faut bien l'avouer, une mission très importante.

Vous connaissez bien les steppes du Donbass et ses ravins, une rivière coule parfois entre des berges basses, couvertes de roseaux et de laiche, on y voit les géants de la métallurgie, des hauts fourneaux et des fours à coke y fument, des terrils se dressent près des mines comme des monuments au dur travail humain sous terre. Dans toute cette exigüité nous devons trouver la vallée nécessaire où coulerait une rivière et où il y aurait des joncheraies et de hautes herbes, il nous fallait amener par diverses astuces les soldats de Dénikine à un endroit pareil et les placer devant ce que nous avions tramé.

Cela n'était réalisable que par des partisans, une unité régulière n'en serait sans doute pas venue à bout, nous avons divisé notre détachement en deux parties, nous nous sommes rendus aux endroits fixés et nous avons commencé à faire du tapage. Le régiment de Drozdov s'est divisé lui aussi en deux parties et une bataille de trois jours s'est engagée suivant la tactique partisane. Il est vrai qu'il est facile d'élaborer un plan mais bien difficile de l'accomplir et que traverser un ruisseau glacé avec de l'eau jusqu'au cou et sur des cailloux pointus rappelle un peu les difficultés que doit surmonter un commandant pendant l'exécution d'un plan.

Nous étions avec Adamenko chacun à la tête d'un des deux détachements, nous devons nous rencontrer à l'heure H, à l'endroit convenu ; trois jours durant nous avons battu en retraite en

combattant et veillé à ce que le recul se fît là où nous avions convenu et non pas là où l'ennemi nous forçait à aller. Notre plan était par trop hardi et il aurait avorté en d'autres circonstances.

Adamenko et moi, nous nous rapprochions de plus en plus, les deux détachements de Drozdov nous suivaient chacun de leur côté, nos effectifs diminuaient sans cesse, nous laissions partir nos hommes, vous verrez pourquoi. L'histoire se raconte vite mais l'action se déroule plus lentement et, voici que par une belle fin d'après-midi, Adamenko et moi nous nous sommes retrouvés avec à peine une poignée d'hommes de nos détachements en un endroit qui n'était cependant pas celui que nous avions choisi, mais où l'on pouvait tout de même réaliser notre plan. Il y avait là une petite vallée, une rivière et des roseaux et vous comprenez que les détachements ennemis venaient de deux côtés opposés et que nous n'étions qu'une poignée d'hommes entre eux. Nous avons laissé quelques volontaires à une mort certaine et nous-mêmes nous nous sommes faufiletés à travers les roseaux et sommes sortis à temps de la souricière, nous avons retrouvé nos gars et le renfort venu des mines les plus proches, deux kilomètres environ plus loin, et nous avons commencé à attendre les résultats.

Les unités ennemies se battaient entre elles, chacune pensait qu'elle était tombée sur le gros de nos troupes et mes mitrailleurs les échauffaient encore des deux côtés. Il commençait à faire sombre, une fusillade sérieuse s'était engagée de part et d'autre, ils étaient bons tireurs et s'abattaient raide les uns les autres, le crépuscule tombait, le soleil s'était couché derrière la poussière et avant qu'ils eussent compris qu'ils se battaient entre eux, nous nous sommes avancés

sur le flanc et nous les avons aidés dans leur malheur. Sur ce, la nuit est tombée et la troisième bataille d'après la tactique d'Adamenko s'est achevée. Adamenko lui-même avait reçu une balle en pleine bouche, elle lui avait percé la langue et était sortie quelque part près de la nuque. Je l'ai amené à l'hôpital chez un médecin de ma connaissance et j'ai commencé à faire les cent pas près de l'hôpital et à attendre le matin, j'abattais les feuilles des arbres avec mon fouet, en proie à une grande inquiétude.

Le matin j'ai couru chez Adamenko, il était tout seul dans la chambre de l'infirmier et n'était pas couché dans son lit. Il arpentait la pièce, c'était un géant des jours à venir et pas de la moindre envergure, sa tête était tout emmaillotée de blanc, on ne voyait que le nez et les yeux et j'ai eu un frisson tant ils étaient rouges et terribles. Une blouse de jeune fille et une jupe, les colliers et la chaînette avec les ducats de sa fiancée défunte étaient étalés sur le lit, il m'a vu et a voulu me dire quelque chose avec sa langue blessée, mais il a fait un geste de la main, quelque chose qui rappelait une larme monta et brilla dans ses yeux. « T'en fais pas, tu parleras encore à volonté, lui ai-je dit, nous te coudrons une langue de veau », et en même temps j'étais tout bouleversé, mes plaisanteries n'étaient pas très gaies.

Il s'est approché du mur et s'est mis à écrire avec son doigt des paroles horribles sur l'inévitable chienne de mort qui voulait l'étouffer dans son lit, mais il ne se coucherait pas, il l'attendrait debout, et il a ajouté encore toutes sortes de malédictions. Je lui répondais aussi en écrivant avec mon doigt sur le mur et je prononçais à haute voix les mots écrits, mais tout ce que nous nous sommes dit ne vous regarde pas. Après cela nous nous sommes serré la main et je suis

sorti pour parler au médecin et comme je revenais, j'ai entendu un coup de feu tiré de mon pistolet. Adamenko se tenait au milieu de la chambre, le sang jaillissait de sa poitrine comme d'une bonde, ses yeux étaient comme vides et il est tombé sur le plancher.

Et maintenant, continuez votre meeting sans moi, Friedrich Ivanovytsch a déjà regardé par deux fois, je viens, je viens, Friedrich Ivanovytsch, je vais au four Martin et c'est la dernière fois que je prononce un discours pendant le travail. Notre Etat a cinq ans, nous fabriquons de l'acier de toutes les nuances, nous continuerons à aimer notre Lénine. Vive notre lutte acharnée et ferme pour le socialisme, gloire à notre Donbass, mémoire éternelle aux combattants tombés pour notre liberté !

Kharkov, 1932-1935.

